DF650.C6. A55 1840

B4 8M

L'EMPIRE OTTOMAN ILLUSTRÉ

CONSTANTINOPLE

ANCIENNE ET MODERNE;

COMPRENANT AUSSI

LES SEPT ÉGLISES

DE L'ASIE MINEURE.

MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE
BIBLIOTHÈQUE
LYON
Jean POUILLOUX

ILLUSTRÉS D'APRÈS LES DESSINS PRIS SUR LES LIEUX

PAR THOMAS ALLOM, ESQ.

PRÉCÉDÉES D'UN ESSAI HISTORIQUE SUR CONSTANTINOPLE ET DE LA DESCRIPTION DES MONUMENS DE CONSTANTINOPLE ET DES SEPT EGLISES DE L'ASIE MINEURE,

PAR M.M. LÉON GALIBERT ET C. PELLÉ,

COLLABORATEURS DE LA REVUE BRITANNIQUE.

PREMIÈRE SÉRIE.

FACULTÉ DES LETTRES DE LYON
BIBLIOTHÈQUE SALOMON REINACH

FISHER, FILS ET Cie.

A PARIS, QUAI DE L'ÉCOLE; ET A LONDRES.

PREFACE.

En publiant " Constantinople ancienne et moderne," nous nous sommes proposés de ramener aux plus simples éléments, tout ce qu'il y a de vraiment curieux dans l'histoire, les mœurs et les usages des Turcs, tout ce qu'il est indispensable de savoir d'un pays sur le quel on a débité tant de fables; en un mot nous avons essayé de réduire en une petite dimension de grands tableaux sans les dénaturer, mais en retranchant de leurs accessoires tout ce qui n'était pas nécessaire pour en faire ressortir les principaux personnages; et pour eviter encore plus la sécheresse et la monotonie, nous avons semé çà et là des anecdotes qui peignent le peuple et les individus beaucoup mieux que ne feraient de longues dissertations.

Un abrégé historique de Constantinople était dans notre plan une partie essentielle; celui que nous donnons est extrait des meilleurs ouvrages européens sur cette matière. Mais telle partie sur la quelle ils ne nous donnaient presqu'aucun détail n'en a pas moins été traitée avec une étendue proportionnée à son importance. Nous avons ensuite passé en revue les diverses branches de l'administration, les grandes charges de l'empire, l'organisation religieuse, les pratiques extérieures de l'islamisme, les principaux édifices de Constantinople, les jeux, les costumes des habitants de cette grande capitale, mettant tous nos soins à ranger ces matériaux assez méthodiquement pour offrir une suite raisonnée de notions importantes et authentiques sur la Turquie.

Etendant nos recherches, nous les avons portées sur les provinces les plus intéressantes de l'empire. Déjà dans notre ouvrage sur la Terre-sainte, la Syrie, et l'Asie-Mineure, nous avions donné des renseignements curieux sur ces provinces; les matériaux nouveau que renferme " Constantinople Ancienne et Moderne" compléteront cet ouvrage. Constantinople sera la suite de la Syrie, de la Terre-Sainte et de l'Asie-Mineure. Nous publierons incessamment un ouvrage sur la Méditerrannée pour former suite aux deux ouvrages precédents; de cette façon nous pourrons présenter avant peu à nos lecteurs un travail complet sur cette partie du monde.

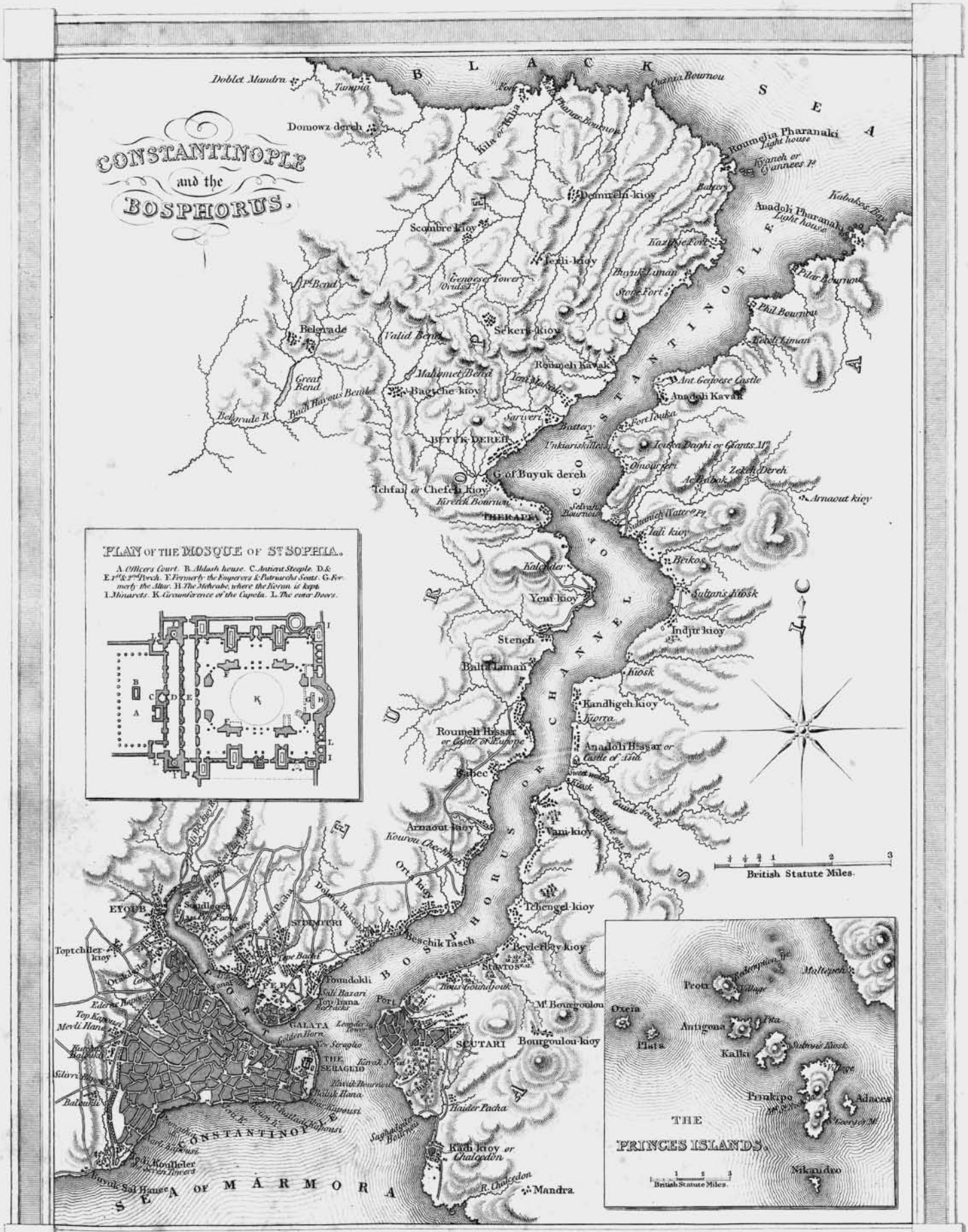
Les illustrations qui accompagnent " Constantinople Ancienne et Moderne" représentent les monuments les plus remarquables, les sites les plus beaux de la capitale de l'empire ottoman, du Balkan, de l'Asie-Mineure, &c.; chacune d'elles est accompagnée d'un texte, et nous ne les avons point épargnées; un artiste, distingué par son mérite, a été envoyé exprès sur les lieux, pour reproduire avec fidélité les sites, et nous croyons que le lecteur le plus sévère partagera notre opinion sur la beauté du travail.

Le but de " Constantinople Ancienne et Moderne" est donc de résumer les principaux faits de l'histoire ottomane, de présenter un tableau sommaire des mœurs, et des usages de cette nation, qui, malgré ses relations avec le reste de l'Europe est encore si peu connue et si diversement appréciée. Telle a été notre ambition. Laissons maintenant au lecteur à juger si nous avons rempli la tâche que nous nous sommes imposée

CONTENU ET TABLE DES PLANCHES.

Histoire de Constantinople i
Chronologie des Princes et des Sultans xxv

Top-Hana . . . . . VIGNETTE
Vue de Constantinople . . . . . FRONTISPICE
Carte de Constantinople i
Roumeli-Hissar ii
Le grand Cimetière de Scutari 1
La Citerne de Bin-Bir-Dereck 2
Mosquée du Sultan Achmet 5
Solimanie ou Mosquée du Sultan Soliman 7
Entrée de la Salle d'Audience dans la Cour du Serail 10
Le Cimetière de Pera 11
Débarcadère de la Top-Hana—Entrée de Pera 13
Le Bazar des Esclaves 16
Brousse,—pris du côté de l'Olympe 18
Brousse 21
Le Château des Sept Tours 23
Guiuksuey,—Les Eaux Douces d'Asie 25
Grand Bazar de Constantinople 27
Baluk-Hana,—Les Pêcheries du Bosphore 29
Bains Turcs 31
Mosquée de Sainte-Sophie 33
Hunkair, ou Unkiar Skelleski 35
La Mosquée d'Eyoub 36
Intérieur d'un Café Turc 40
L'At-Meidan, ou l'Hippodrome 42
La Mosquée de Yeni-Jami 44
Embouchure du Bosphore dans la Mer-Noire 45
Le Village de Babec,—sur les rives du Bosphore 47
Barbyses ou les Eaux Douces d'Europe 49
Ruines d'Ephèse et d'Aia-Solouk 50
Couvent Grec sur le Bosphore 53
Défilé du Balkan,—près d'Aidos 55
Route du Balkan,—sur la frontière de la Bulgarie et de la Roumélie . . 57
Caverne et Ruines dans le Balkan 59



DRAWN & ENGRAVED BY ALEXR FINDLAY & SON.

FISHER, SON, & Co LONDON & PARIS.

HISTOIRE

DE

CONSTANTINOPLE,

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS.

Aux invasions fréquentes des Barbares du nord, l'empire romain vit succéder d'autres attaques non moins redoutables. Ce torrent de peuples inconnus qui devaient bientôt conquérir et se partager le monde n'avait fait que changer de route. C'était par les frontières méridionales qu'il venait se précipiter, sans que rien pût mettre obstacle à ses ravages. Dès lors, on dut sentir de quelle importance il serait pour l'antique civilisation d'opposer aux Barbares qui venaient du côté de l'Asie, une barrière insurmontable. Il était nécessaire de concentrer désormais les forces de l'empire sur le point sans cesse attaqué. C'est pour cela sans doute que Constantin vint, au commencement du quatrième siècle, fonder une ville impériale, une seconde Rome, sur l'emplacement de l'ancienne Byzance.

C'était là, en effet, une situation unique dans le monde et telle qu'auraient pu le souhaiter les plus beaux rêves de la politique : d'un côté la mer Noire offre de faciles communications avec les contrées septentrionales ; de l'autre la Méditerranée ouvre la route des régions du midi et de l'occident; là enfin se trouve placée l'entrée de l'Europe et le chemin de l'Asie.

Aussi, dès son origine Byzance avait-elle passé pour une ville importante. Les Perses s'en étaient emparés sous le règne de Darius, fils d'Hystape. Après les batailles de Salamine et de Platée, elle fut conquise par Pausanias, général des Lacédémoniens. Elle prit alors un grand dévéloppement, et bientôt après elle tomba sous la domination d'Athènes ; profitant ensuite des guerres qui régnaient continuellement entre les villes grecques, elle recouvra son indépendance, vit passer les Dix Mille sous ses murs, et protégea leur retraite. Philippe, roi de Macédoine, vint plus tard l'assiéger sans pouvoir s'en rendre maître. Mais Byzance s'enrichissait toujours par le commerce, et par les péages que sa situation lui permettait de lever sur les vaisseaux des nations étrangères qui voulaient pénétrer dans le Bosphore. Rome, à l'époque de ses guerres contre la Macédoine, la jugea digne de son alliance, lui

conserva le titre de ville libre, et reçut avec distinction ses ambassadeurs. Cicéron eut pourtant à la protéger de son éloquence contre les pillages du concussionnaire Pison. A la fin du second siècle, Septime Sevère la prit d'assaut, lorsque seule de toutes les villes de l'Europe elle se fut déclarée en faveur de Pescennius Niger, son compétiteur à l'empire. Il la détruisit de fond en comble, rasa ses murs, démolit ses monumens, et la livra ainsi ruinée aux habitans de Perinthe. Mais il sentit bientôt que Byzance était la seule barrière qui pût arrêter les Barbares du Pont et de l'Asie; il ne songea plus qu'à la retablir. Avant que la puissance Romaine ne se fût étendue jusque vers Byzance, cette ville entourée de peuples sans force, d'états morcelés, de petites républiques, ne pouvait espérer de trouver une main toute puissante qui la fît devenir une grande capitale. Dans les premières années du quatrième siècle, Constantin vint assiéger cette ville où s'était réfugié Licinius; il n'eut pas de peine à comprendre qu'on pouvait faire de Byzance une nouvelle Rome, et il marqua là le point central où devaient aboutir toutes les forces de l'ancien monde.

La mer de Marmara forme un vaste bassin qui d'un côté aboutit à la mer Noire par un large canal, et de l'autre se joint à la mer Méditerranée par le détroit des Dardanelles. C'est précisément à l'entrée du canal qui conduit au Pont-Euxin que s'élevait sur la mer de Marmara, l'ancienne Byzance; et ce fut là que Constantin jeta les fondemens de sa ville impériale; il lui donna la forme d'un triangle, dont la base à l'occident du côté de la terre s'appuyait sur une forte muraille et dont les côtés regardaient l'un la Propontide, l'autre un petit golfe qui présente un port magnifique. Les édifices s'élevèrent en amphithéâtre sur sept collines; en deux ans la ville fut complètement construite, et le 2 Mai de l'année 330, elle fut dédiée à la Vierge, et reçut le nom de Constantinople.

Son fondateur, après l'avoir enrichie de magnifiques monumens, y transporta les institutions qui avaient fait de Rome la puissante capitale du monde. On vit dans la nouvelle ville un Sénat nouveau, un nouveau Capitole, et l'un des consuls vint y placer sa résidence, afin qu'elle n'eût rien à envier à sa rivale. Cent ans après sa fondation, Constantinople surpassait déjà Rome en population et en richesse.

Constantinople est admirablement défendue par les courants rapides, qui selon que le vent souffle du nord ou du midi, ferment le passage de la mer de Marmara aux vaisseaux qui viennent de la Méditerranée ou à ceux qui descendent du Pont-Euxin. La nouvelle ville fut divisée en quatorze quartiers, ou régions; à la pointe orientale s'éleva l'Acropolis, édifice fortifié destiné à protéger la ville. Constantinople fut en outre défendue par cinquante fortes citadelles successivement construites. L'empereur enleva les sculptures qui décoraient plusieurs villes pour orner l'hypodrôme; il établit un nombre immense d'églises, au-dessus desquelles brillait Sainte-Sophie, l'un des plus beaux édifices religieux qu'on ait jamais achevés; des theâtres, des places publiques, des aqueducs, des palais, montraient partout la splendeur et la puissance de Rome. De jour en jour, le nouvel empire prit plus de force et d'étendue. Constantinople fit bientôt presque oublier l'ancienne Rome.

Les deux empires cependant avaient gardé la même législation, et bien que séparés, semblaient obéir à une impulsion unique. Théodose II. dit le Jeune, fut le

premier qui déclara, que pour avoir force de lois en Orient comme en Occident, les décrets devaient être signés par les deux empereurs. Le concile de Chalcédoine, en érigeant Constantinople en patriarchat, rendit facile le schisme qui devait plus tard séparer l'église grecque de l'église latine.

La nouvelle capitale était déjà parvenue au plus haut degré de prospérité; l'accroissement progressif de la population avait forcé les empereurs de reculer la muraille qui protégeait la ville du côté de la terre et qui s'étendit alors sur une ligne d'environ deux lieues de longueur. Pour garantir les environs de la ville de toute incursion, Anastase, au commencement du sixième siècle, fit bâtir une seconde muraille, qui joignant d'un côté le Pont-Euxin, de l'autre la Propontide parcourait un espace de dix-huit lieues.

Long-temps déchirée par les schismatiques et les hérésiarques elle n'en marchait pas moins dans cette voie de gloire et de splendeur, lorsque sous Justinien un violent tremblement de terre la renversa presqu'en entier; ses palais, ses édifices religieux disparurent. Justinien, qui peut être regardé comme un second fondateur de Constantinople, la releva avec magnificence; il reconstruisit Sainte-Sophie, ce magnifique temple, l'une des plus belles créations de l'art Chrétien ; il éleva encore de nouveaux monumens, et leur imprima le sceau de sa puissance et de son génie.

Pendant les siècles qui suivirent cette première époque, la capitale de l'empire d'Orient fut en proie à toutes sortes de dissensions civiles et religeuses. L'avénement de chaque empereur était accompagné de luttes sanglantes, de soulèvemens populaires. La civilisation romaine avait apporté à Constantinople tous ses vices, toutes ses débauches, tous ses excès ; l'histoire de cette époque n'est qu'une longue suite de crimes sans éclat et d'infâmes trahisons. Pendant que l'Occident se réorganisait et que les institutions politiques y prenaient une force nouvelle, pendant que des royaumes puissans tendaient à se constituer, l'empire de Constantin s'affaiblissait par degrés, et se laissait envahir par les Barbares d'Asie.

Lorsque les croisés, conduits par Louis le Jeune et Henri II d'Angleterre, passèrent sous les murs de Constantinople, il était temps que l'Europe se préparât à recueillir l'héritage d'art et de science que cette ville ne savait plus conserver. La corruption et la décrépitude l'avaient frappée au cœur. Néanmoins, pour les Chrétiens, venus de leurs froides et brumeuses villes du nord, ce dut être un bien magnifique spectacle que cette ville impériale avec ses quatre cents églises, ses portes triomphales, ses palais plus grands que des villes, ses dômes et ses minarets resplendissans d'or et de couleurs étincelantes. En 1204, les soldats de la cinquième croisade ne purent résister au désir de s'emparer de cette facile et riche proie. Les Grecs soutinrent à peine trois jours de siège, encore ne vit-on guère sur les remparts que des défenseurs étrangers et des Gênois qui étaient venus non pour protéger Constantinople, mais pour combattre les assiégeans Vénitiens, leurs éternels rivaux. Nulle invasion ne fut plus fatale à la magnificence de cette ville : les statues furent brisées, les monumens détruits, et on pilla les églises sous le prétexte de se procurer de saintes reliques. Baudouin, comte de Flandre, se fit reconnaître empereur, et partagea ses possessions nouvelles en fiefs qui furent distribués aux chefs de l'armée. L'empire resta pendant un demi

siècle entre les mains de sa famille, à laquelle Michel Paléologue enleva Constantinople par surprise en 1261. Dès que Michel fut possesseur de cet empire affaibli, il commit une faute grave qui contribua beaucoup à la ruine de l'empire : jusqu'alors les commandans des forteresses grecques sur les frontières, les avaient courageusement défendues, parce qu'ils pouvaient compter sur une forte solde, sur la concession de vastes territoires, et sur l'abandon complet du butin : on voulut supprimer ces faveurs et ces privilèges, lever des contributions arbitraires ; dès ce moment les abords de l'empire furent mal gardés. Bientôt on ne songea même plus à combattre les Barbares avec les forces nationales. Andronicus offrit sa sœur naturelle en mariage à Chazan, khan des Mongols, à condition, que celui-ci le protégerait contre les invasions des Turcs qui s'étaient déjà emparés de Nicée, la plus importante des villes frontières de l'empire Byzantin.

Cette puissance Ottomane, qui devait renverser l'empire au milieu du siècle suivant, se montrait déjà redoutable. Ertoghrul, issu de l'une des plus illustres familles Oghouzes, avait reçu du sultan Aladdin III, la concession d'un vaste territoire à titre de récompense pour les secours qu'il lui avait donnés dans une bataille. Son fils Osman, à la fin du treizième siècle se rendit indépendant et devint souverain des contrées qui s'étendent au pied du mont Olympe ; il songea bientôt à pousser ses conquêtes du côté de l'Europe, et s'empara des châteaux du Sakaria, derniers asiles fortifiés des Grecs en Asie ; Brousa, capitale de la Bithynie et les fertiles plaines qui l'entourent tombèrent aussi en son pouvoir. Après sa mort, son fils Ourkhan suivit la route que lui avait tracée l'ambition de son père, poussa ses invasions jusqu'à trois ou quatre lieues de Scutari, s'empara de Nicomédie en 1326 ; de Nicée la seconde ville de l'empire Grec, en 1330 ; et, enfin, de Berghama, capitale de la Mœsie. Les Ottomans devinrent dès lors les alliés nécessaires ou les ennemis les plus dangereux de l'empire. Ourkhan demanda à Cantacuzène sa fille en mariage, et l'obtint facilement. Cette alliance étroite ne l'empêcha point cependant de faire sous différens prétextes plusieurs descentes sur le territoire grec. Plus tard il profita des luttes qui eurent lieu entre Cantacuzène et Jean Paléologue pour s'emparer de Gallipoli, et s'établir d'une manière stable sur la rive Européenne de l'Hellespont.

Ourkhan laissa son empire affermi sur de solides bases, après lui avoir donné des institutions durables ; il établit une armée permanente, et c'est à lui que le corps redoutable des Janissaires dut sa création. Cette milice se composa d'abord de mille enfans Chrétiens faits prisonniers, et qu'on avait forcés d'embrasser l'islamisme ; tous les ans on y ajouta mille autres prisonniers comme eux ; ce ne fut que sous Mahomet II. que ce corps d'élite se recruta exclusivement des enfans des Janissaires et parmi les indigènes ; c'était une communauté militaire et monacale à la fois placée sous le patronage et l'autorité du Scheikh Hadji Begtasah. On sait les immenses services que les sultans retirèrent de cette milice et les troubles fréquens qu'elle occasiona plus tard à Constantinople et dans le reste de l'empire.

Mourad Ier. fils et successeur d'Ourkhan, conserva toujours de bonnes relations avec Jean Paléologue, et passa presque tout le temps de son règne à combattre les Serviens, les Bulgares, et les Valaques. Le fils de l'empereur et celui de Mourad se

liguèrent ensemble pour detrôner leur père, et tous les deux furent pris et eurent les yeux crevés sur l'ordre de Mourad. Après la mort de Mourad, le fils de Jean Paléologue s'adressa dans sa prison au grand Bajazet (Bayezid) et le sollicita de se liguer avec lui contre son père : Bajazet y consentit, chassa l'empereur de Constantinople, et le rétablit ensuite, lorsqu'il se fut engagé à faire avec les Ottomans un traité d'alliance offensive et défensive, à rendre au sultan tous les hommages qu'un vassal doit à son souverain, à lui fournir chaque année douze mille hommes de troupes et à lui payer tribut. Un an après ce traité, il voulut s'emparer de Philadelphie, la seule ville qui restât aux Grecs sur les côtes de l'Asie. Le commandant grec refusant de lui livrer la place, il força l'empereur à monter à l'assaut de sa propre ville, et à la mettre entre les mains des Ottomans.

L'empereur sentit enfin qu'il était temps d'opposer une barrière aux envahissemens continuels de Bajazet ; il songea donc à fortifier Constantinople, et fit démolir trois des plus belles églises de sa capitale pour élever deux tours près de la porte Dorée. Le sultan lui fit ordonner de discontinuer les travaux, et il fallut obéir. L'empire Byzantin ne comprenait guère plus dès ce moment que la ville de Constantinople qu'il était impossible de défendre long temps. Ce fut bientôt au vainqueur de Bajazet ce terrible tâtare, Timour-lenk, que durent s'adresser les tributs et les hommages des Grecs.

L'empire ne vivait plus que par la condescendance des Ottomans ; après la prise de Thessalonique, vers 1424, sa faiblesse augmenta de jour en jour. Les exploits et les victoires du célèbre Hunyade retardèrent quelques instans sa ruine ; enfin Mahomet II eut, en 1453, l'idée de faire de Constantinople la capitale de son empire ; il intercepta toute communication, éloigna tout secours et vint mettre le siège devant la ville impériale, avec une armée de cent cinquante mille hommes et une flotte de quatre cents vaisseaux.

Mahomet ne pouvant pénétrer dans le port dont l'entrée était défendue par les vaisseaux Grecs et Venitiens, prit l'étrange résolution de transporter par terre ses bâtimens dans le golfe : soixante-dix vaisseaux firent le trajet en une nuit et vinrent mouiller sous les murs de la ville. Mais la partie de la ville qui regarde le port ne fut pas celle qui souffrit les attaques les plus terribles ; presque tous les efforts des assiégeans se dirigèrent contre le rempart occidental du côté de la terre et contre les portes comprises entre les deux forteresses du Cynegion et du Pentapyrgion, ou château des Cinq Tours. Pendant sept semaines une formidable artillerie battit les murailles, quatre tours furent renversées, une large brèche fut ouverte à la porte Saint Romain. L'armée occupait le fossé à demi comblé par les fortifications ; dans la ville tout n'était que désordre et confusion ; la querelle des églises latine et grecque avait divisé tous les esprits ; au lieu de s'unir pour la défense commune, les deux partis se haïssaient et se combattaient avec fureur.

Mahomet avant de tenter un assaut général, envoya un dernier message à l'empereur, pour lui conseiller de rendre la ville : ses propositions furent rejetées, on prépara tout pour une vigoureuse défense. Mais la discorde régnait entre les soldats ; les murs en partie détruits par les brèches qu'y avait faites l'ennemi, ne pouvaient

présenter qu'une faible résistance ; les forces de la garnison ne s'élevaient d'ailleurs qu'à neuf ou dix mille hommes. L'empereur défendit avec un admirable courage la porte où il s'était placé, et repoussa plusieurs fois les assiégeans. Mais pendant que le combat continuait sur ce point avec acharnement, les Turcs s'introduisirent dans la ville par la Cécroporte laissée ouverte par imprudence la veille même de l'assaut. L'empereur après avoir fait des prodiges de valeur se jeta au milieu des ennemis pour y trouver la mort. En un instant la ville tout entière fut envahie : après un terrible massacre, le pillage commença ; rien ne fut épargné, les églises furent dévastées, et les habitans prisonniers liés deux à deux subirent toute sorte d'outrages. La tête de Constantin, le dernier empereur, fut placée au faite de la colonne élevée par Justinien, et Mahomet se fit préparer sur les ruines fumantes, au milieu d'un monceau de cadavres, un splendide festin pour célébrer sa victoire.

Bien que cet événement dût être prévu depuis longues années, et que l'empire Byzantin n'existât guère que de nom à cette époque, la chute de Constantinople retentit dans toute l'Europe Chrétienne. On se demandait avec terreur quel obstacle on pouvait désormais opposer à la fureur des Ottomans. La vie de Mahomet présenta une suite, pour ainsi dire, non interrompue de succès et de conquêtes. Les efforts héroïques de Scanderberg ne furent suivis d'aucun résultat. La Servie, le Péloponèse, Athènes, et toute la Grèce tombèrent successivement au pouvoir des Turcs. Le féroce Drakul fut chassé de la Valachie ; les Vénitiens perdirent Negrepont ; de fréquentes et terribles incursions furent faites en Hongrie, et dans une nouvelle guerre contre Venise, on vit les vainqueurs pénétrer jusque sur les bords du Tagliamento !

Mahomet mourut en 1481, après avoir vu la puissance de ses armes échouer devant les murs de Rhodes.

Au milieu de cette carrière de batailles et de guerres sans trève, le sultan n'oublia pas sa plus chère et sa plus précieuse conquête : aussitôt après son entrée à Constantinople, il songea à réparer les ruines qu'il avait faites. Il ordonna à cinq mille familles de Trébizonde de venir s'établir dans sa nouvelle capitale ; il convertit huit églises en mosquées, et dans le cours de son règne, il en bâtit quatre autres, toutes d'une admirable magnificence ; il affermit les institutions de l'empire, porta le nombre des visirs à quatre, s'entoura de poëtes, de législateurs, et voulut enfin jouir de tous les genres de gloire. Nous devons dire pourtant, à la honte de sa mémoire, que ce fut lui qui proclama le premier comme légitime, ce principe de la politique ottomane, suivant lequel, les frères du souverain devaient être mis à mort, pour assurer la tranquillité de l'empire.

Le commencement du règne de son fils, Bajazet II, fut occupé par les troubles qu'excita Zizime. L'histoire de cette guerre est assez connue pour que nous n'ayions besoin d'entrer dans aucun détail à ce sujet : Tout le monde sait que Zizime, après une première défaite, se réfugia près du sultan d'Egypte et que l'année suivante ayant repris les hostilités et ayant été vaincu une seconde fois, il alla demander l'hospitalité aux chevaliers de Rhodes : ses touchantes aventures, sa captivité en France, son départ pour l'Italie, et son empoisonnement, ont été racontés par plusieurs écrivains célèbres.

C'est ici le lieu de rapporter les premières relations qui existèrent entre la Russie et la Porte Ottomane. En 1495, le Czar Jean III envoya à Constantinople un ambassadeur qui parvint à conclure un traité commercial. Du reste, beaucoup d'états Européens recherchaient à cette époque l'alliance du Sultan : le Pape, Florence, Pise, Milan, Venise, la briguèrent à la fois. Bajazet consentit à renouveler la paix avec Venise ; mais il eut soin de faire écrire les conventions en *langue latine*, afin de pouvoir les violer sans remords. Aussi, recommença-t-il bientôt ses expéditions qui, cette fois, ne furent pas heureuses. La république, le Pape et la Hongrie se liguèrent contre lui, en 1501 ; et l'année suivante, il conclut avec ses ennemis un traité que les mouvemens qui se préparaient sur la frontière d'Asie lui rendaient nécessaire. Peu de temps après, à la suite d'un tremblement de terre, la mer inonda Constantinople et Galata ; les édifices publics et les mosquées furent détruits ; mais, par un singulier hasard, Sainte Sophie et toutes les églises Chrétiennes n'éprouvèrent aucun dommage.

La fin du Sultan Bajazet fut aussi malheureuse que tragique : Son fils Sélim résolut de s'emparer du pouvoir au détriment de son frère aîné Kourkoud. Vaincu d'abord, il s'embarqua pour la Crimée où il trouva un refuge : mais il s'était fait déjà des partisans à Constantinople, et les Janissaires dont il s'était concilié l'affection, se révoltèrent, forcèrent le sultan à rappeler son fils et à le désigner pour son successeur ; puis ils demandèrent à grands cris l'abdication de Bajazet. Ce corps puissant comprit alors quelle redoutable influence il pouvait exercer dans l'état ; aussi, le verrons-nous par la suite faire souvent usage de sa force. Bajazet abdiqua et partit tristement pour Andrinople ; mais il mourut, avant d'avoir atteint le but de son voyage, empoisonné par les ordres de son fils Sélim.

Le premier acte qui signala l'avénement de Sélim à l'empire, fut le meurtre de ses neveux et de ses frères. Il entreprit peu de temps après une guerre terrible contre le Sophi de Perse Shah Ismaël, extermina quarante mille Schiis ou sectateurs d'Ali, ravagea la Perse, envoya l'élite de la population à Constantinople et fit du Kurdistan une province Ottomane. Cette expédition fut suivie d'une autre également heureuse qui mit sous la puissance du sultan, le Caire, l'Egypte, Palmyre, Damas et toute la Palestine. Sélim mourut après huit années d'un règne glorieux.

Les soixante et dix années pendant lesquelles Mahomet II, Bajazet et Sélim occupèrent le trône, furent une époque de conquêtes, de victoires, d'agrandissemens successifs. Le génie de Soliman le Grand vint encore accroître la puissance de l'empire. Son règne fournit à l'histoire Ottomane ses pages les plus belles et les plus brillantes. De tous les grands souverains du seizième siècle, aucun ne se montra avec plus d'éclat et de grandeur que Soliman : il ne fut certainement surpassé en gloire, en courage, en puissance, ni par Charles-Quint, ni par François Ier, ni par Henri VIII.

Lorsqu'il termina sa vie si remplie de glorieuses actions, devant les murs de Zigeth, que son armée venait d'emporter d'assaut, il avait fait en personne treize campagnes, il avait tenu en échec toutes les forces de l'empire d'Allemagne et de ses alliés, il avait lutté avec avantage contre Charles-Quint, il s'était rendu maître de la capitale de la Hongrie, il avait assiégé Vienne ; il avait réprimé les révoltes des Pachas de l'Asie

mineure, et des Turcomans de la Cilicie, il avait vaincu enfin la puissance des Janissaires. L'un des exploits qui coûtèrent aux Turcs le plus d'efforts et qui inspirèrent le plus de terreur aux Chrétiens, fut la prise de Rhodes que les prédécesseurs de Soliman avaient vainement assiégée. Villiers de l'Ile-Adam, grand maître de l'ordre, malgré son courage et son activité, malgré les exploits de ses chevaliers, fut obligé de capituler et de se réfugier à Malte.

François Ier. fit avec Soliman une alliance offensive et défensive : la première de ce genre qui ait été conclue entre un prince chrétien et la Porte-Ottomane. Depuis cette époque, la France a presque toujours conservé de bonnes relations avec Constantinople.

Malgré les rares qualités de Soliman, malgré ses travaux législatifs ; malgré l'habileté qu'il mit à affermir les bases de son empire, c'est de son règne que date la décadence de la nation Ottomane. Il est vrai que dans les dernières années de son règne, Soliman prit l'habitude de ne plus traiter directement les affaires et de les confier à son conseil. Le harem commença à s'immiscer dans les affaires publiques ; et on vit le sultan s'entourer des hommes les plus incapables ; mais ce qui produisit les plus désastreuses conséquences, ce fut le système de vénalité des charges introduit par le grand visir Roustan. Ces élémens de ruine se développèrent avec une effrayante rapidité sous le règne des successeurs de Selim qui n'eurent, pour gouverner l'empire, ni la même force ni le même génie.

Sélim II, fils de Soliman, ne se montra jamais à la tête des armées ; il se tint renfermé dans l'enceinte du sérail se livrant à la débauche et à tous les excès défendus par la loi du Prophète. Mais la fortune lui fit trouver des généraux habiles et son repos ne fut troublé par aucun grand revers. Il ajouta à ses possessions l'île de Chypre dont les Vénitiens étaient maîtres depuis un siècle. Il perdit à la vérité la bataille de Lépante ; mais il put bientôt se rassurer sur les conséquences de cet événement. La ligue qu'avaient formée contre lui le souverain pontife, Pie V, le roi Philippe II et la république de Venise, se dissipa d'elle-même; un traité fut conclu sous la médiation de la France, et les Ottomans conservèrent toutes les places dont ils s'étaient emparés.

Nous ne pouvons passer ici sous silence, l'importante expédition dont le plan fut conçu au commencement du règne de Sélim par le célèbre Cassim Pacha. Nous avons déjà parlé des haines profondes qui existaient entre les sultans de Constantinople et le Sophi de Perse ; Cassim Pacha résolut d'attaquer le nord de la Perse par la mer Caspienne et de se frayer ainsi une route accessible jusque dans la province de Chirvan. Pour mettre son projet à exécution, il songeait à faire passer sa flotte de la mer d'Azof dans la mer Caspienne en remontant le Don jusqu'au point où il n'est séparé du Volga que par une distance d'une trentaine de lieues, et en ouvrant un large canal de communication entre ces deux fleuves. Mais pour que le chemin fût parfaitement libre, il fallait se rendre maître d'Astrakan, ville située à l'une des embouchures du Volga et voisine du lieu où le canal devait aboutir. Les Russes, nouveaux conquérants de cette contrée, opposèrent, aux projets de Cassim Pacha, une vigoureuse résistance. Les préjugés religieux suscitèrent de nouveaux

obstacles, et l'entreprise dut être abandonnée. La jonction du Don au Volga était un noble et vaste dessein dont Cassim Pacha ne comprenait peut-être pas lui-même toute la portée; elle ne tendait à rien moins qu'à lier d'une manière indissoluble l'Orient à l'Occident, à établir de faciles échanges de produits entre l'Inde et l'Europe, à tracer, en faveur du commerce et de l'industrie, une route navigable plus courte et plus directe que toutes les autres, une route enfin, qui, de la Baltique, pourrait se prolonger jusqu'au Gange.

Quelques années plus tard, sous Amurath III, les Anglais qui jusqu'alors ne faisaient le commerce dans le Levant que par l'intermédiaire des Venitiens ou sous le pavillon français, envoyèrent un ambassadeur à la Porte-Ottomane et obtinrent de partager les privilèges accordés à d'autres nations; ainsi commençait à se régulariser le système commercial de l'Europe. On vit alors les navires Anglais franchir la mer d'Arkangel, remonter la Dwina jusqu'à Walogda, établir un portage entre cette ville et Yaroslaw, descendre le Volga jusqu'à Astracan; puis traverser la mer Caspienne, et distribuer leurs marchandises en Perse et en Turquie. Voilà quels furent les préludes de cette puissance maritime qui, deux cents ans plus tard, devait envahir le monde.

Sous la domination sans force et sans éclat d'Amurath et de son successeur Mahomet III, les conquêtes de l'empire ottoman cessèrent, et les princes de Hongrie et de Transylvanie prirent l'offensive. Les Janissaires troublèrent aussi plus d'une fois la paix intérieure; ils forcèrent Amurath à leur donner une augmentation de paie et à permettre que leurs enfans fussent à vingt ans admis dans le corps même de leur milice. A la fin du règne de Mahomet, ils tentèrent un soulèvement plus sérieux dans le but de déposer le sultan et de le remplacer par son fils Mahmoud. La conjuration fut découverte, et Mahmoud fut mis à mort sur l'ordre de son père. Le règne d'Achmet I. fut occupé par une lutte avec la Perse qui se termina par un traité de paix, traité qui mit fin à une guerre qui avait duré cent cinquante ans presque sans interruption. Les impériaux affaiblis par les divisions que le luthérianisme avait fait naître dans les état chrétiens, négociaient de leur côté avec les Ottomans. Après quatorze années d'un règne obscur, Achmet mourut laissant trois fils encore jeunes: mais afin de prévenir les troubles d'une minorité, il nomma, pour lui succéder, son frère Mustapha que sa stupidité fit déposer et qui ne garda le trône que pendant quatre mois. Othman, fils d'Achmet, le remplaça. Ce jeune prince montra toujours un courage à toute épreuve, se mit lui-même à la tête des troupes et dirigea une expédition contre la Pologne. Son entreprise ne fut pas couronnée de succès; et comme il attribuait l'échec qu'il venait d'éprouver à l'esprit de révolte des Janissaires, il forma le projet de détruire complétement cette milice devenue si turbulente et si redoutable; il pensa qu'il pouvait facilement la remplacer par les troupes Egyptiennes du Grand Caire. Sous prétexte d'un pélérinage à la Mecque, il disposa tout pour aller se mettre à leur tête et venir à Constantinople, appuyé sur ces forces nouvelles. Mais il avait trop présumé de sa puissance. A peine son dessein fut-il ébruité, que le Muphti lança un *fetfa* qui portait qu'un Sultan ne peut, sans violer la loi, accomplir un pélérinage à la Mecque; en même temps les Janissaires se soulevèrent de

toutes parts : quarante mille hommes vinrent en armes assiéger les portes du Serail et demander la mort du Grand Visir et la déposition d'Othman : Le malheureux Sultan fut traîné au château des Sept Tours, et bientôt après assassiné par l'ordre du Grand Visir Daoud. Sa mort ne resta pas sans vengeance ; et les Janissaires se repentirent bientôt d'y avoir contribué. Le Pacha d'Erzeroum se souleva, demandant qu'on punît les meurtriers. Mustapha, qu'on avait tiré de prison pour lui rendre le gouvernement de l'empire, fut déposé de nouveau, et on lui donna pour successeur Amurath, frère d'Othman. Après avoir vengé sur les plus coupables d'entre les Janissaires la fin sanglante de son prédécessour, Amurath IV, dirigea tous ses efforts contre la Perse, alla mettre le siège devant Bagdad avec une armée de trois cent mille hommes, ruina la ville et revint triomphant à Constantinople où il mourut bientôt épuisé par la débauche ; sa carrière fut courte mais brillante et les Ottomans le regardent avec raison comme un de leurs plus grands souverains.

Nous n'avons rien à dire de son frère et successeur Ibrahim qui, à l'instigation du Muphti, dont il avait violé la fille, fut déposé par les Janissaires et étranglé peu de temps après. Cet événement tragique se passait en 1648, à l'époque où l'échafaud de Charles I. se dressait en Angleterre. Le fils aîne d'Ibrahim agé de sept ans, regna après lui sous le nom de Mahomet IV. En 1667, le Grand visir Achmet Kimperli s'empara sur les Venitiens de l'île de Candie, dont la conquête avait déjà été commencée sous Amurath. Après une succession rapide de combats et de trêves avec la Pologne, les Ottomans portèrent leurs armes en Hongrie où les appelaient plusieurs magnats qui s'étaient ligués contre la cour de Vienne. Guidés par Tekeli, que les mécontents avaient pris pour chef, le Grand Visir Cara Mustapha vint camper sous les murs de Vienne avec cent quatre-vingt mille hommes. A son approche, l'empereur Léopold s'enfuit de sa capitale et courut se réfugier à Lintz. La ville dépourvue de garnison, mal défendue par ses murailles en ruine, serait inévitablement tombée entre les mains des ennemis, sans l'inexplicable inertie du Grand Visir, qui laissa le prince Louis de Bade surprendre Tekeli à Presbourg, et qui donna le temps à Sobieski d'arriver avec trentre mille Polonais. Les impériaux encouragés par ces premiers succès tombèrent sur les assiégeans, les taillèrent en pièces et leur firent essuyer une déroute complète ; tel fut le résultat inespéré de cette expédition. On s'est demandé souvent ce que serait devenue l'Europe si les Turcs s'étaient emparés de Vienne, question bien difficile à résoudre et qu'il serait ici inutile d'examiner.

Les Venitiens profitèrent des circonstances pour déclarer la guerre aux Ottomans. Ils prirent en peu de temps Coron, Navarin, Napoli de Romanie, l'ancienne Corinthe, l'ancienne Athènes. Néanmoins la guerre continuait en Hongrie, et la bataille sanglante de Mohatz, gagnée par le Duc de Lorraine, fut suivie de la conquête de l'Esclavonie et de la Transylvanie. Les Etats du royaume réunis à Presbourg déclarèrent alors la Hongrie possession héréditaire de la maison d'Autriche. Les Janissaires rendirent Mahomet IV. responsable de tous ces malheurs ; ils le déposèrent et le renfermèrent dans une prison du Sérail. Le spectacle de ces désastreuses révoltes était deja devenu chose ordinaire à Constantinople et n'excitait parmi le peuple que des émotions très passagères ; aussi nous ne ferons que citer les règnes de Soliman II

et d'Achmet II qui signalèrent plusieurs grands revers; tels que la bataille de Salonkeman et la perte de Chio par les Venitiens. Cette île fut reprise sous Mustapha II, en 1695, par le célèbre Mezzomorto. Mais les impériaux continuèrent le campagne en Hongrie avec le plus grand succès, et le prince Eugène à Zanté, fit éprouver aux Turcs une perte de plus de trente mille hommes. Le Sultan se trouva trop heureux qu'on voulût bien lui accorder la paix. Le traité de Carlowitz maintint l'Autriche en possession de la Hongrie, de la Transylvanie et de l'Esclavonie, rendit aux Polonais la Polonie et l'Ukraine, fit obtenir aux Vénitiens la Morée et six places fortes en Dalmatie. Une trève de vingt-cinq ans fut à ces conditions consentie entre l'empereur Léopold I. et le Sultan. Trois ans après, Mustapha, victime d'une révolte militaire, fut déposé et mourut de chagrin. Son frère Achmet, qui lui succéda, résolut de punir les auteurs du complot: Il dissémina dans les provinces les Janissaires qui s'étaient rendus coupables et les fit massacrer au nombre de quatorze mille. Charles XII vaincu à Pultawa, s'était réfugié à Bender, et sur ses pressantes sollicitations, le Sultan, qui d'ailleurs n'ignorait pas les secrets desseins du Czar Pierre Ier déclara la guerre à la Russie. Cette puissance allait être accablée sur les bords du Pruth, lorsque le Grand Visir Tchourluli, gagné par les présents de l'Impératrice, consentit à signer la paix moyennant la restitution d'Azoff. Achmet III signifia à Charles XII l'ordre de quitter le territoire ottoman. Le Roi de Suède résista d'abord, se laissa assiéger dans sa maison par dix mille Janissaires; et ne se rendit qu'après un combat désespéré. Il fut conduit à Andrinople et partit enfin lorsqu'il ne lui resta plus aucune espérance d'être secouru par la Porte.

En 1714, les Turcs déclarèrent à la république de Venise qu'ils voulaient recouvrer la Morée. C'était une infraction manifeste au traité de Carlowitz. L'empereur Charles VI délivré, par les traités d'Utrecht de Rastadt et de Bade, des embarras qui l'avaient accablé, offrit sa médiation et fit alliance avec les Vénitiens. Le Sultan refusa tout accommodement et fit entrer en Hongrie cent cinquante mille hommes. Le prince Eugène battit complètement l'armée Ottomane à Peterwaradin, prit Temeswar, remporta une seconde victoire devant Belgrade et força cette ville à capituler. Achmet III envoya demander la paix. Charles VI obligé de défendre l'Italie contre Philippe V roi d'Espagne, qui venait de lui déclarer la guerre, consentit à traiter. La paix fut conclue à Passarowitz. La Porte conserva la Morée; mais elle perdit Belgrade et Temeswar, et le Danube devint la frontière de l'empire. Ces conditions humiliantes excitèrent, parmi les Turcs, un mécontentement général; bientôt un incendie éclate à Constantinople, signal ordinaire de quelque commotion populaire; le Sultan Achmet refuse de secourir les victimes du désastre, en même temps le bruit se répand que les Persans envahissent le territoire, et le peuple se soulève. Cabil Patrona, ancien soldat de marine et Janissaire, se mit à la tête des insurgés. La révolte prit dès le premier jour une marche imposante et regulière. Achmet montra la plus grande faiblesse, et son irrésolution ne cessa que lorsqu'il ne fut plus temps de se défendre. Sa déposition fut demandée par la populace; le grand Visir Sbechin fut tué. Ispirizadé, prédicateur de la mosquée de Sainte Sophie, se chargea d'annoncer enfin au Sultan le vœu du peuple, et Achmet

alla s'enfermer de lui-même dans la prison du Sérail. Ainsi, trois Sultans furent déposés pendant une période d'un demi siècle. Les désordres continuèrent sous Mahmoud, successeur d'Achmet. Patrona Cabil se mit à distribuer les emplois et se crut le maître de l'empire. Cependant les rebelles se fatiguèrent eux-mêmes de la tyrannie de leur chef, et l'abandonnèrent. Mahmoud profita de cette favorable circonstance pour se défaire du dangereux conspirateur : il manda au Divan les principaux chefs de la révolte, sous prétexte de leur demander conseil au sujet d'une affaire importante. Patrona Cabil y vint sans défiance, accompagné de ses amis ; tous furent massacrés. Ceux des révoltés qui s'étaient aussi fait remarquer par leur audace, subirent le même sort ; le reste fut enveloppé dans une amnistie générale. Les troubles recommencèrent l'année suivante (1730 ;) mais ils furent promptement réprimés. A la même époque, le Sultan dirigea contre la Perse une expédition dans laquelle son armée éprouva de nombreuses défaites. A la fin de la guerre, les Turcs durent abandonner la Géorgie et laisser aux hérétiques Persans le droit de faire le saint pélérinage de la Mecque. Il leur fallut bientôt combattre d'autres ennemis. En 1736, une invasion des Tâtares en Ukraine, fournit à l'Impératrice de Russie un prétexte plausible pour déclarer la guerre à la Porte. Ses troupes pénétrèrent en Crimée, tandisque les Autrichiens, au mépris des traités, franchissaient les frontières ottomanes ; mais leurs armes ne furent point heureuses. Après plusieurs échecs, ils céderènt Belgrade, Sabacz, Ossowa, la Servie et la Valachie Autrichienne. De toutes les possessions acquises à Passarowitz, ils ne conservèrent que le Bannat de Temeswar, et perdirent ainsi le fruit des journées de Peterwaradin et de Zenta. Un mois après, la Russie accéda à la paix et rendit toutes ses conquêtes. La tranquillité fut pour quelque temps acquise à l'empire ottoman ; et Mahmoud resta paisible spectateur de la lutte sanglante que Marie Thérèse eut à soutenir à cette époque contre les puissances de l'Europe.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, la Russie fit élever autour des possessions du Khan de Crimée, une enceinte de redoutes et de forts, établit des colonies dans les solitudes qui s'étendent vers la frontière des deux empires, et forma sous le nom de *Nouvelle Servie* une province où ses armées en cas de guerre devaient trouver des dépôts et des magasins. L'occupation de ce territoire une fois accomplie, il ne restait plus que le Niester à franchir pour arriver jusqu'aux Ottomans. La Porte reconnut alors le danger et se plaignit ; les Russes feignirent d'abandonner les travaux commencés, mais ils n'en poursuivirent pas moins leurs projets d'envahissement.

Le règne d'Othman, successeur de Mahmoud, n'est guère remarquable que par le terrible incendie qui consuma les deux tiers de Constantinople en 1756. Sous Mustapha III, une mesure importante vint augmenter la puissance des Grands Visirs, en leur attribuant l'administration des immenses revenus du harem. Sous le même. Sultan des relations étroites s'établirent entre la Turquie et la Prusse gouvernée alors par le grand Frédéric.

Mustapha ne put rester longtemps inactif. Après la mort du Roi de Pologne Auguste III, l'Impératice de Russie, malgré la vive opposition de la Porte, fit donner la couronne au Comte Poniatowski dont le dévouement lui était connu. La prise de

Balta, ville de la petite Tâtarie, par les détachemens Russes qui poursuivaient les révoltés Polonais, fut le signal de la guerre. Les armées ottomanes et tâtares ravagèrent la nouvelle Servie et plus tard s'avancèrent vers la Moldavie Gallitzin, avec vingt-quatre mille Russes, marcha à leur rencontre, fut repoussé d'abord près de Choczim, attaqua de nouveau ses ennemis et leur fit éprouver une légère défaite. Il allait cependant être accablé sous le nombre, lorsqu'une terreur panique s'empara des Turcs; la Moldavie et la Valachie furent abandonnées. Les Russes entrèrent sans obstacle dans Jassi et dans Bucharest.

Catherine II. méditait, depuis plusieurs années, l'affranchissement de la Morée et de la Grèce; elle crut l'instant arrivé de mettre ses desseins à exécution. Un Grec obscur nommé Papaz Oglu promit l'assistance de cent mille de ses compatriotes. Cette entreprise n'eut aucun succès; mais la marine ottomane fut détruite par des brûlots dans le port de Tchermé. La victoire de Cahoul et la prise de Bender jettèrent en même temps la terreur jusqu'à Constantinople. Cependant en 1773, les Russes combattus par le célèbre Hassan furent contraints de repasser le Danube. Au milieu de ces succès tardifs, Mustapha III. mourut et laissa l'empire à son frère Abdul-hamid. Sa mort excita des regrets universels : Il s'était montré plein de justice et rempli de zèle pour les réformes utiles ; il avait protégé les lettres, établi des bibliothèques, fait élever à Constantinople la magnifique mosquée qui porte son nom.

Lorsque Abdul-hamid fut proclamé Sultan, l'empire se trouvait attaqué de toutes parts ; au nord, les frontières étaient envahies depuis le Caucase jusqu'aux rivages de la mer Adriatique. Les Russes occupaient la Crimée, et les possessions Turques étaient complètement à découvert du côté de l'Orient. A l'intérieur, de nombreuses rebellions éclataient; la Palestine et l'Egypte se soulevaient à la fois. Le Sultan fit alors d'immenses préparatifs de guerre : une armée de quatre cent mille hommes se rèunit sur les bords du Danube. Catherine II. occupée dans ses ètats par la révolte de Pugatscheff qui se faisait passer pour l'empereur Pierre III, se hâta d'envoyer Romantzoff contre les Ottomans. Bientôt une victoire compléte remportée par les Russes amena le traité de Kaïnardgy. Les Tâtares de la Crimée furent déclarés indépendans, et la Russie obtint pour ses vaisseaux marchands la navigation libre et illimitée dans toutes les mers de la domination Ottomane. Ainsi la Porte se voyait privée de ses meilleures frontières, par l'admission des navires Russes dans la mer Noire, Constantinople ait même êt menacée. En 1784, l'Impératrice fit de la Crimée une province russe. Les hostilités recommencèrent bientôt, et l'Autriche prit aussi les armes. Les campagnes qui commencèrent alors ne furent pour les Turcs qu'une longue série de revers et de défaites. Cependant lorsque Léopold II. vint à monter sur le trône impérial d'Allemagne, il y apporta des dispositions pacifiques que rendaient plus fermes encore l'épuisement de ses finances, la révolte des Pays-Bas et les troubles menaçants de la Hongrie. Catherine poursuivit seule la guerre, gagna plusieurs batailles et prit Ismaël défendue par une garnison de quarante mille hommes. Mais l'année 1792 venait de commencer, l'attention de l'Europe toute entière se fixait sur la France. L'Impératrice malgré ses victoires consentit à faire une paix définitive avec la Turquie : un traité fut conclu à Jassi le 9 Janvier 1792. La cession de la

Crimée fut confirmée et de plus la Porte livra le territoire d'Oczakoff où s'éleva bientôt la ville d'Odessa, le plus important des établissemens Russes sur les bords de la mer Noire. Lorsque ces évenemens se passèrent, trois années s'étaient écoulées depuis que Selim III. occupait le tróne imperial.

Malgré la conclusion heureuse de la paix, la Porte Ottomane eut encore à combattre. Les troubles interieurs ne cessèrent pas en même temps que la guerre étrangère. Il fallut réduire par la force le Pacha de Widin ; et Georges Czarin continuait encore à soulever la Servie, lorsque l'empire se trouva engagé dans de nouvelles expeditions. Le 29 Juin 1798, Bonaparte à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes d'élite, fit une descente en Egypte. Cette contrée n'était alors soumise au Sultan qu'en apparence. Les Beys à l'aide des Mamelucks s'étaient emparés du pouvoir et l'exerçaient sans partage. Bonaparte protesta tout d'abord de son respect pour la porte ottomane; mais au bruit de la bataille du Nil, Sélim III. declara la guerre à la France : deux armées se formèrent, l'une à Rhodes, l'autre en Syrie ; elles étaient à peine en mouvement que déjà le général français avait anéanti les Mamelucks, s'était rendu maître de toute l'Egypte et marchait vers la Syrie. En un court espace de temps Jaffa est prise, les Ottomans sont battus au Mont-Thabor ; mais Saint Jean d'Acre défendu par un corps d'Anglais sous les ordres de Sir Sydney Smith résiste à huit assauts consécutifs. Nous n'avons point à nous arrêter aux détails bien connus de cette campagne extraordinaire. Nous dirons seulement qu'après le départ des troupes françaises, la Porte voulut profiter de l'état d'affaiblissément des Mamelucks pour recouvrer sa première autorité. Les Beys les plus puissans furent attirés sur la flotte turque ou dans le chateau du Caire, et presque tous furent massacrés.

De retour à Constantinople, les soldats qui avaient défendu Saint Jean d'Acre furent accueillis avec enthousiasme. Le Sultan Sélim résolut d'en former une milice nouvelle, et malgré l'opposition des Janissaires et de l'Uléma, il l'établit sous le nom de *Nizam-Gedit*. Ce corps eut bientôt l'occasion de rendre d'importants services : on l'envoya purger la Bulgarie et la Romélie des bandes de brigands qui ravageaient ces provinces il rémplit sa mission avec bonheur et succès. Le Sultan résolut bientôt de renforcer la Nizam-Gedit en y incorporant l'élite des Janissaires. Mais cette mesure fut si mal accueillie et causa de si grands troubles qu'il fallut en suspendre l'exécution.

Sur ces entrefaites, le général Sébastiani, ambassadeur de France, fut envoyé à Constantinople ; à son instigation, les hospodars de Moldavie et de Valaquie furent chassés, malagré les clauses expresses du traité de Jassy, ét la Turquie se trouva engagée dans une guerre sérieuse contre l'Angleterre et la Russie. L'amiral Duckeworth, au moyen d'une tentative hardie parvint à passer le détroit des Dardanelles ; mais il sentit bientôt tout le danger de sa position ; il se retira et dirigea sa marche vers l'Egypte. Les Anglais tentèrent une descente sur les côtes, dans l'espoir de soulever de nouveau les Mamelucks ; mais ces troupes presqu'entièrement anéanties par Napoléon, venaient d'être repoussées par les Albanais jusque dans les déserts de la Nubie. Cinq mille Anglais furent massacrés à Rosette. L'Angleterre

comprit bientôt qu'une guerre entre deux puissances dont les intérêts devaient se confondre, ne pouvait être que désastreuse ; et ses vaisseaux de guerre disparurent des mers de Syrie et de l'Archipel. Peu de temps après, l'amiral russe défit la flotte turque qui l'avait attaqué ; mais son escadre éprouva de si grandes pertes qu'elle fut obligée de relâcher aux îles Ioniennes et de se retirer sans combattre.

Dès ce moment la Porte n'avait plus rien à craindre des flottes Anglaises et Russes. Mais tout-à-coup une révolte éclata dans Constantinople. Les Janissaires venaient de partir pour le camp retranché de Shumla. On avait adjoint à la Nizam-Gedit pour le service des batteries du Bosphore un certain nombre d'aventuriers d'Albanie et de Trebizonde. De telles circonstances parurent favorables au Kaïmacan Musa qui méditait le bouleversement de l'empire. Il mêla donc parmi ces aventuriers qui portaient le nom de Iamacks, quelques anciens Janissaires, ses partisans secrets. Il parvint bientôt à jeter la division entre les Iamacks et la Nizam-Gedit ; et lorsque le Sultan voulut fondre ensemble ces deux corps, il éprouva une résistance invincible. Les Iamacks se soulevèrent, chassèrent la Nizam-Gedit de toutes ses casernes, se portèrent sur Constantinople, demandèrent la tête des Ministres qui favorisaient les institutions nouvelles et finirent par exiger la déposition du Sultan lui-même. Sélim aurait pu facilement écraser les rebelles : il aima mieux, sans combattre, résigner le pouvoir, entre les mains de Mustapha, fils d'Abdul-hamid. Le nouveau Sultan ne jouit pas d'une bien longue tranquillité. Moins d'un an s'était écoulé depuis son élection, lorsque Baraictor, pacha de Rudshuck, entreprit de venger la chute de Sélim. Il marcha vers Constantinople à la tête de ses Albanais, entra dans la ville au moment où Mustapha venait de quitter le Sérail et pénétra jusque dans le Palais. Mais le Sultan averti de ce qui se passait revint à la hâte et fit tuer Sélim avant que Baraictor eût pu arriver jusqu'à lui. Les troupes que le Pacha commandait ne voulurent pas laisser ce meurtre impuni ; elles emprisonnèrent Mustapha et proclamèrent Sultan le jeune Mahmoud, qui ne s'était dérobé que par hasard à une mort certaine. Cette révolution eut cela de particulier qu'elle fut menée à terme par une force provinciale en opposition avec le Muphti, l'Uléma et les Janissaires.

Les sceaux furent confiés à Baraictor, l'ancien Pacha de Rhudshuck, qui déploya dans cette circonstance une rigueur excessive contre tous ceux qui avaient pris part à la mort de Sélim. Il voulut d'abord effectuer dans l'armée une réforme nécessaire ; afin de donner à ses réglemens une grande autorité, il convoqua une espèce d'assemblée représentative à laquelle assistaient les principaux Pachas de l'empire. Dans cette réunion il fut unanimement décidé qu'on ferait revivre l'ordre militaire des Siemens, ordre plus ancien que celui des Janissaires eux-mêmes. Cette résolution eut pour conséquence immédiate une révolte des Janissaires. Elle coûta la vie à Baraictor et par contre coup à Mustapha que Mahmoud fit étrangler au moment où les soldats le redemandaient pour Sultan. L'ordre des Siemens fut déclaré definitivement aboli, et tout rentra dans l'ordre.

Après la paix de Bucharest qui laissa la Russie disposer librement de toutes ses forces et qui devint si funeste à Napoléon, Mahmoud ne songea plus qu'à retablir le calme dans l'intérieur de l'empire, et il y réussit. Georges Czarim fut chassé de la

Servie et mis à mort ; Ali Pacha de Janina, dont la vie est si remarquable et qui, maître de l'Albanie et de l'Epire, avait étendu sa domination sur toute la Grèce fut soumis en deux ans. Ses quatre fils et lui furent faits prisonniers et décapités à Constantinople. On voit encore leurs tombeaux du côté de la Porte de Silvyri.

Il est probable que la révolte d'Ali Pacha contribua à faire éclore plus tôt l'insurrection de la Grèce. Le 7 Mars, 1821, Alexandre Ypsilanti, Major-Général au service du Czar et fils du dernier Gouverneur grec de la Valaquie, appela les Chrétiens ses compatriotes aux armes et leur promit dans une proclamation l'assistance de la Russie. A ce signal, les Maïnotes s'emparèrent de la Laconie ; la flotte d'Hydra occupa l'île d'Ypsara, et un sénat se réunit à Calamata. Aussitôt la Porte convoqua les Pachas : le Patriarche de Constantinople et tous les Grecs dont on put s'emparer furent décapités ; mais le nombre des insurgés ne s'en accrut pas moins chaque jour. Dès la fin de la première campagne, un congrès eut lieu à Epidaure ; presque toute la Morée était déjà au pouvoir des insurgés, et l'acte d'indépendance fut enfin publié aux acclamations des soldats et du peuple grecs.

L'année 1822 fut signalée par l'horrible massacre de Scio, qui excita une si vive indignation en France et en Angleterre ; mais l'intervention des Egyptiens dans la lutte en 1825, retarda quelque temps la marche de la liberté grecque. Nous ne rappellerons point ici les faits de cette guerre présents encore à tous les esprits ; nous ne dirons point ici les désastres de Missolonghi, ni les victoires de Navarin où les escadres de France et d'Angleterre couvrirent de gloire leurs nobles pavillons : L'avenir dira ce que l'on doit attendre de cette république sur laquelle se fondaient de si grandes espérances, transformée aujourd'hui en un royaume sans consistance et divise par tant de partis.

Nous arrivons maintenant à l'événement le plus remarquable du règne de Mahmoud, règne si fécond en réformes, et dont tous les actes portent un caractère de grandeur et d'éclat. Le Sultan résolut de tenter une de ces dangereuses mais nécessaires entreprises qui avaient déjà côuté la vie ou l'empire à quelques-uns de ses prédécesseurs. Il entreprit de changer l'organisation des Janissaires. Cette milice dut fournir cent cinquante hommes par *orta* pour qu'on les dressât à la tactique Européenne. Le 15 juin 1823, une grande revue devait avoir lieu en présence du Sultan, des Uléma et des ministres ; la veille les troupes avaient été réunies pour un exercice préparatoire ; tout-à-coup un porte-etendart s'écria " on nous fait exécuter les manœuvres russes !" A cette seule parole les Janissaires s'émurent, se portèrent au palais de l'Aga et demandèrent à grands cris la tête du grand visir. Ils s'assemblèrent ensuite à l'Atmeiden au nombre de plus de vingt mille. La crise était arrivée au point qu'attendait le Sultan ; l'Aga avait à l'avance réuni soixante mille hommes d'élite ; on les fit marcher contre le Janissaires qu'on avait inutilement sommés de se retirer. Les malheureux révoltés furent bientôt environnés de troupes et de canons chargés à mitraille ; le massacre commença, les casernes où ils crurent trouver un refuge furent incendiées. Pendant deux jours le sang coula à flots, les portes de Constantinople restèrent fermées, et pas un des Janissaires ne parvint à s'échapper ;

enfin, lorsque le carnage n'eut plus d'alimens, les communications avec les villes redevinrent libres comme auparavant. Le Sultan parcourut sa capitale, et des crieurs publics proclamèrent partout que l'ordre était rétabli.

Ainsi fut anéantie cette puissance qui, pendant quatre cent cinquante ans avait tour-à-tour défendu et fait trembler l'empire de Mahomet. Une obscure conspiration découverte en 1828 fut le dernier signe de vie que donna cette redoutable milice.

Nous venons d'esquisser à larges traits l'histoire de Constantinople ou plutôt de l'empire Ottoman depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours ; maintenant que nous voici parvenus aux époques contemporaines et surtout au règne de Mahmoud, nous allons donner plus de développement à notre tableau ; mais avant étudions en détail les circonstances où se trouvait l'empire lors de l'avénement de ce prince, nous y puiserons la nécessité de toutes les réformes tentées par le Sultan.

Le règne de Selim III fut fatal à la Turquie. Dès l'avènement de ce prince au trône l'empire fut menacé. En Hongrie, le brave Hassan, capitan-pacha, est battu par Souwarow ; le prince de Cobourg entre immédiatement en Valachie, il s'empare de Buckarest, et Laudon réduit Belgrade. Du côté du Danube, les armes ottomanes ne sont pas plus heureuses ; Bender, Akermann, la province d'Oczahow, la Moldavie, la Bessarabie tombent successivement au pouvoir des Russes ; Galatz est réduite en cendres, et Ismaïl, forteresse importante sur le Danube est menacée. Ces revers obligent enfin l'Angleterre à armer une flotte pour opérer une diversion ; la Prusse conclut un traité d'alliance offensive et défensive avec la Porte ; l'Autriche se montre plus bienveillante ; grâce à ces dispositions, la Russie signe un traité de paix qui enlève à l'empire ottoman, Oczahow et tout le territoire situé entre le Bog et le Dniester.

La situation intérieure n'était pas plus favorable : des incendies multipliés avaient fait disparaître plusieurs quartiers de Constantinople ; toute la Syrie s'était révoltée, les chefs insoumis des Mamlouks ravageaient l'Egypte, et le frontières orientales étaient menacées, d'un côté, par les Persans, et de l'autre, par le Pacha d'Anape ; tandis que les Tâtares de la Crimée mécontents de la cession de leur territoire battaient les troupes que la Porte envoyait contre eux. Dans ces circonstances fâcheuses, Sélim forme le projet d'opposer aux Janissaires un corps particulier qu'il nomme Nizam-Dgedittes ; mais les habitans d'Andrinople soutenus par les Janissaires refusent de recevoir dans leurs murs les Nizam-Dgedittes. D'un autre côté Passwan Oglou lève l'étendard de la révolte ; Ali agit en souverain indépendant dans son pachalick de Janina ; les Serviens, sous la conduite de Czerni George, reprennent les armes et menacent de s'emparer de Sabatz et de Belgrade ; Djezzar, pacha de St. Jean d'Acre n'a de sujet que le nom, et les Weihabites, après avoir été un instant chassés de la Mecque et de Médine, reprennent ces deux villes et règnent en Arabie.

Le Sultan Sélim ne pouvait lutter contre tant d'ennemis. Un homme sorti des rangs du peuple entre dans Constantinople à la tête de toutes les troupes insurgées et s'établit avec elles sur la place de l'Atmeidan pour déposer Sélim ; le Muphti est

consulté, et son fetva porte que, d'après les lois saintes du Coran, un souverain qui a régné sept ans sans que le ciel lui ait accordé de postérité est indigne du pouvoir. Le Muphti, accompagné des principaux Ulemas, se présente ensuite devant Mustapha, fils d'Abdul-Hamid, et lui annonce qu'il est choisi par le peuple pour occuper la place de Sélim. Le malheureux Sélim est ensuite relégué dans l'intérieur du sérail, où, après avoir langui pendant une année il est étranglé, alors qu'un serviteur fidèle, Mustapha Baraïctar qui lui devait son élevation, pénétrait dans le sérail pour le sauver.

Telle était la situation de la Turquie à l'avènement au trône du Sultan Mahmoud. Au dehors, l'empire avait encore à soutenir la guerre avec la Russie, guerre désastreuse, invétérée, qui date de Pierre-le-Grand, et dont le but a toujours été de rendre Constantinople vassale de St. Pétersbourg. Dans les provinces, les Pachas étaient en pleine révolte ; des généraux, des ministres, des magistrats se vendaient ouvertement à l'ennemi ; et l'armée toujours battue, toujours mécontente, semblait prête à se tourner contre le pays qu'elle devait défendre.

Mais l'isolement qui abat les ames pusillanimes, élève les ames fortes. Au sein de cette horrible solitude à laquelle sont condamnés les *Chah-Zadis*, ou princes du sang impérial, par la sombre et soupçonneuse étiquette de la cour ottomane, le jeune Mahmoud s'était formé l'esprit par de fortes études. Au lieu d'imiter ses prédécesseurs, et d'employer ses longs jours d'ennui à tourner des arcs et des flèches, à travailler l'ivoire, l'écaille et l'ébène, à peindre la mousseline, à broder en or des arabesques sur des peaux de maroquin ; Mahmoud entouré de livres de politique, de poésie, d'histoire, de législation s'était exercé à les copier et à les étudier; c'est dans cette intelligente occupation, qu'il a puisé ces connaissances profondes qui font de lui aujourd'hui l'homme le plus érudit de son empire.

C'est dans cette situation d'esprit que la révolution vint surprendre le Sultan Mahmoud. Il avait alors vingt-quatre ans. Son premier soin fut de convoquer le divan et de prendre connaissance des affaires de l'empire. Leur inextricable embarras, l'exemple terrible que venait de lui donner la mort de son prédecesseur, et la faction puissante qui conspirait pour rétablir Mustapha, son frère, détenu à sa place dans le cafess, ne lui inspirèrent aucune crainte. Il se décida tout d'abord à régénérer l'empire : toutefois, usant de la plus grande circonspection dans l'accomplissement de ses projets; il proclame les Janissaires les plus fermes soutiens de la religion et de l'état, et leur déclare qu'il veut faire naître pour eux les plus beaux jours de l'empire. Mais à l'ombre de ces protestations, il remet en vigueur les ordonnances de Soliman-le-Grand, il abolit la vénalité des emplois et le trafic des billets de solde ; révise la liste des pensions, oblige les Janissaires non mariés d'habiter les casernes et les soldats d'aller aux exercices.

Baraïctar, le nouveau grand visir, homme d'exécution, faillit un moment compromettre le succès des projets de son maître : Une insurrection éclata dans laquelle Baraïctar périt au milieu des flammes avec ses femmes et ses trésors. Mais la mort

de Mustapha qui fut étrangle comme l'avait été Sélim étouffa l'insurrection, et la paix de Buckarest permit bientôt au Sultan de reprendre ses projets de réorganisation intérieure. Mahmoud tourna aussitôt son attention vers la guerre civile qui dévastait les provinces; dans l'espace de deux années, les ayans de Roumélie furent réduits au devoir, les Pachas de Bagdad et des Damas, les Beys d'Egypte et le gouverneur de Jatalie se soumirent, la Bosnie fut pacifiée; les Weihabites chassés des territoires sacrés de la Mecque et de Médine et la Servie fut reconquise.

Mais la meilleure partie des possessions que le gouvernement turc avait en Asie était encore entre les mains de petits tyrans. Ces tyrans portaient le nom de *Déré-Beys* ou grands feudataires d'Asie; ils transmettaient à leurs descendants en ligne directe tous les droits de la souveraineté effective et dévoraient à leur profit la plus grande partie des ressources du pays; il fallait procéder à leur extinction. Pour y parvenir Mahmoud appela la plupart d'entr'eux en Europe et leur donna des gouernements. Insensiblement, ces appuis de la féodalité othomane disparurent; leur race s'éteignit; aujourd'hui le vieux Méhémet-Ali reste seul en présence de son suzerain.

Pendant que le Sultan Mahmoud modifiait ainsi les institutions de la vieille monarchie, la marine turque commençait à se régénérer. Cette tâche était difficile, par suite des désastres auxquels elle avait été exposée. Sélim s'était vainement efforcé de rendre à la flotte son ancienne prépondérance; mais en 1807, les Anglais avaient forcé le passage des Dardanelles et brûlé les meilleurs vaisseaux; les autres avaient été en partie détruits dans les différents combats qui avaient eu lieu dans la Mer-Noire contre la flotte russe; et depuis, la marine turque avait borné ses expéditions à une croisière annuelle dans l'Archipel pour la levée de l'impôt. Mahmoud fit réparer les anciens navires; on en construisit de nouveaux, les arsenaux furent approvisionnés et en peu d'années la marine turque se trouva sur un pied respectable.

Le temps approchait où elle devait être mise en activité, les Grecs se préparaient à secouer le joug des Musulmans. Déjà des corsaires grecs infestaient le littoral du Péloponèse, et les îles de l'Archipel excitées par l'exemple d'Hydra levaient l'étendard de l'indépendance. Cette révolte donna lieu à de terribles représailles. La Porte qui espérait faire rentrer les révoltés dans le devoir par des exemples sévères, fit couler le sang des Grecs les plus illustres; ainsi le patriarche grec subit le dernier supplice avec une foule de ses compatriotes.

Ces scènes de carnage allaient servir de prélude à des exécutions plus sanglantes, nous voulons parler de l'acte terrible que le Sultan méditait depuis longtemps. La dernière heure des Janissaires avait enfin sonné. Cet évènement, l'un des plus remarquables de l'histoire moderne, et qui a tant de rapport avec le massacre des Mameloucks au Caire, mérite d'être raconté avec quelque développement. Quel spectacle en effet que cet accord du souverain avec tous les interprètes de la loi! Que cet enthousiasme qui se réveille dans tous les cœurs à l'aspect du trône et de la religion en péril. C'est du palais des Sultans, c'est de la mosquée d'Achmet que doit partir le signal de la destruction des Janissaires. A la vue du drapeau du prophète, à la voix des Imans, l'assemblée des fidèles fond en larmes, les étudians avec leurs

maîtres, les Imans, les habitants de la cité et ceux des faubourgs ; tout le monde prend les armes, tout le peuple musulman se lève comme un seul homme et marche contre les ennemis de Dieu, rassemblés sur la place de l'Atmaïdan.

Le lendemain de cette terrible journée fut plus effroyable encore ! Alors la victoire établit sa justice ; c'est dans la mosquée du Sultan Achmet qu'on avait donné le signal, ce fut là aussi que les vaincus furent jugés. Une salle attenante au sanctuaire avait été disposée pour le tribunal extraordinaire du grand visir ; dans une salle au-dessous, on exécutait les sentences ; les coupables étaient conduits l'un après l'autre en présence du lieutenant de Sa Hautesse ; on leur reprochait leurs crimes sans trop les interroger. Le plus grand de leurs attentats était toujours d'avoir désobéi à Dieu et au Sultan, qui est l'ombre de Dieu. On disait aux uns : " les ulémas ont quelque chose à vous dire ;" aux autres : " allez consulter le Muphti ;" puis on les entraînait dans la salle basse, où des *tchiaoux* leur passaient au cou un lacet de peau de serpent, et les cadavres étaient ensuite jetés au pied d'un grand platane dont l'ombre est encore aujourd'hui un objet d'effroi pour les Osmanlis !

Mais tandis que le grand-visir jugeait ainsi les Janissaires à la mosquée d'Achmet, Hussein-Pacha avait aussi son tribunal dans l'hôtel du Janissaire Aga, aujourd'hui l'hôtel du Muphti. La justice du Pacha se rendait dans un vestibule situé entre les deux cours de l'hôtel. Les prisonniers étaient amenés à la file devant quelques officiers ; on leur demandait leur nom, le lieu de leur naissance, leur profession ; on ouvrait ensuite un grand livre où la conduite de chacun se trouvait notée exactement. Après ces courtes formalités, les uns recevaient leur liberté, les autres passaient dans la seconde cour pour y être étranglés. Cet étroit vestibule, placé ainsi entre les deux cours, c'est-à-dire entre la vie et le trépas devait rappeler aux malheureux Janissaires ce pont si redouté que tout Musulman traverse en sortant de ce monde, et que le Coran place sur les abîmes de l'éternité ; aussi tous ceux qu'on amenait dans la terrible enceinte avaient empreinte sur leur visage la pâleur de la mort. Les malheureux s'inclinaient devant leurs juges qu'ils regardaient sans les voir et leur baisaient machinalement le bas de la robe. La crainte ôtait à plusieurs l'usage de la voix.

La suppression du corps des Janissaires laissa à Mahmoud la liberté de réformer son armée. Il s'empressa de réparer la perte causée par la destruction de la seule force de l'empire et publia des ordres pour opérer l'enrôlement d'un certain nombre d'hommes dans chaque province. Mais Mahmoud trouva plus d'obstacles qu'il n'en avait prévu, car bien que la loi qui place tout Musulman à la disposition du Sultan existât dans toute sa vigueur ; elle ne s'appliquait qu'au temps de guerre, et il n'y avait jamais eu d'exemples dans les annales des vrais croyans d'un pareil système d'enrôlement. Un autre obstacle à la formation rapide de l'armée était la nécessité d'exclure des nouveaux corps toutes les personnes suspectes ; et comme chaque Musulman était dans l'habitude d'inscrire son nom dans les odas des Janissaires aussitôt qu'il avait atteint l'âge viril, Mahmoud ne put garantir ses troupes de l'esprit de cette secte qu'en enrôlant de très jeunes gens.

L'habillement et l'équipement de l'armée qui dans d'autres pays eussent été considérés comme chose secondaire présentèrent de grandes difficultés. Les Turcs étaient si attachés à leur ancien costume que tout changement leur paraissait insupportable. Mais Mahmoud, sentant combien les robes flottantes des Orientaux et leurs turbans convenaient mal à des soldats, publia un décret qui défendit à ses sujets de porter sous les armes le turban et la pelisse; il les engagea à leur substituer une veste ronde de drap et le *fez* ou bonnet rouge; lui-même donna le premier exemple, en paraissant en public avec ce costume. C'est celui qui a été adopté depuis pour l'uniforme des troupes régulières.

Une veste ronde de drap bleu, un caleçon ou culotte du même drap ou de coton bleu, en été, et une capote de gros drap gris avec un capuchon complétent aujourd'hui l'habillement du soldat turc ; un fusil, une giberne contenant cinquante cartouches, un ceinturon auquel est suspendu le fourreau de la baïonnette, un havresac en peau de chèvre qui contient les effets de rechange et quelques ustensiles de cuisine, forment l'armement et l'équipement du fantassin. Mahmoud eut aussi de grands obstacles à surmonter pour forcer ses nouvelles troupes à revêtir leurs pieds de la chaussure européenne. L'uniforme des officiers est comme celui des soldats ; leurs culottes ou caleçons sont seulement plus étroits, et ils portent des bottes à l'européenne ; leurs manteaux sont aussi comme les nôtres, et plusieurs jeunes officiers qui se piquent d'élégance portent même des gants ; les différents grades sont marqués par des étoiles et un croissant placé sur la poitrine à gauche. Chaque régiment a un étendard vert où se trouvent réunis, une toile et un croissant brodés en or. Les promotions dans l'armée régulière se font d'après l'ancienneté de service ; cependant le Sultan favorise les officiers qui se distinguent par leur talent ou leurs connaissances dans la tactique.

Mais l'innovation la plus extraordinaire que Mahmoud ait introduite dans son armée, c'est le corps de musiciens qu'il a attaché à chaque régiment. C'est vraiment une chose surprenante, de voir les Turcs qui n'avaient aucune idée correcte de la musique, il y a quelques années, exécuter d'une manière satisfaisante des airs anglais ou français. Les tambours et les fifres s'exercent pendant toute la journée, et la musique militaire du Sultan est excellente ; il y a quelques Italiens parmi ces musiciens ; mais la plupart sont de jeunes Turcs qui ont fait de grands progrès dans leurs études et qui sont en état d'exécuter les plus brillants morceaux de Rossini.

Ce fut au milieu de la réorganisation de l'armée, que lord Dudley, le prince de Polignac et le prince de Lieven signèrent à Londres le premier protocole de cette fameuse conférence qui devait se terminer par la destruction de la flotte ottomane. Qu'on juge du désespoir de Mahmoud en apprenant un tel désastre. Le fruit de tant de peines et de trésors dépensés, sa flotte et ses matelots massacrés, engloutis dans un seul combat ! C'était à ne pas y croire ! Aussi quand les drogmans des ambassades de France, d'Angleterre et de Russie parurent chez le Reis-Effendi à Constantinople pour annoncer officiellement cette pénible nouvelle, le Reis, avec la dignité qui convenait à son caractère et au poste éminent qu'il occupait fit sentir aux représentants l'injustice d'un pareil acte. Mais le sort en était jeté, l'heure de la délivrance avait sonné pour la Grèce, et bientôt la Russie publia sa déclaration de guerre contre la Porte.

L'empire était ébranlé par tant de revers ; cependant il fallut à la Russie deux campagnes successives pour compléter sa victoire ; encore n'y parvint-elle qu'en réveillant parmi les populations de la Bulgarie et de la Thrace l'esprit révolutionnaire qui a toujours germé chez eux. Le traité d'Andrionople parut enfin. Par ce traité la Russie annexa à ses possessions le Delta du Danube, relégua les sujets turcs à six lieues de la rive du fleuve ; elle se fit concéder Anapa, la clef de la Circassie, plus de deux cents lieues de côtes, des forteresses et plusieurs positions militaires ; elle exigea et obtint l'expulsion des Musulmans, des principautés de Moldavie et de Valachie, la démolition du fort de Giurjewo ; l'établissement d'une quarantaine qui sépare aujourd'hui les principautés des autres possessions de la Porte ; elle fit enfin diminuer des deux tiers les droits de douane payés jusqu'alors par les navires qui naviguaient sous son pavillon.

Mais, bien qu'il eût acheté le droit de vivre en paix chez lui et de s'occuper de ses pensées de réforme et de civilisation, Mahmoud n'était pas encore arrivé au terme de ses travaux. Poussé par de perfides conseils, Mehemet Ali se mit en révolte ouverte contre la Porte ; il envahit la Syrie et poussa son armée jusque sur la route de Constantinople. Dans cette circonstance, le Sultan invoqua le secours de l'Angleterre et de la France, mais ces deux puissances ayant repoussé sa demande, le traité d'*Unkiar-Iskelessi*, traité qui mit la Porte sous la dépendance absolue de la Russie, fut signé. D'un autre côté les réformes du Sultan rencontraient une forte opposition. Les Ulemas, en s'associant à la révolution du Sultan Mahmoud, en consentant à la destruction d'une milice rebelle, avaient espéré qu'ils deviendraient les seuls conseillers du trône, et que par là, ils seraient les maîtres d'arrêter le mouvement quand ils voudraient. Déçus dans leurs espérances, mais ne pouvant comme autrefois se servir des Janissaires pour s'opposer aux mesures du gouvernement, ils cherchaient à reveiller les vieilles haines et à soulever la populace. Une autre cause de mécontentement vint compliquer la situation : les secours que Mahmoud ne trouvait point dans son empire, il allait les chercher parmi les étrangers, et les Ulémas ne laissaient point oublier au peuple ces paroles du Prophète : " Celui qui prend les étrangers pour amis devient semblable à eux, et Dieu n'est pas le guide des pervers."

Cette maxime qui a longtemps séparé les Ottomans des nations de l'Europe faisait naître des scrupules même parmi les plus chauds partisans des projets du Sultan. En dehors de Constantinople surtout, l'influence religieuse avait un empire immense. On regardait avec anxiété ces réformes ; les peuple levait avec effroi les yeux vers le trône des Sultans et ne pouvait croire que Mahmoud fût un vrai croyant A ce sujet nous emprunterons quelques lignes à la *Correspondance d'Orient*, de M. Michaud ; on y verra combien les réformes étaient lentes à pénétrer dans l'intérieur. " L'impulsion qu'on a voulu donner à la nation, dit cet écrivain, n'a guère dépassé les murailles de Constantinople ; dans l'Anatolie rien encore n'est changé aux vieilles opinions ; à Brousse qui n'est qu'à vingt lieues de Constantinople, tous les Osmanlis portent encore la barbe, la robe flottante et le turban tel qu'on le portait avant la révolution. A mesure qu'on avance vers le Taurus même répu-

gnance pour le changement de costume, et pour tous les signes de la réforme. Les Turcs de l'Asie-Mineure plus superstitieux, plus ignorants que ceux du reste de l'empire ne voient dans la réforme qu'un fatal présage. Quand on leur dit que le Sultan de Stamboul, le vicaire du prophète, le représentant d'Allah a pris le costume des Giaours, ils ne peuvent s'expliquer une révolution semblable que par la pensée que le monde va finir. Les plus fanatiques regardent Mahmoud comme le *dejeal* ou l'Ante-Christ dont l'apparition doit annoncer la fin des siècles. Déjà ils croient voir le soleil se lever du côté de l'occident comme cela est dit dans le Prophète, et tous ces bruits de changement et de révolutions ne sont à leurs yeux que les sinistres avant-coureurs de la destruction du monde et du jugement dernier. Dans la Turquie d'Europe ou la Romélie, la réforme ne trouve guère de dispositions plus favorables chez le peuple. On peut juger de la situation des esprits par ce qui s'est passé à Andrinople à l'arrivée de Russes. Une ville musulmane tombée au pouvoir des infidèles aurait autrefois réveillé le courage du désespoir parmi les Osmanlis. Les Turcs n'ont vu dans cet événement qu'une punition de Dieu qu'on doit souffrir avec résignation. Dans les contrées les plus belliqueuses, on ne s'en est pas tenu à une désapprobation muette et inactive, les Ulemas et les Bosniaques ont montré leur opposition les armes à la main."

De grandes modifications ont eu lieu sans doute dans les mœurs et les usages des Osmanlis depuis le jour où M. Michaud écrivait ces lignes; mais l'esprit religieux du peuple musulman lutte encore avec persévérance contre l'opinâtre volonté du Sultan. Quoi qu'il en soit, dans les points principaux de l'administration, la réforme est complète. Citons, entr'autres réformes la suppression des abus qui permettaient aux Pachas des provinces de prélever les impôts sans contrôle sur les habitants de leur pachalick. Ces fermiers du Grand Seigneur exploitaient leurs administrés avec une rare impudence ; si le gouvernement ordonnait de lever un impôt de dix mille piastres sur une province, les pauvres sujets étaient obligés d'en verser vingt mille. Pour arrêter le cours de tels abus, Mahmoud a réglé les pouvoirs et les devoirs de chacun. Les ministres de la Porte, les gouverneurs, les pachas, les ayans, les muzzlims reçoivent des appointements fixes, et leurs dépenses sont limitées comme leurs recettes. Les *mukataha*, ou les terres appartenant à l'état, qui forment l'une des branches du revenu public étaient abandonnées en usufruit, moyennant un capital une fois payé, à des traitans dont le bénéfice consistait à sous-louer aux travailleurs trop pauvres pour acquérir de première main le droit concédé par le gouvernement. Les exploitateurs de ces mukataha, avaient de tout temps haussé le prix de leurs concessions ; il en résultait une gêne extrême parmi les classes adonnées à la culture des terres. Mahmoud, pour détruire ce honteux monopole, a fixé par une ordonnance un prix légal à ces marchés.

Dans les réformes morales, nous trouvons des révolutions non moins remarquables. On sait combien les passions sont vives dans l'esprit d'un Osmanli. " Qui abat une tête, doit avoir la tête tranchée ! Qui coupera une main, perdra la sienne !" ainsi le veut la loi arabe du talion. Cette loi existe toujours, mais son application est devenue moins positive. C'est encore au Sultan Mahmoud que l'on doit cette réforme : lui-

même, dans un grand nombre de circonstances où ses prédécesseurs auraient puni de mort le coupable, a donné l'exemple de l'indulgence. Ainsi, Mustapha-Pacha, gouverneur d'Oskodra, saisi par le grand-visir après une résistance opiniâtre, au lieu de porter sa tête sur l'échafaud réside à cette heure à Constantinople au milieu de ses femmes et de ses enfants, et reçoit une pension mensuelle de 1500 piastres ; Ravendoz-Bey, fameux chef Kurde, et l'ancien pacha de Baghdad qui, excité par Méhémed-Ali, s'était révolté contre l'autorité du Grand-Seigneur, et qui avait fait trancher la tête à Sadik-Effendi envoyé pour le déposer, sont dans le même cas ; ce dernier, vaincu par Ali, pacha d'Alep, fut envoyé dans la capitale où il devait subir la punition réservée à son crime ; mais Mahmoud lui fit grâce, et le vieux Pacha vit aujourd'hui tranquille à Constantinople avec une pension de retraite.

L'une des grandes réformes que nous ne devons point encore passer tous silence, c'est l'abolition des coutumes barbares qui rendaient les princes du sang impérial prisonniers du sérail pendant tout le temps du règne de leur père. Les murs soupçonneux du cafess ne s'élèvent plus entre les enfans du prince et le prince lui-même. Mahmoud a trois fils, l'aîné qui a quinze ans Abd'ul-Medjid, *(esclave du glorieux ;)* le second, Abd'ul-Haziz, *(esclave du bien-aimé,)* âgé de neuf ans ; et le plus jeunes des trois, Nizam-Uddinn, *(régénérateur de la foi,)* âgé de cinq ans, accompagnent leur père dans ses promenades, aux fêtes du Palais, et Abdul-Medja assiste souvent aux revues des troupes. Deux des filles du Sultan sont mariées, l'une à Khalil-Pacha, l'autre à Saïd-Pacha. Dans sa vie privée, Mahmoud ne ressemble point non plus à ses prédécesseurs ; sa profonde instruction le place à la tête des littérateurs de son pays, ses manières sont grandes mais sans faste ; il aime la simplicité, et au lieu de la superbe robe fourrée de renard noir, du turban, de l'aigrette, des agrafes de diamants, que portaient ses prédécesseurs ; au lieu des eunuques, des grands dignitaires, des gardes du corps qui formaient leur cortège, on le voit souvent sortir avec une modeste suite de trois hommes, vêtu du simple costume des officiers de sa garde.

Voilà sont les principaux évènements qui ont signalé le règne de Mahmoud II. ; voilà sont les obstacles qui ont jusqu'ici entravé la réforme des institutions ottomanes. Si l'on résume maintenant les principaux faits de ce règne, on voit la féodalité qui désolait l'empire, abattue par la destruction des Dere-Beys. Dans l'intervalle qui sépare ce grand acte de la destruction des Janissaires ; le Sultan s'occupe de réparer les désordres du système judiciaire ; de donner aux générations nouvelles une education plus forte, et commence à régler les devoirs des administrateurs et des administrés ; viennent ensuite des lois somptueuses qui imposent un frein aux dépenses folles exigées par la vanité et l'étiquette des fonctions publiques. Enfin la réorganisation des troupes de terre et de mer occupé l'attention du Sultan ; et c'est principalement dans ces grandes reformes que brille son génie. On peut en juger par l'état dans lequel se trouvait la marine turque à l'issue de la bataille de Navarin ; matériel et marins, tout fut anéanti. Cependant en 1830, trois ans après cette bataille mémorable, la marine turque comptait huit vaisseaux de ligne dont six de 74 canons, un de 80, et un de 120, dix frégates de 36 à 60 canons, treize corvettes

de 18 à 30, un brick de 12, et deux bateaux à vapeur. Mais là ne se sont point bornes les soins du Sultan : La force effective de la marine ottomane se composait d'Ipsariotes, de Spezziotes et d'Hydriotes, et tandis que les manœuvres étaient confiées aux Grecs, les Turcs servaient les pièces. Les vaisseaux turcs étaient en outre encombrés d'hommes, luxe dispendieux qui ne servait qu'à embarrasser les manœuvres et à faire perdre beaucoup de monde dans les combats. Aujourd'hui, la flotte est dans le meilleur état, les marins et les soldats sont Turcs et tous se perfectionnent rapidement dans l'exercice des devoirs qui leur sont confiés.

Telle est l'histoire de ce grand empire qui au moyen âge mit tous les états d'Occident à deux doigts de leur perte, et qui aujourd'hui est obligé d'implorer le secours de l'Europe occidentale pour résister aux ennemis qui au dehors et au dedans le menacent et l'accablent. Pour compléter cette histoire, nous allons résumer, dans de courtes notices, les faits principaux de la vie de chacun des princes et des sultans qui ont occupé le trône de Constantinople.

RÉSUMÉ ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DE LA VIE DES

PRINCES ET DES SULTANS

QUI ONT OCCUPÉ LE TRÔNE DE CONSTANTINOPLE DEPUIS LA FONDATION DE CETTE VILLE JUSQU'A NOS JOURS.

Dynastie Grecque.

CONSTANTIN-LE-GRAND (Caius Flavius Valérius Aurélius Claudius) naquit en 272, suivant quelques historiens, et selon d'autres en 274. Plusieurs historiens lui donnent la Grande Bretagne pour lieu de naissance, mais on regarde comme assez certain qu'il reçut le jour à Naisse, ville de Dardanie. Le ciel semblait avoir choisi ce prince pour renouveler la face du monde ; ses vertus, ses talents lui gagnèrent l'affection des Romains. Il fut nommé Cesar après la mort de Constance en 306. Depuis longtems ce prince penchait intérieurement pour la foi chrétienne ; engagé dans une grande querelle avec Maxence, il apperçut au milieu des airs le signe sacré de cette religion entouré de ces mots tracés en lettres de feu : " *In hoc signo vinces.*" Constantin adopta ce signe merveilleux qui lui promettait la victoire, il embrassa le christianisme et défit Maxence ; mais, désespérant de réformer le peuple romain que le cruautés, le luxe et les débauches de ses tyrans avaient conduit au dernier dégré de corruption, il transféra en Orient la résidence des empereurs et le centre du gouvernement. Ce fut alors qu'ils destina l'ancienne et peu importante ville de Bysance à devenir la première ville du monde et à recueillir les restes de la magnificence et des arts des Grecs et des Romains. La dédicace de la nouvelle Rome eut lieu le 11 mai 330, les solennités durèrent quarante jours. Constantin partage a ensuite l'empire romain entre ses trois fils et ces deux neveux, et sept ans après ce prince rendit son âme à Dieu. Sa mort eut lieu le 2 mai, 337 ; son règne avait duré soixante trois ans ; il fut regretté de tout l'empire, et son corps fut enterré avec pompe dans l'église des apôtres.

CONSTANTIN II (Claudius Flavius Julius) empereur romain, et l'ainé des trois princes, fils de Fausta, qui succédèrent à Constantin-le-Grand, leur père, naquit à Arles en 316. Nommé César en 317, il fut proclamé auguste en 337. Né avec des vertus, rempli de valeur et de bonté, mais superbe, audacieux, imprudent, il ne put supporter que ses frères partageassent avec lui les états de son père ; en conséquence il franchit les Alpes à la tête d'une armée pour combattre Con-

stant, mais attiré dans une embuscade près d'Aquilée, son armée fut taillée en pièces, et lui-même fut tué dans la mêlée. Il était âgé de 24 ans, et son règne avait duré trois ans.

CONSTANCE (Flavius Julius) fils et successeur du grand Constantin, et second fils de l'impératrice Fausta, naquit à Sirmich en Pannonie, au mois d'août 317. Ce fut Constance qui rendit les derniers honneurs à son père. D'un caractère plein de faiblesse et de présomption, dominé d'ailleurs par les Ariens qui déjà étaient tout-puissants, Constance exila Paul qui venait d'être nommé à l'évêché de Constantinople, et confirma la déposition de St. Athanase prononcée par le concile Arien de Tyr. Le règne de ce prince est presque entièrement rempli de discussions et de persécutions religieuses. Sa lenteur et son manque d'habileté furent, fatales à la gloire des armes romaines. A sa mort qui eut lieu le 3 Novembre 361, dans une bourgade nommée Mopsuerènes au pied du mont Taurus, l'empire avait perdu plus de la moitié de son étendue. Constance mourut à l'âge de 44 ans, après un règne de 24 ans.

CONSTANT I. (Flavius Julius) les plus jeune des fils de Constantin-le-Grand parvint à l'empire après la mort de son père en 337 ; il avait alors 17 ans. L'Illyrie, l'Italie et l'Afrique lui étaient échues en partage ; il y joignit bientôt la Macédoine et la Grèce. Fier, emporté, fastueux, livré à ses courtisans, plongé dans la débauche, il s'attira bientôt la haine et le mépris. Magnence, qu'il avait tiré de l'obscurité pour l'élever aux plus hautes places, lui ravit à la fois le trône et la vie ; abandonné de tous les siens, excepté d'un seul franc nommé Lamogaise qui vendit chèrement sa vie pour defendre celle de son maître, Constant fut massacré la treizième année de son règne ; il avait environ trente ans.

JULIEN (Flavius Claudius) neveu de Constantin-le-Grand, naquit à Constantinople, le 6 Novembre 331, de l'ère chrétienne. Jusqu'à ce qu'il fut proclamé august, Julien fut regardé comme un modèle accompli de prudence, de sagesse et d'héroisme ; sa réputation et ses succès attiraient les regards de tout l'empire ; mais dès qu'il se vit seul possesseur du trône, il montra contre le christianisme la haine la plus profonde. Le sang des chrétiens coula, et telles furent les violences qu'il exerça contra eux que la postérité l'a fletri du nom d'Apostat. Avec cet empereur s'éteignit la famille de Constantin ; il mourut dans la trente deuxième année de son âge, le 27 Juillet 363, après avoir été César l'espace de sept ans, et seul auguste, une année sept mois moins quelques jours. Les écrits de ce prince sont nombreux : Les principaux sont la *fable allégorique*, morceau plein de superstitieuses rêveries ; les *Césars* où l'on remarque un goût épuré, une imagination souvent brillante ; le *Misopogon* satire violente contre le christianisme, un *discours* en l'honneur de Cybèle, un autre en l'honneur de Diogène le cynique, et un recueil de soixante trois lettres dont l'une adressée à Thémistius est regardée comme un petit traité complet des devoirs des souverains.

JOVIEN (Flavius Claudius) ainsi nommé en l'honneur du corps des Joviens, formé par Dioclétien, surnommé Jovius, qui en donna le commandement au comte Varonnien, père de Jovien, naquit l'an 330 de l'ère chrétienne. Après la mort de Julien, l'armée romaine errant au hasard dans les vastes plaines de l'Assyrie, avait proclamé auguste Salluste, préfet du prétoire d'Orient ; mais sur le refus de ce capitaine, les voix se réunirent en faveur du fils de Varonnien ; Jovien avait alors trente trois ans. Sous son règne, et par suite de la position critique dans la quelle l'armée romaine se trouva engagée après la mort de Julien, l'empire perdit cinq provinces, et les villes de Nisibe et de Singare. Jovien n'imita point son successeur, il ne persécuta point les chrétiens, il retablit au contraire la concorde parmi eux, et déjà l'église se livrait aux plus vives espérances, lorsqu'après un règne qui n'avait duré que sept mois et vingt jours, une mort subite surprit l'empereur. Cet évenement eut lieu dans la nuit du 16 au 17 février 364. Suivant quelques historiens Jovien fut étouffé par la vapeur du charbon, suivant d'autres ce prince mourut empoisonné par ses eunuques. L'église regretta sincèrement sa mort, et les paiens eux-mêmes charmés de sa douceur, lui décernèrent les honneurs de l'Apothéose.

VALENTINIANUS I (Flavius Valérius) naquit, vers l'an 321, à Cibales dans la Pannonie. Après la mort de Jovien l'armée le choisit pour son empereur. Cet événement eut lieu le 26 février 364. Ce prince soulagea le peuple par la diminution des impôts, il encouragea la culture des sciences,

établit à Rome une école publique qu'il dota libéralement. Malheureusement ses qualités étaient effacées par sa sévérité excessive ; suivant Ammien Marcellin, ces paroles terribles, " qu'on lui tranche la tête, qu'on le brûle vif, qu'il expire sous le bâton !" étaient sans cesse sur ses lèvres, et de pareils ordres étaient donnés contre des malheureux coupables souvent de quelques fautes légères. Ce penchant à la colère fut la cause de sa mort ; un vaisseau se rompit dans sa poitrine, et il expira noyé dans son sang le 17 novembre 375 ; il avait alors 55 ans.

Gratien (Flavius,) fils de Valentinien I et de Valéria Severa, né à Sirmium le 18 avril 359, reçut le titre d'auguste à l'âge de 8 ans. A 17 ans Gratien succéda à son père, et à 20 ans sa réputation égalait déjà celle des princes les plus célèbres. Mais la tranquillité dont jouissait l'empire énerva bientôt les heureuses dispositions de Gratien. Il aimait la chasse avec fureur, et poursuivit les restes de l'idolâtrie rétablie par Julien avec un zèle imprudent qui lui fit perdre l'affection de son peuple ; ses légions se révoltèrent, et lorsque Gratien s'avançait pour les réprimer, il tomba dans un piége, et périt assassiné. Cet événement eut lieu le 25 août 383 ; Gratien avait alors 25 ans.

Valens (Flavius) né en Pannonie vers l'année 328, fut associé à l'empire par Valentinien, son frère en 364 ; Valentinien lui remit le gouvernement des provinces de l'Orient, et il fixa son séjour à Constantinople. Moins habile et moins éclairé que Valentinien, Valens apporta plus d'ordre et plus d'économie dans les dépenses de l'état. Sa timidité le rendit cruel ; il renouvela les édits sanglants rendus contre les magiciens, tout en ajoutant foi à leur pouvoir. Voulant repousser les Goths qui avaient franchi le Danube, et qui couvraient de leurs tentes les plaines et les hauteurs de la Basse-Mœsie, il marcha sur Adrianople, et livra une bataille générale dans la quelle son infanterie et sa cavalerie environnées de toute part, furent taillées en pièces. Valens, blessé lui-même, fut transporté dans un maison que les Barbares essayèrent de forcer ; ne pouvant y parvenir, ils y mirent le feu, et Valens périt au milieu des flammes avec tous les officiers de sa suite, le 9 août 378 ; il avait 50 ans.

Famille de Théodose.

Theodose I (Flavius) surnommé le Grand, naquit à Séville en 335, et fut couronné empereur à Sirmium, le 19 janvier 379. Elevé dans la foi chrétienne, ce prince retablit les lois, la religion et la paix que les divisions sans cesse renaissantes de l'arianisme mettaient en danger. Ainsi que tous les règnes des grands princes, celui de Théodose fut fécond en hommes illustres. L'église cite avec orgueil saint Ambroise, saint Astère, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille, saint Epiphane ; les lettres se glorifient d'Ausone, de Claudien, de Pappus, de Prudence, de Symmaque, de Rufus-Festus Avienus, &c. Ce prince mourut d'une hydropisie le 17 janvier 395. Les auteurs les plus célèbres, chrétiens ou paiens, ont célébré à l'envi les vertus de Théodose, et saint Ambroise et saint Augustin l'exaltent comme le modèle des princes.

Arcadius (Flavius) fils de Théodose naquit en Espagne en 377. Il n'avait que 18 ans lorsque la mort de Théodose le laissa seul possesseur du trône d'Orient. Arcadius ne l'occupa que pour être le vil esclave des ambitieux, qui tour-à-tour déchirèrent l'état par leur perfidies. Sous son règne les Goths, les Huns et les Vandales dévastèrent les provinces et pillèrent les trésors de l'empire. Ce prince mourut, en 408, dans la trente-unième année de son âge, il avait régné quatorze ans.

Theodose II (Flavius) dit le jeune, fils d'Arcadius et du Grand Théodose n'avait que huit ans lorsque la mort de son père le laissa maître d'un empire épuisé et avili par les intrigues d'indignes favoris. La sagesse d'Anthémius qui gouverna l'empire pendant la minorité du prince retarda les malheurs dont l'empire était menacé. Mais bientôt attaqué par un ennemi implacable Théodose vit ses états en proie à des guerres acharnées et terribles. Attila, roi des Huns, battu dans les Gaules par Aétius, Mérovée et Théodoric, se jeta tout-à-coup sur l'empire d'Orient, inonda comme un torrent l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce, défit et tua Arnégisèle que Théodose avait envoyé contre lui, saccagea plus de soixante-dix villes, et ne se retira qu'après avoir exigé des vaincus des sommes considérables d'argent. Ce règne est encore célèbre par le traité de législation qui fut publié en 438 et qui porte aujourd'hui le nom de Théodose. Ce prince mourut l'an 450, d'une chute de cheval à l'âge de 50 ans, et son corps fut enterré dans l'église des apôtres.

MARCIEN né dans la Thrace, d'une famille obscure s'éleva au trône par ses vertus. Après la mort de Théodose le jeune, le trône était échu à Pulchérie, sœur de ce prince ; Pulchérie que sa piété portait au célibat, mais à qui le rang suprême auquel elle venait d'être appelée, prescrivait de prendre un époux, s'unit à Marcien, qui était déjà sexagenaire, et veuf d'une première femme. Marcien fut proclamé empereur en 450. Ce prince s'entoura aussitôt des hommes les plus honorables de l'empire, et Attila lui ayant demandé le tribut que son prédécesseur s'était engagé à lui payer, il fit cette réponse mémorable : "Je n'ai d'or que pour mes amis, et j'ai du fer pour mes ennemis." Son règne qui dura six ans fut pour l'Orient un temps de paix, de justice, et de bonheur ; il mourut en 457.

Famille de Léon.

LEON I (Flavius) né en Thrace, de parents obscurs, dut la couronne à son courage et à ses vertus guerrières. La mort de Marcien ayant laissé la succession vacante, il fut proclamé empereur à la tête de ses troupes, le 7 février 457, et couronné par Anatole, patriarche de Constantinople. Ce fut le premier exemple de cette sanction sacrée donnée à l'élévation d'un souverain. Des fléaux terribles signalèrent le règne de ce prince ; en 458, un tremblement de terre renversa la ville d'Antioche ; en 465, un incendie terrible dévora une partie de Constantinople ; en 469 des pluies excessives et des torrents causèrent de grands ravages ; en 472, une terrible éruption du Vésuve, s'il en faut croire les historiens, couvrit Constantinople de cendres ; les Goths dévastèrent l'empire, et attaquèrent Constantinople même. Léon mourut, en 474, au mois de janvier.

LEON II (Flavius) petit fils de Léon I, fut déclaré auguste au moment de la mort de son grand-père ; il avait environ 17 ans ; le règne de ce prince ne dura que 10 mois ; on suppose que Zénon, son père, hâta sa mort par le poison pour régner à sa place.

ZENON (Flavius) père de Léon II naquit en Isaurie, en 426 ; ce prince détesté du peuple à cause de son arianisme et de son origine Isaurienne dut la couronne à Vérine, veuve de Léon I, et à Ariadne sa femme qui ne négligèrent ni intrigues, ni séductions pour ramener les esprits en sa faveur. Le règne de ce prince fut fatal à l'empire ; l'Occident fut saccagé, et, Odoacer, roi des Herules, fut proclamé roi d'Italie. Ce prince mourut après un règne qui avait duré 17 ans.

Famille d'Anastase.

ANASTASE I (Flavius) surnommé *Dicore* parce qu'il était chauve, et qu'il avait un œil noir et l'autre bleu, naquit à Dyracchium vers l'an 430. A 61 ans, il inspira une passion violente à Ariadne femme de Zénon, et aussitôt cette princesse entreprit de lui faire franchir l'intervalle qui le séparait du trône, en faisant périr Zénon. Mais sans énergie dans ses opinions, dans ses projets, dans ses vices, et même dans ses vertus, Anastase s'attira bientôt la haine de son peuple. Sous son règne, les discussions religieuses plongèrent l'empire dans de nouvelles agitations ; il persécuta avec acharnement Macédonius, patriarche de Constantinople, et le fit remplacer par Timothée, Eutychéen. Une sédition terrible qui éclata à la suite de ces mesures effraya l'empereur, il promit de favoriser les orthodoxes, mais le danger passé, il recommença ses poursuites contre eux. Ce prince mourut en 518, à l'âge de 88 ans. On le trouva sans vie dans un souterrain de son palais où l'avait conduit la crainte d'un orage.

Famille de Justin Thrax.

JUSTIN I (Flavius Anicius) né en 450, en Illyrie, fut proclamé empereur le 9 Juillet 518 ; il avait alors 68 ans. Ce prince se hâta de rappeler les évêques orthodoxes bannis par son prédécesseur, et voulant réconcilier l'Eglise grecque avec le saint-siège, il fit assembler un synode qui termina le schisme. Sous son règne l'Illyrie et la Lazique furent envahies par les Perses, ce qui obligea le prince à s'associer Justinien, son neveu. Justin mourut 4 mois après cet événement le 1er août 527, il avait 77 ans, et avait régné 9 ans.

JUSTINIEN I (Flavius Anicicus) naquit vers l'an 484 à Tauresium dans la Dardanie. Il eut la gloire d'attacher son nom au code de lois qui régit encore, après plus de douze siècles, la plupart des nations civilisées, et se montra l'un des défenseurs les plus zélés de la religion catholique. Il s'occupa du rétablissement des bonnes mœurs, défendit les mariages entre proches parents, et décora Constantinople de somptueux édifices. Cependant maîtrisé par Théodora son épouse, femme méprisable mais fameuse par sa beauté, son esprit, et ses débauches, ce prince priva de la liberté Bélisaire, le plus vertueux et le plus grand capitaine de son siècle. Ce fut Justinien qui releva l'église de Ste. Sophie, réduite en cendres dans les troubles suscités par les *verts* et les *bleus*; le jour de la consécration de cette église, ce prince s'écria: "Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne d'achever un si grand ouvrage! O Salomon, je t'ai vaincu." Constantin mourut, le 14 novembre 565, à l'âge de 83 ans. Ce fut sous son règne, que des moines apportèrent des vers à soie de la Chine dans la Grèce.

JUSTIN II (Flavius Anicius) dit *le jeune* naquit en Thrace, et monta sur le trône, après la mort de son oncle Justinien. Commencé sous les auspices les plus heureux, son règne ne tarda pas à être souillé par la violence et l'injustice. Il perdit l'Italie, vit ravager l'Afrique, et ne put arrêter les conquêtes des Perses. Ces revers le déterminèrent à choisir un successeur, et par les conseils de l'impératrice Sophie son épouse, il adopta Tibère Constantin, qu'il créa César, et en faveur du quel il abdiqua. Le reste de sa vie s'écoula dans une obscurité paisible; il mourut en 578, après un règne de douze ans et dix mois.

Famille de Tibère.

TIBERE I (Flavius Anicius) surnommé le nouveau Constantin, naquit en Thrace, d'une famille obscure. Maître d'écriture dans sa jeunesse, il fut ensuite soldat. Monté sur le trône ce prince prit pour modèles les Titus et les Antonins; il diminua les impôts, mit fin à la guerre de Perse par ses victoires, et renvoya dans leurs foyers tous les prisonniers, après les avoir rachetés de ses officiers. Attaqué d'une maladie grave, il choisit son successeur, et le prit dans la foule puis lui ayant remis le diadème, il prononça ces paroles mémorables: "Je ne vous demande pas d'autre mausolée que celui que m'éleveront vos vertus, je serai assez grand dans l'esprit des Romains, si je leur ai donné un bon prince." Tibère mourut en 582, après un règne de huit ans.

MAURICE (Flavius Tibérius) naquit en 539 en Cappadoce; des guerres longues et fatales pour les armes romaines, des insurrections militaires signalèrent le règne de ce prince. Menacé par Phocas, lieutenant de ses armées, qui s'approchait de Constantinople, il prit la fuite; et arrêté à huit lieues de Constantinople, il fut conduit à Chalcédoine au delà du détroit, où on égorgea sous ses yeux cinq de ses fils, lui-même eut ensuite la tête tranchée. Il avait alors 63 ans, et son règne en avait duré 20. Les malheurs de ce prince n'ont point empêché les historiens de lui rendre justice. Sous son règne les impôts furent diminués, il donna l'exemple des bonnes mœurs, récompensa les talents et les services, et fit respecter le nom romain par des ennemis acoutumés à le braver.

Famille de Phocas.

PHOCAS (Flavius) né dans la Cappadoce, et suivant d'autres à Chalcédoine, peut-être regardé comme le Caligula ou le Domitien des empereurs d'Orient; de sanglantes exécutions eurent lieu sous son règne; après avoir égorgé son prédécesseur et ses fils, il immola Théodose, autre fils de Maurice qui avait trouvé un refuge à Cricée. Cependant par sa piété apparente, ce prince avait si bien captivé la bienveillance du clergé, que saint Grégoire le Grand lui écrivit une lettre flatteuse pour le féliciter de son avènement au trône. Attaqué et défait par Héraclius, il fut conduit sur la galère de son vainqueur, et celui-ci lui ayant reproché ses crimes, il répondit avec insolence: "ton règne sera-t-il meilleur?" Héraclius indigné le terrassa lui-même et le livra aux bourreaux qui lui coupèrent la tête.

Famille de Héraclius.

HERACLIUS naquit dans la Cappadoce vers l'an 575. Les onze premieres années du règne de ce prince furent signalés par des événements désastreux. La peste, la famine, des tremblements de terre dépeuplèrent les plus belles provinces de l'Asie. Les Perses en Orient, les Abares, les Bulgares, les Esclavons en Occident saccagèrent le pays. Ces revers, mais surtout l'enlèvement de la sainte-croix de Jérusalem, donnèrent enfin de l'énergie au prince et à ses sujets. Héraclius partit avec une armée, défit les Perses, reprit les provinces conquises, et fit une entrée solennelle à Jérusalem, portant lui-même sur ses épaules la croix du sauveur des hommes jusqu'au sommet du Calvaire. Dès ce moment toute sa gloire militaire s'effaça devant la plus insigne mollesse. Devenu chef de secte, il publia le fameux édit, appelé *ecthèse*, et discute la question abstruse des deux natures pendant que les Mahométans subjuguent des provinces entières. De toute part le croissant est substitué à la croix; la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, Bosra, Damas, Palmyre, Antioche, une partie de l'Egypte tombent au pouvoir des Musulmans; en Occident les Romains sont expulsés de l'Espagne par Sisebut, et par Saintilla roi des Visigoths, et les provinces de l'Italie sont elles-mêmes le théâtre des scènes les plus tragiques. Enfin succombant sous le poids de tant de revers Héraclius expira en 641; après avoir régné trente ans.

HERACLIUS II (Constantinus) naquit à Constantinople en 612; ce prince régnait depuis trois mois, lorsqu'une maladie lente le conduisit au tombeau. Sa mort eut lieu en 641, il avait régné 103 jours.

CONSTANT II (Héraclius Constantinus) né en 630, fut associé à l'empire par Héracléonas son oncle, collègue successeur et frère d'Héraclius II et fut proclamé empereur, en 641. Sous son règne, les Sarrasins, conduits par le Khalyfe Moavia, s'emparèrent de Rhodes; ce fut à cette époque que le fameux colosse de Rhodes l'une des sept merveilles du monde, fut vendu à un juif. Cruel, soupçonneux, devenu l'horreur de ses sujets, Constant que poursuivaient les armées victorieuses du Khalyfe Moavia, se retira en Sicile où il fut tué dans son bain, par l'officier qui le servait. Il avait 38 ans, et son règne avait duré 27 ans.

CONSTANTIN IV (Flavius) surnommé *Pogonat* ou *le Barbu* monta sur le trône en 668. Après avoir vengé la mort de son père, il réunit tous ses efforts contre les Sarasins, et les força de lever le siège de Constantinople. Ce fut sous son règne que Callinique inventa le feu grégeois. Ce prince s'occupa ensuite de rétablir la tranquilité de l'église troublée par les erreurs des Monothélites; il mourut en 685, après un règne de 17 ans.

JUSTINIEN II, surnommé *Rhinotmète* (nez coupé,) monta sur la trône en 686. Le début de son règne fut marqué par des victoires, mais ces victoires furent bientôt souillées par les excès de la plus féroce barbarie. Il donna l'ordre à l'eunuque Etienne son favori de mettre le feu à Constantinople, et de faire périr en une nuit tous les habitants de cette ville. Ce projet ayant été découvert, il fut fait prisonnier par le patrice Léonce qui lui fit couper le nez, et il fut déposé. Remonté sur le trône, par l'assistance de Tribellius roi des Bulgares, il se rendit encore coupable d'un grand nombre d'atrocités. Ce prince périt assassiné en 711, après avoir régné 13 ans, et avec lui s'éteignit la famille d'Héraclius.

PHILLIPPIQUE BARDANES, issu d'une famille illustre d'Arménie, fut reconnu empereur et couronné sans obstacle le 15 décembre 711. Ce prince dissipa dans des fêtes, les trésors amassés par son prédécesseur. S'étant retiré, après une orgie, au fond de son appartement, il en fut enlevé par Rufus, et traîné dans l'Hippodrôme où on lui creva les yeux. Conduit ausitôt en exil, il y acheva ses jours dans la misère; il avait régné 18 mois.

ANASTASE II (Artémius) reçut la couronne en 713. Il envoya en exil les auteurs de l'attentat commis sur la personne de Philippique. L'ordre que ce prince apporta dans les finances, son amour pour le travail et la justice, relevérent l'empire si fortement ébranlé par tant de secousses, cependant Anastase ne put empêcher qu'une sedition éclatât parmi ses troupes, et il perdit sa couronne, après avoir règné deux ans et demi. Théodose, son vainqueur, lui laissa la vie, et suivant

la coutume de ce temps, il fut ordonné prêtre. Cette condition nouvelle ne pouvait convenir à Anastase, il voulut reprendre sa couronne, mais trompé par ceux dans lesquels il avait placé sa confiance, il fut arrêté et décapité à Constantinople.

THEODOSE III fut proclamé empereur malgré lui, il avait cherché à se soustraire par la fuite à ce périlleux honneur, lorsque les soldats le forcèrent d'accepter le sceptre ; Léon l'Isaurien, qui commandait en Orient ayant refusé de le reconnaitre, il abdiqua sans résistance en 717. Théodose termina ses jours dans un monastère où il s'était retiré avec son fils après son abdication.

Famille de Léon l'Isaurien.

LEON III portait le nom de Conon, et faisait un petit commerce de bestiaux, lorsque des juifs lui prédirent une fortune éclatante s'il voulait changer de profession, et prendre le parti des armes. Dans cette carrière, Léon se distingua par sa bravoure. Monté sur le trône, après l'abdication de Théodose III Léon défit les Sarassins qui assiégeaient Constantinople, et délivra l'empire de ses plus cruels ennemis. Sa passion pour les querelles théologiques amena bientôt une longue et déplorable crise. Le pape Grégoire II, Germain patriarche de Constantinople combattirent en vain ses erreurs et sa cruauté ; il envoya des assassins pour trancher les jours du pape, ordonna des persécutions sanglantes, et fit bruler la bibliothèque publique. Sous son règne, un affreux tremblement de terre désola Constantinople et une partie de l'Egypte. Ce prince mourut en 741, après avoir régné 24 ans.

CONSTANTIN V, surnommé COPRONYME parce qu'il salit les fonts baptismaux, succéda à son père Léon en 741. Monté sur le trône, ce prince se livra à la débauche la plus crapuleuse, et aux violences les plus cruelles ; il déposa le patriarche Anastase, assembla un concile d'iconoclastes, et y proclama patriarche de Constantinople un moine, nommé Constantin, qui se prêta à tous ses caprices. Sous son règne, Rome fut perdue pour l'empire d'Orient, et les Sarrasins et les Bulgares ravagèrent les plus belles provinces de l'empire. Constantin voulut opposer une digue au torrent, mais au moment où il s'apprêtait à combattre ses ennemis, il fut attaqué par des charbons qui parurent sur ses jambes, et le conduisirent au tombeau. Ce prince avait alors 56 ans, et il en avait régné 34.

LEON IV (Chazare) né en 751, monta sur le trône en 775. Les faits principaux de son règne sont la répression d'une conjuration contre sa vie, qui avait pour chef le Césa r Nicéphore, son frère, et quelques succès obtenus contre les Sarrasins dans l'Asie Mineure. Ce prince se fit aussi le propagateur zélé de l'iconoclastie, et persécuta cruellement ceux qui ne partageaient pas ses sentiments. Il mourut atteint d'une maladie pestilentielle après 5 ans de règne.

CONSTANTIN VI monta sur le trône en 780 ; il avait dix ans. Sa mère Irène, princesse ambitieuse, altière et vindicative, mais remplie de talents ayant jeté les yeux sur Rotrude, fille de Charlemangne, dans l'espoir que ce prince lui rendrait l'Italie, Constantin fut fiancé avec cette princesse. Dix ans plus tard cette alliance projetée était rompue par la volonté même de celle qui l'avait conçue, et Constantin épousait une jeune fille d'une grande beauté qu'il répudia quelques années après pour épouser une des filles de la suite d'Irène. Les violences de Constantin irritèrent les esprits ; une conjuration éclata, il fut arrêté, fait prisonnier, et ramené dans son palais, où par ordre de sa mère on lui creva les yeux ; il mourut des suites de cette violence, après un règne qui avait duré sept ans.

NICEPHORE I, surnommé *Logothète*, naquit dans la Séleucie. Ce prince tient un rang célèbre dans l'histoire par ses intrigues. Sauvé, par Irène à qu'il devait la vie, il conspira contre cette princesse, et l'exila de son palais malgré les promesses solennelles qu'il lui avait faites de lui accorder une retraite honorable. Dans le même temps le patrice Bardane était proclamé empereur par l'armée d'Asie, mais se sentant trop faible pour disputer son titre à son rival, Bardanes se hâta de désavouer ses amis. Nicéphore jura d'oublier tout ce qui s'était passé, mais à peine fut-il maître de la personne de Bardanes qu'il lui fit crever les yeux. L'hypocrisie, l'ingratitude,

l'avarice et la cruauté forment les traits principaux de son caractère ; il ralluma les querelles religieuses, dépouilla les églises de leurs trésors, et accabla d'impôts les provinces. Il fut tué dans sa tente dans une expédition contre les Bulgares après avoir régné 10 ans.

Staurace I, fils de Nicéphore, fut proclamé auguste en 803 par son père. Il fut dangéreusement blessé dans la bataille où Nicéphore perdit la vie ; les soldats ayant élu empereur Michel, grand maître du palais, par ce qu'ils craignaient que la blessure de Staurace n'entrainât sa mort, il vit le sceptre échapper de ses mains. Staurace guérit de sa blessure et conspira contre Michel, mais ses projets furent déjoués, et il alla terminer ses jours dans un couvent. Sa mort eut lieu en 812.

Michel I, (Rangabé,) marié à la fille de Nicéphore, monta sur le trône en 812. Sous son règne les Sarrasins et les Bulgares dévastèrent l'empire ; et Mesembrie, ville importante, fut prise et pillée. Au milieu de ces secousses une rébellion éclata parmi les troupes, et le prince fut forcé d'abdiquer en faveur de Léon l'Arménien, général dans lequel Michel avait la plus grande confiance. Ce prince fut aussitôt exilé dans un couvent où il vécut encore 32 ans. Son règne avait duré 2 ans.

Famille de Léon l'Arménien.

Leon V, l'Arménien, après avoir relégué son prédécesseur dans un monastère, chercha à délivrer l'empire des barbares qui l'occupaient. Il défit les Bulgares, qui venaient de perdre leur roi au moment où il s'apprêtait à attaquer Constantinople, et rechercha l'amitié de la France que gouvernait Louis le débonnaire. Ivre d'orgueil, et voulant asservir la religion à ses caprices, il excita l'hérésie en accordant sa protection aux iconoclastes. Ses violences contre les orthodoxes firent naitre plusieurs conspirations dont l'une lui fut fatale. Un jour qu'il s'était rendu à la chapelle du palais, les conjurés déguisés en prêtres et en clercs se précipitèrent sur lui ; il se réfugia sous l'autel, et se defendit quelque tems, au moyen du bâton de la croix, mais ne pouvant résister au nombre, il fut percé de coups. Ce prince était monté sur le trône en 813, et sa mort arriva en 820.

Famille de Michel-le-Bègue.

Michel II (le Bègue), condamné à mort par Léon pour avoir tramé contre sa vie, écrivit à tous les conjurés que s'ils ne venaient pas le délivrer, ils devaient s'attendre à être tous de découverts. Cette menace produisit son effet, Léon fut assassiné, et Michel monta sur le trône. Ce prince était implacable dans sa vengeance. Un aventurier ayant conspiré contre lui, il le poursuivit dans Andrinople, s'empara de sa personne, et lui fit couper les bras et les jambes ; il l'exposa ensuite dans cet état aux yeux de l'armée, et après l'avoir fait passer d'outrages en outrages, de supplices en supplices, il le fit empaler. Sous le règne de ce prince, plusieurs révoltes éclatèrent, il persécuta les catholiques, et voulut les contraindre à adopter les rites des juifs. Une maladie aigue vint enfin arrêter le cours de ces violences ; Michel mourut en 829, après un règne de 19 ans.

Theophile, fils de Michel-le-Bègue, monta sur le trône de Constantinople après la mort de son père. Le premières années du règne de ce prince s'annoncèrent sous les auspices les plus heureux ; il rechercha les hommes de mérite, délivra l'Italie qui était ravagée par les Musulmans d'Afrique, et obtint dans plusieurs batailles des succès éclatants contre les Sarrasins. Théophile suivit les traces des princes iconoclastes, et persécuta l'église. Défait dans une grande bataille que lui avaient livrée les Sarrasins, il en conçut un chagrin si vif qu'il ne voulut prendre aucune nourriture ; il fut bientôt atteint d'une dyssenterie qui le conduisit au tombeau : sa mort eut lieu en 842 ; il avait régné 12 ans.

Michel III, fils de Théophile, monta, à trois ans, sur le trône. Il eut pour guide, la vertueuse Théodora, sa mère, qui, par sa fermeté, força le roi des Bulgares à demander la paix. Devenu maitre absolu de l'empire, Michel l'effraya par le débordement de ses vices. Il chassa le patriarch

Ignace de son siège, et le livra au bourreaux, et ceux ci par de violences et les tortures les plus cruelles, le forcèrent à s'accuser lui-même d'être monté irrégulièrement sur le siège patriarcal. Au dehors les armées romaines étaient battues par les Sarrasins, et déjà l'empire s'écroulait de toute part, lorsque Pétronas, général distingué, battit les ennemis. Alors recommencèrent les intrigues, et les persécutions ; ce prince se livra aux excès de la plus honteuse dépravation ; irrité des remontrances que Basile, devenu son collègue, lui fit à ce sujet, il essaya de lui substituer un des rameurs de sa galère, mais Basile prévint le coup en conjurant contre Michel, qui tomba sous le fer des conspirateurs. Michel avait reçu le surnom d'*Ivrogne*, à cause de son intempérance, il avait alors 29 ans ; son règne avait duré 25 ans ; et avec lui s'éteignit la race de Michel-le-Bègue.

Famille de Basile le Macédonien.

BASILE I naquit dans un bourg de la Macédoine, près d'Andrinople. L'élévation de ce prince offre un exemple remarquable des vissicitudes de la fortune. A l'âge de 25 ans il arrivait à Constantinople sous les habits de la misère ; couché sous le portique d'une église, il fut recueilli par le gardien, qui devint son protecteur et le fit entrer comme écuyer chez un des officiers de l'empereur. C'était le premier pas du jeune Michel vers la fortune. On le chargea de dresser un cheval fougueux que l'empereur aimait beaucoup, ce qu'il fit avec tant d'adresse, que Michel lui accorda son amitié, et les plus hautes fonctions de l'empire. Par venuau trône par un crime, Basile s'y fit remarquer par ses grandes vertus et ses belles qualités ; il mit un terme aux discussions religieuses, fit refleurir la justice, réforma les abus, et consolida la paix par des traités. Il nous reste de ce prince les avis qu'il adressa à son fils Léon, ouvrage rempli d'une morale saine qui fait le plus grand honneur au talent de l'auteur comme écrivain philosophe. Basile mourut en 886 des suites d'une dyssenterie.

LEON VI, dit le *Philosophe*, fut couronné à l'âge de 5 ans. Accusé d'avoir conspiré contre son père, il allait périr, lorsque la voix d'un perroquet qui répétait ces mots : " Pauvre Léon" inspirèrent à Basile des sentiments plus humains et plus doux ; il permit à son fils de se justifier, et lui rendit sa tendresse. Ce prince monta sur le trône en 886 ; il reçut le titre de *philosophe*, titre que les actions de sa vie ne justifient nullement. Vindicatif, superstitieux, et de mœurs dépravées, bien que dans ses discours et dans ses écrits, il prêchât constamment la vertu, Léon n'avait point encore assez de courage pour combattre ses ennemis du dehors. Sous son règne, les Sarasins prirent et saccagèrent Thessalonique, une des villes les plus florissantes de l'empire, ils battirent ses armées dans l'Asie Mineure, en Italie et dans l'Archipel ; et les Bulgares, auxquels il avait vainement opposé de nouveaux ennemis dans les Hongrois, qui paraissent pour la première fois dans l'histoire sous ce nom, dévastèrent les provinces les plus rapprochées de Constantinople. Son règne dura 25 ans. Ce prince écrivit beaucoup, et il nous reste de lui un ouvrage très estimé qui a pour titre : " *traité sur la tactique.*"

CONSTANTIN VII, surnommé *Porphyrogénète* parce que la chambre dans la quelle il naquit était tendue de pourpre, fut couronné en 913. Tombé sous la dépendance d'un ambitieux, nommé Romain, dont il avait épousé la fille, et qui s'était fait couronner empereur, Constantin n'eut pendant longtemps aucune part dans les affaires de l'état, et fut même obligé pour subsister d'exercer les talents, qu'il avait acquis dans les arts. Après avoir supporté pendant 25 ans cette humiliation, Constantin ressaisit les rênes de l'état ; alors il fit fleurir la justice, la religion, les sciences et les arts, et Constantinople reprit son importance. Ce prince auquel on reproche d'avoir un peu trop negligé les affaires publiques pour se livrer à l'étude des sciences et des lettres, était bon, humain ; il pardonna à son fils qui avait voulu l'empoisonner, et ayant appris que celui-ci conspirait de nouveau contre lui, il en conçut un chagrin si vif qu'il en mourut. Constantin a laissé plusieurs ouvrages remarquables ; tels sont deux livres contenant la description géographique des provinces de l'empire, un *traité d'agriculture*, une histoire de la fameuse image d'Edesse, et un fragment de tactique. Sa mort eut lieu en 959 ; il avait alors 54 ans.

ROMAIN I, surnommé *Lécapène*, dut a son courage son élévation au trône. Né d'une famille obscure de l'Arménie, il sauva la vie à l'empereur Basile, et remporta de grands avantages sur les infidèles. Nommé tuteur du jeune Constantin, Romain ne tarda pas à s'emparer de toute l'autorité; les qualités brillantes de ce prince semblaient légitimer son ambition. Il aimait la justice, et son palais était l'asile des malheureux. Exilé de Constantinople, lorsque son gendre Constantin reprit le rang suprême, il revêtit l'habit monastique, et mourut dans l'ile de Prote en 948.

ROMAIN II, dit le jeune, fils du précédent, naquit en 939. Au lieu de suivre l'exemple donné par son père ce prince, se livra entièrement à ses plaisirs. Le pouvoir suprême, auquel il était arrivé par un crime, ne semblait être d'aucun intérêt pour lui; ses seules occupations étaient la chasse, les plaisirs de la table, et les excès de la débauche; il mourut en 963, après 4 ans de règne.

BASILE II, fils du précédent, né en 955, monta sur le trône en 975. Ce prince négligea, pour s'illustrer dans les armes, les arts et les sciences, et toutes les autres sources de la prospérité des états. Sa cruauté était égale à son courage. Ayant fait prisonniers quinze mille Bulgares, il leur fit crever les yeux, en épargnant un seul prisonnier par centaine pour qu'il put reconduire les autres dans leur patrie. On rapporte que sommé par le patriarche Serguis d'accomplir deux vœux qu'il avait faits, l'un de se faire moine, l'autre de diminuer les impôts, Basile que gênait l'accompagnement de telles promesses, résolut de composer avec le patriarche, et s'engagea envers lui de porter sous ses habits impériaux des vêtements de moine; ce qu'il fit jusqu'à sa mort; quant à la diminution de l'impôt, il ne voulut point y consentir, sous prétexte que de nouveaux ennemis demandaient de nouveaux efforts. La mort le surprit dans la soixante-dixième année de son âge, il avait régné 50 ans.

NICEPHORE II, surnommé *Phocas*, né en 912, avait su gagner l'affection des Romains par ses exploits, et sa devotion apparente; il monta sur le trône au détriment des fils de Romain le jeune. Mais bientôt le peuple accablé d'impôts ne tarda pas à murmurer, et ce prince, naguère si adoré, périt victime d'une conspiration. Sa mort eut lieu en 969, il avait régné six ans.

CONSTANTIN VIII, fils de Romain Lécapène, fut associé au trône avec son frère; en 1026 il gouverna sans partage, il avait alors 69 ans, et sa mort eut lieu en 1028. Ce fut sous son règne que commença le fatal usage de vider une querelle par la voie des armes. Le premier duel eut lieu en 1026.

ZEMISCES (Jean) simple domestique du palais de Nicéphore Phocas, monta sur le trône après l'assassinat de ce prince; Zemiscès fut un des principaux auteurs de ce crime, mais il ne jouit pas longtemps de la couronne, et mourut lui-même empoisonné, en 975, après six ans de règne.

CONSTANTIN IX, fils de Romain le jeune, monta sur le trône à la mort de Jean Zémiscès; le règne de ce prince ne commence qu'à la mort de Basile; jusque là Constantin, satisfait du titre d'empereur, n'eut aucune part dans la direction des affaires. A la mort de Basile, en 1025, Constantin donnant un libre cours à ses vices, opprima les provinces et choisit pour ses victimes les personnages les plus distingués de l'empire. Attaqué d'une maladie incurable, et pressé de choisir un successeur, il fit venir Romain Argyre. Argyre était marié, il lui offrit le trône à la condition qu'il répudierait sa femme pour épouser Zoé, la plus jeune de ses filles. Pour décider Romain à accepter cette condition, Constantin lui déclara, qu'en cas de refus, il lui ferait crever les yeux. Romain hésitait encore lorsque sa femme se sacrifiant pour lui, courut s'enfermer dans un couvent. Romain épousa Zoé. Constantin mourut après avoir joui du titre d'auguste pendant 66 ans.

ROMAIN III (Argyre) monta sur le trône en 1028. Exempt d'ambition, d'un caractère doux, ce prince gagna l'affection de ses sujets pendant les premières années de son règne. Il fut défait par les Sarrasins, revers qu'il ne pouvait qu'attribuer à son imprudence; d'un autre coté, le déréglement publie de Zoé, sa femme, qui dégouté d'un mari sur le retour de l'âge, s'abandonnait à un coupable amour pour un homme obscur, changea tout-à-fait son caractère. Ce prince fut empoisonné par sa femme, qui trouvant que le poison n'agissait pas assez vite, le fit étouffer dans un bain. Romain avait alors 62 ans, et son règne avait duré 6 ans.

MICHEL IV (le Paphlagonien), amant de Zoé, femme de Romain, monta sur le trône, en 1034, après la mort de ce prince. Michel, à qui l'histoire accorde d'assez belles qualités, se livra aux larmes, et fit de pieuses fondations, pour expier la part qu'il avait prise à la mort de Romain. D'un caractère faible, Michel devint bientôt un objet de haine pour celle qui lui avait frayé le chemin du trône ; Zoé voulut l'empoisonner. Il défit et soumit les Bulgares, et après cette victoire, sentant ses remords augmenter, il s'enferma dans un couvent, où il mourut en 1041, après un règne de 7 ans.

MICHEL V, son neveu, surnommé *Calfate*, parce qu'il était fils d'un calfateur de bâtiment, lui succéda. A peine couronné, Michel se livra aux excès les plus honteux. Il relégua Zoé, à qu'il devait la couronne, dans l'île du Prince, fit eunuques ses parents, sans distinction d'âge, ni d'état, et voulut déposer le patriarche Alexis. Ce dernier crime devint le terme de ses violences ; le peuple irrité le poursuivit dans un couvent où il avait été chercher un refuge ; on l'en tira par ordre de Zoé et de Théodora, et on lui creva les yeux. Michel fut aussitôt enfermé dans un monastère, où il passa le reste de ses jours ; son règne avait duré 4 mois et demi.

ZOE et THEODORA, toutes deux filles de Constantin VIII, montèrent sur le trône en 1042. Opposées de caractère, et ennemies l'une de l'autre, ces deux princesses n'en tinrent pas moins le sceptre avec sagesse et fermeté ; mais Zoé, ayant voulu prendre un troisième mari, Théodora n'eut plus aucune part dans la direction des affaires. Zoé mourut en 1050, et son mari, Constantin Monomaque, la suivit dans la tombe, deux ans après ; alors Théodora ressaisit le sceptre, et l'empire vit renaître, sous son règne, des jours de paix et de bonheur. Cette princesse, attaquée d'une maladie grave, succomba en 1056.

CONSTANTIN X, surnommé *Monomaque*, à cause de sa bravoure dans les combats singuliers, avait épousé Zoé ; fatigué d'une épouse avancée en âge, ce prince entretenait un commerce public avec une jeune veuve d'une grande beauté, et bientôt ce désordre prenant un caractère régulier, le peuple romain vit son empereur siéger entre sa femme et sa maitresse dans les cérémonies publiques. Le faste, l'amour de la prodigalité et de la débauche forment les traits principaux du caractère de ce prince. Sous son règne, les Turcs Selyoucides, dont l'histoire fait ici mention pour la première fois, attaquèrent l'empire, et l'on vit éclater au sein de l'église, la division qui sépare encore aujourd'hui l'église grecque de l'église romaine. Au milieu de ces troubles, Constantin accablé d'ennuis, mourut en 1054, après un règne de douze ans.

MICHEL VI, surnommé *Stratiotique*, à cause de son habileté dans les combats, succéda à Théodora, en 1056. Ce prince peu fait pour le trône s'aliéna le cœur de ses soldats, en cherchant à gagner l'affection de son peuple ; les troupes se révoltèrent, elles élirent Isaac Comnène pour leur empereur, et forcèrent Michel à abdiquer. Michel céda le trône à son heureux rival, et rentra dans la vie privée après un règne qui avait duré un an et huit jours.

Famille des Comnènes.

ISAAC I (Comnène), fut couronné empereur en 1057. Michel lui avait fait offrir de le faire reconnaître pour son héritier, et Comnène semblait disposé à souscrire à cette condition, lorsque ses généraux l'assurèrent que tous les vœux l'appelaient au trône. Aussitôt Comnène marcha sur Constantinople, et força Michel à abdiquer ; lui-même abdiqua, volontairement en 1059, après un règne de deux ans. Le nom de Comnène est l'un de plus glorieux du Bas-Empire.

Famille des Ducas.

CONSTANTIN XI (Ducas), désigné par Isaac Comnène pour monter sur le trône, ne montra dans le rang suprême que des vertus obscures. Son règne, qui dura sept ans, fut marqué par l'invasion des Usians, peuple de Scythie, qui au nombre de cinq cent mille entrèrent dans l'empire et causèrent d'affreux ravages. Constantin mourut en 1067 ; sur son lit de mort, il exigea de l'impératrice Eudocie, qu'il avait épousée en secondes noces, une promesse signée qu'elle ne prendrait pas un autre époux ; Eudocie signa, mais à peine le prince fut-il déposé dans la sépulture impériale, qu'oubliant ses promesses, l'impératrice prit un époux.

EUDOCIE, (*Macrembolitissa,*) fut couronnée en 1067, à la mort de son mari, et régna seule pendant un an. Elle avait fait la promesse de ne point se remarier, mais reconnaissant bientôt qu'il lui serait impossible de supporter tout le poids de l'autorité suprême, elle fixa son choix sur Diogène Romain, qui, convaincu de révolte, et amené à Constantinople pour y recevoir le châtiment dû à son crime, l'avait frappée par sa belle figure. Cette princesse aimait la littérature, elle a laissé plusieurs ouvrages remarquables qui sont parvenus jusqu'à nous. Romain étant tombé dans les mains des Turcs, on la força de se retirer dans un monastère, et d'y prononcer des vœux.

ROMAIN IV (Diogène), devenu l'époux d'Eudocie, chercha à délivrer l'empire des ennemis qui le dévastaient; il fit trois campagnes glorieuses, et dans l'une d'elles il força les Turcs à repasser l'Euphrate; dans une quatrième, il perdit une grande bataille, et fut fait prisonnier par les Turcs. Conduit en présence du Sultan Alp-Arslan, son vainqueur, et celui-ci lui ayant demandé à quel traitement il s'attendait, il répondit: "si vous êtes cruel, vous m'oterez la vie; si l'orgueil vous domine, vous me trainerez derrière votre char; mais si vous consultez vos intérêts, vous me renverrez en acceptant une forte rançon." "Et vous," lui dit le prince, "comment m'auriez-vous traité, si le sort des armes m'eut fait tomber dans vos mains." On rapporte que Romain répondit: "Tu aurais été fustigé" et que le Sultan se contenta de sourire, et de faire remarquer à son prisonnier que la loi des chrétiens commandait l'amour des ennemis et le pardon des injures. Romain fut renvoyé, après avoir consenti de payer pour sa rançon une somme considérable, et un tribut annuel; en arrivant sur les frontières, il apprit que Michel, fils aîné de Ducas, occupait le trône. Romain voulut lui disputer la couronne, mais trahi par ses soldats, il fut livré à ses ennemis; on lui creva les yeux, et il alla mourir dans l'île du Prince où on l'avait relégué.

MICHEL VII. surnommé *Parapinace*, pour avoir diminué la mesure du blé, monta sur le trône en 1071; il s'associa ses deux frères, sous les noms d'Andronic I et de Constantin XII. Sous le règne de ce prince, les frontières furent ravagées par les Turcs, et les provinces d'Europe furent envahies par les Scythes, les Slavons, les Croates qui y exercèrent de cruelles violences. Effrayé de tant de maux, et voyant que chaque jour l'orage grossissait contre lui, Michel, après avoir offert de remettre la couronne à son frère Constantin, qui la refusa, se retira dans un couvent et prit l'habit religieux; il avait régné sept ans.

NICEPHORE III, surnommé *Botoniate*, dut la couronne à son courage, il monta sur le trône en 1078. Il avait, parmi ses généraux, Alexis Comnène, dont le père avait refusé d'occuper le trône. Jaloux de la gloire d'Alexis, Nicéphore résolut de le faire périr, mais celui-ci instruit du complot qui se tramait contre lui, se hâta de le prévenir, en se faisant proclamer empereur. Le peuple sanctionna par ses acclamations l'élévation de Comnène, et Nicéphore, dépossédé du trône, en 1081. alla terminer ses jours dans un cloître.

Restauration de la famille des Comnènes.

ALEXIS I (Comnène), avant de monter sur le trône, avait gagné l'affection des Romains par sa valeur; il avait rétabli les affaires de l'empire, et à force d'activité et de prudence, il s'était concilié les Turcs. Sous son règne commença la première croisade. Ce prince monta sur le trône en 1081, et mourut en 1118; il vécut 71 ans et en régna 37.

JEAN II (Comnène), surnommé *Kaly Jean*, à cause de la beauté de son visage et de son extérieur plein de grâce et de dignité, commença son règne en 1118. Le règne de ce prince, comme celui d'Alexis, fut signalé par des guerres longues et acharnées contre les infidèles; il mourut en 1143, d'une blessure qu'il se fit lui même involontairement avec une flèche empoisonnée.

MANUEL I (Comnène), monta sur le trône en 1143. Ce règne, qui dura 37 ans, est rempli de grands événements. En 1147 commença la seconde croisade; Manuel effrayé des conséquences que pouvait amener pour la tranquillité de ses états, le passage des armées chrétiennes, adopta une politique tortueuse qui lui mit sur les bras de dangereux ennemis. Le roi de France, Louis le jeune,

voulut s'emparer de Constantinople, et n'abandonna ce projet qu'après avoir reçu de Manuel, des promesses multipliées de fidélité et de dévouement. D'un autre côté, Roger, roi de Sicile, allié des princes croisés, indigné de la conduite de Manuel ravagea les côtes de l'Adriatique ; il pénétra dans la Grèce, prit et saccagea Thèbes et Corinthe, et chargé de butin, il retourna dans ses états. Après quelques succès obtenus contre les Serviens et les Hongrois qui s'étaient révoltés, Manuel essaya le plus affreux désastre dans une bataille livrée contre Azeddyn, sultan des Turcs. Dans cette journée, les Romains cernés de toute part, et séparés les uns des autres, furent écrasés par l'ennemi, et Manuel fut pris et repris plusieurs fois. Une maladie aigue emporta Manuel en 1180, et mit fin a ce règne orageux, qui hâta l'épuisement des forces de *l'empire*.

ALEXIS II (Comnène) couronné empereur en 1180, mourut en 1183 ; il fut assassiné par son successeur Andronic.

ANDRONIC I (Comnène) est appelé par Montesquieu le Néron des Grecs à cause de ses cruautés et de ses violences. Ce prince, après avoir attenté aux jours de l'empereur Manuel, son cousin, avait été jeté dans une prison dépendante du palais ; étant parvenu à pratiquer une issue par la quelle il espérait s'évader, il entra dans un cachot voisin, où il resta caché, sans qu'on découvrit sa retraite. Le bruit de son évasion se répandit dans Constantinople, et Manuel ne sachant qui soupçonner de cette délivrance avait fait enfermer la femme d'Andronic dans le même cachot d'où son mari venait de sortir, lorsque les gémissements de cette infortunée attirèrent l'attention du captif. Aussitôt Andronic se présenta aux yeux de sa femme et lui fit connaitre le lieu de sa retraite ; il vécut avec elle sans qu'on le soupçonnât, et en eut un enfant. Ce prince se distinguait par les penchants les plus cruels ; l'histoire rapporte qu'après avoir assassiné Alexis II, il insulta son cadavre par ces paroles : "Ton père fut un traitre, ta mère une infâme, et toi un sot !" Il mourut, après deux ans de règne, maudit de son peuple ; on remit son cadavre dans les mains de la populace, qui, pendant trois jours, exerça sur lui les plus horribles cruautés.

ISAAC II (l'Ange) monta sur le trône, au milieu des acclamations de son peuple. Les violences d'Andronic, et le danger que lui-même avait couru sous le règne de ce prince, l'avaient rendu cher aux Romains. Mais ce prince ne tarda pas éprouver les effets de l'inconstance de son peuple ; plusieurs insurrections éclatèrent, il fut forcé d'abdiquer, et on lui creva les yeux. Cet événement eut lieu en 1195 ; ce fut sous son règne que commença la troisième croisade.

ALEXIS III, après avoir forcé son frère à descendre du trône, fut couronné empereur en 1195. Sous son règne qui dura neuf ans, les croisés assiégèrent Constantinople, sous le prétexte de venger Isaac ; ils s'emparèrent de cette ville, et la livrèrent au pillage. La mort d'Alexis eut lieu en 1204.

ISAAC III, ALEXIS IV, ALEXIS V. Dans le court intervalle de six mois, cinq empereurs furent couronnés à Constantinople ; trois furent massacrés, et les deux autres prirent la fuite ; l'un deux fut jeté du haut de la colonne de Théodose. La ville fut prise par les croisés, elle fut pillée par les soldats et l'empire fut partagé : Lascaris obtint Nicée et la Bythinie, Alexis, eut en partage Trébisonde, et Michel l'Epire.

Famille Française.

BAUDOUIN I, né à Valenciennes en 1171, dut la couronne au courage qu'il déploya dans le second siège de Constantinople. Ce fut le 9 mai 1204, que ce prince fut couronné empereur de Constantinople. Secondé par son frère, il s'était emparé de l'usurpateur Murtzuphle, qui lui disputait le trône, et tout lui présageait un règne long et glorieux, lorsqu'il fut fait prisonnier dans une grande bataille contre les Bulgares. On le couvrit de chaines, et on l'enferma dans un cachot, où il mourut, suivant quelques historiens. D'autres prétendent que la femme du roi des Bulgares devint amoureuse de l'empereur, et qu'elle lui proposa de tuer son mari ; sur le refus de Baudouin, cette princesse l'accusa devant son mari du crime dont elle était coupable ; alors le roi des Bulgares fit couper les bras et les jambes de son captif, et le fit transporter ainsi mutilé dans un champ, où trois jours après il mourut.

HENRI de HAINAULT, frère de Baudouin, fut élu régent de l'empire, après que l'empereur fut fait prisonnier, et il monta sur le trône lorsqu'on fut certain de sa mort. Ce prince se distingua par sa valeur dans les croisades ; revêtu de la pourpre impériale, il fit de sages réglements, et donna à ses sujets quelques jours de calme et de prospérité. Il mourut empoisonné en 1216, après un règne de dix ans.

BAUDOUIN II n'avait que onze ans lorsqu'il monta sur le trône. A son avènement, l'empire latin était menacé d'un côté par Vatace, empereur grec, de l'autre par Théodore, despote d'Epire, et enfin par Asan, roi de Bulgares. Dans cette circonstance, Baudouin prit le parti de se rendre en Europe pour solliciter le secours des princes chrétiens ; il fut reçu avec empressement par Louis IX, roi de France, auquel il fit cadeau de la couronne d'épines, relique révérée de toute la chrétienté. Baudouin, suivi de plusieurs croisés illustres, allait rentrer dans ses états, lorsque ses alliés le quittèrent en route. Baudouin vit alors l'ennemi saccager les provinces de son empire ; lui-même fut obligé de quitter sa capitale pour ne pas être fait prisonnier. Il se retira dans l'ilede Négrepont, de là en Italie, et après avoir erré pendant plusieurs années dans les cours de l'Europe, il mourut en 1273, à l'âge de 55 ans.

Famille des Paléologues.

MICHEL VIII (Paléologue), issu d'une des plus illustres familles d'Orient, fut nommé régent pendant la minorité de Jean Lascaris, qu'il fit enfermer dans un fort, après lui avoir fait brûler les yeux pour s'emparer du trône. Ce traitement cruel a terni le règne de ce prince qui d'ailleurs était doué de grands talents et de rares qualités. Michel mourut en 1182, à l'âge de 58 ans, son règne avait duré 23 ans. Il avait projeté la réunion de l'Eglise latine et de l'Eglise grecque ; ce projet poursuivi par lui avec chaleur, le rendit odieux aux Grecs schismatiques, et Andronic son fils et successeur n'osa pas lui faire rendre les honneurs funèbres.

ANDRONIC II (Paléologue), fils de Michel, avait déjà régné deux ans lorsque son père mourut. Reconnu seul empereur en 1182, il s'attacha à révoquer toutes les mesures adoptées par son père pour la réunion des Eglises grecques et latines. Ce règne qui dura 60 ans ne fut point heureux. Les Vénitiens vinrent insulter l'empereur jusque dans le port de Constantinople ; les Serviens violaient en même-tems le territoire de l'empire, tandisqu'en Asie, les Perses d'un côté, et de l'autre côté les Turcs saccageaient les frontières. Andronic se sentant trop faible pour faire face à ces dangers, s'associa son petit fils, mais celui-ci, pressé par les soldats, se fit reconnaitre seul souverain. Michel fut détrôné, et comme un grand nombre de ses prédécesseurs il alla terminer ses jours dans un couvent. Il mourut en 1334.

ANDRONIC III (Paléologue), petit fils du précédent, montra dans sa jeunesse des dispositions peu rassurantes pour ses sujets. Amoureux d'une femme galante, et croyant avoir à se plaindre d'un rival, il résolut de s'en défaire ; par une funeste méprise, ses gardes tuèrent son propre frère. Devenu maître de l'empire, ces dispositions changèrent: ce prince signala son règne par des largesses et des actes de générosité envers ses ennemis ; il chassa de la Thrace les Turcs dont les progrès devenaient de jour en jour plus effrayants, réprima les brigandages des Albanais, prit possession de l'Acarnanie, et forma une ligue avec le roi de France, le roi de Naples, le roi de Chypre et le grand maître de Rhodes. Il voulut aussi anéantir le schisme qui séparait les deux églises, mais les obstacles qu'il rencontra, et les chagrins qu'il en ressentit le conduisirent au tombeau. Il mourut à l'âge de 45 ans, après en avoir régné 16.

Jean III (Cantacuzène), couronné en 1342, abdiqua en 1355. Il se retira dans un monastère avec sa femme, et y vécut jusqu'en 1411. Cet empereur nous a légué une histoire de son temps qu'il écrivit dans sa retraite. Ce fut sous son règne que les Turcs mirent pour la première fois le pied en Europe.

JEAN IV (Paléologue), fut couronné empereur à la mort de son frère Andronic, en 1341. Sous son règne, Amurat s'empara d'Andrinople, et fonda une capitale en Europe. Ce prince mourut en 1391.

MANUEL II (Paléologue), second fils de Jean Paléologue I, fut associé à l'empire, en 1373; lorsque Jean Paléologue mourut, Manuel se trouvait en otage près de Bajazet, successeur d'Amurat: il s'échappa furtivement, se rendit à Constantinople, et s'empara du sceptre. Menacé par Bajazet, et plus tard, lorsque ce prince fut fait prisonnier par Tamerlan, par Mousa, fils de Bajazet, Manuel vit ensuite sa capitale assiégée par Amurat. Le siège fut levé, et quelque-tems après Manuel mourut à l'âge de 77 ans. Ce fut sous le règne de ce prince que les Grecs éprouvèrent pour la première fois l'usage du canon, dont un génois avait enseigné l'usage aux Turcs.

JEAN V (Paléologue), fut reconnu seul empereur en 1425, et mourut de la goutte en 1448; ce fut sous son règne que Guttemberg découvrit l'art de la typographie en Europe.

CONSTANTIN DRACOSES, le treizième du nom de Constantin suivant quelques auteurs, et le quinzième suivant quelques autres, monta sur le trône en 1448, après la mort de son frère. Ce règne est l'un des plus remarquables de l'empire romain d'orient. Ce fut avec Constantin, que cet empire fondé par un prince illustre, cessa d'exister. Cette catastrophe eut lieu en 1453. Les Turcs, sous la conduite de Mahomet II, pénétrèrent dans la ville, après cinquante jours de siège, en poussant des cris de joie et de fureur. La noblesse la plus illustre, les Paléologues, les Comnènes, Jean de Dalmatie, François de Tolède, et l'empereur lui-même frappé par un Turc, qui lui coupa la moitié du visage, moururent dans cette journée; Constantinople fut pillée par les Turcs, et devint le siège de l'empire ottoman. Constantin avait alors 50 ans, et son règne avait duré trois ans et sept mois.

Dynastie Turque.

MAHOMET II, surnommé par les Turcs *Aboul Fettiah*, à cause de ses triomphes, était fils d'Amurat II. Sa vie résume, tout ce que la terreur et la gloire peuvent laisser de plus imposant dans la mémoire des hommes. Ce fut, dans la troisième année de son règne, qu'il emporta Constantinople d'assaut. Mahomet en fit la capitale de son empire. L'histoire a placé Mahomet au rang des plus grands princes. Comme guerrier, il unissait le courage aux talents et à la prudence. Il aimait les lettres et s'en déclara le protecteur, en fondant une bibliothèque publique, et en instituant deux *medressé*, ou académies. On assure qu'il parlait le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe, le persan, et qu'il savait l'histoire, et la géographie. Scrupuleux observateur de la loi mahométane, il montra la plus grande tolérance, en accordant aux habitants de Constantinople le libre exercice de leur religion, et en leur cédant la moitié des églises. Ce prince mourut l'an de l'hégire 886, (de J.C. 1481.)

BAJAZET II, fils de Mahomet II, monta sur le trône de Constantinople, l'an de l'hégire 886 (1481). Ce prince est renommé par sa piété parmi les Musulmans, qui lui ont donné le nom révéré de *Weli* (le saint.) On rapporte qu'il avait la religieuse habitude d'ordonner qu'on recueillit la poussière qui s'attachait à ses habits, et qu'il en fit faire une brique, pour qu'elle fut placée dans son tombeau, sous son bras droit, en foi des paroles du Prophète: " L'homme dont les pieds ont été couverts de la poussière des sentiers du Seigneur, sera préservé par lui du feu de l'enfer." Bajazet mourut l'an de l'hégire 918, (1512, J. C.)

SELIM I, surnommé *Yavous* (le féroce), succéda à son père. L'histoire lui reproche d'avoir empoisonné Bajazet. Doué de génie et de l'application au travail; vigilant, actif, soigneux de faire respecter les lois, ami des sciences et des lettres, ce prince ne sut pourtant jamais distinguer l'innocent du coupable; il fit mettre à mort deux grands vizirs, dont tout le crime était de lui avoir demandé de quel coté la tente impériale devait être tournée, c'est-à-dire, vers quelle contrée il voulait porter ses pas et ses armes. Un troisième, Sinan Youssouf pacha, fit dresser les tentes vers les quatre points du monde. " Voilà," dit Sélim, " comment je veux être servi!" Il vainquit les Mamlouks, et réunit l'Egypte à l'empire ottoman. Une conquête plus brillante fut celle de l'Imamat;

Sélim reçut des mains du dernier des kalifes abbasides, qui résidait au Grand Caire, l'étendard de Mahomet, et cette cession plaça la maison ottomane au dessus de tous les princes musulmans. Ce prince mourut d'un cancer l'an 926 de l'hégire (1520).

Soliman I est regardé comme le plus célèbre des empereurs ottomans. L'histoire lui a donné le surnom de Grand, de Magnifique, de Conquérant, et de Législateur. Sous son règne, Constantinople s'embellit; il fit ériger dans cette ville la mosquée qui porte son nom, édifice dont la magnificence et la grandeur ne le cédent qu'à celle de Sainte Sophie. A sa cour régnaient la grandeur et l'opulence; on y voyait réunis des ambassadeurs, des princes des diverses contrées de l'Europe, de l'Asie, et de l'Afrique; il révisa les maximes et les ordonnances de ses prédécesseurs sur l'économie politique, civile et militaire, et en remplit les lacunes par des règlements, qui, au rapport des contemporains, passaient alors pour des chefs-d'œuvre de la sagesse humaine. Ses victoires jetèrent un lustre éclatant sur les armes ottomanes; il conquit Rhodes, et la Perse, la Hongrie, l'Arabie heureuse, et l'Afrique. On lui reproche la mort de Mustapha, son fils, qu'il fit étrangler dans sa tente; mais ce crime appartient à sa nation, à sa religion, à son aveugle tendresse pour l'ambitieuse et cruelle Roxelanne. Soliman avait toutes les qualités des héros, et les vertus des grands rois. Sévère, et quelquefois terrible dans ses jugements, il savait concilier le maintien du respect qu'il devait à la religion de l'état, avec la protection qu'il devait à tous ses sujets. Voulant batir une mosquée, il avait déjà acheté une partie du terrain nécessaire à cet édifice; l'autre partie appartenait à un juif qui seul refusa de la céder; le muphti fut consulté; il répondit que la loi du Coran défendait qu'on bâtit un temple sur une proprieté acquise d'une manière injuste; et le sultan, ne chercha plus à obtenir la propriété du juif. Ce prince mourut d'une fièvre maligne, l'an de l'hégire 974 (1566.) Son corps fut déposé dans la grande mosquée de Solimanie qu'il avait fondée.

Selim II, fils de la fameuse Roxelanne, succéda en 1566 à son père Soliman-le-Grand. Ce prince ajouta aux conquêtes de l'empire ottoman l'ile de Chypre, qu'il enleva aux Venitiens. Il perdit la fameuse bataille de Lépante contre Don Juan d'Autriche, et sa flotte fut presqu'entièrement détruite; mais dès l'année suivante, ces pertes étaient réparées, et Sélim pouvait encore lutter avec avantage contre ses ennemis. Ce prince fut brave et prudent; il aimait la justice, et protégea les lettres; il mourut des suites d'une chute en 1574, après 8 ans de règne.

Amurat III, fils de Sélim II, pour consolider son trône, fit périr cinq de ses frères, dont le plus âgé n'avait pas 8 ans. Ce crime, qui donnait les plus tristes espérances pour l'avenir, est le seul acte de barbarie que l'histoire ait à reprocher à ce prince. Sous son règne, Tauris et trois provinces persannes furent ajoutés à l'empire, la Crimée se souleva, et la sédition des Janissaires alluma un vaste incendie dans Constantinople qui consuma 15,000 maisons. Amurat III mourut l'an de l'hég. 1002 (1594), à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 20.

Mahomet III. succéda à son père Amurat, l'an 1053 de l'hég. (1595). Ce prince commença son règne en faisant étrangler dix-neuf de ses frères, et précipiter dans la mer dix odalisques qui étaient enceintes de son père. L'histoire représente Mahomet comme un prince faible et cruel qui ne sut ni se faire aimer ni se faire craindre. Sous son règne, des échecs continuels en Hongrie, des révoltes toujours renaissantes en Asie, et les soulèvements impunis des janissaires mirent l'empire ottoman à deux doigts de sa perte. La mort vint enfin déliver l'empire de ce prince; il mourut l'an 1012 (1603), après un règne de 9 ans.

Achmet I monta sur le trône en 1603. Ce prince n'échappa au sort du jeune Mahomet, son frère, que Sélim fit étrangler, que parce que son frère ainé mourut d'une mort prématurée. Un derviche attenta a ses jours en lui jetant du haut d'une maison une pierre qui lui brisa l'épaule. Son règne dura quatre ans. On rapporte qu'il donna l'ordre de tuer tous les chiens de son empire, sous prétexte que ces animaux communiquaient la peste, mais que ces animaux furent sauvés par le Muphti qui rendit un *fetwa*, par le quel il affirmait que chaque chien avait une ame.

Osman, ou Othman II, succéda à son père en 1617, et mourut en 1621 à l'âge de 19 ans, dans une révolte des janissaires qui s'emparèrent de sa personne et l'étranglèrent. Sous son règne, on

vit pendant un mois, un météore qui avait la forme d'un cimeterre. La vue de ce phénomène fit croire long-tems aux Turcs qu'ils étaient destinés à conquérir le monde.

MUSTAPHA I, proclamé empereur des Turcs après la mort d'Achmet I, son frère, fut déposé et jeté dans une prison après quatre mois de règne, et le jeune Othman prit sa place. Celui-ci s'étant attiré la haine des Janissaires, et ayant été étranglé, on reporta de nouveau Mustapha sur le trône, mais ce prince n'avait point changé ; son imbecillité se tourna bientôt en démence et en fureur ; il fut de nouveau déposé l'an de l'hègire 1032 (1623), et renfermé dans la prison du sérail où il fut étranglé par les ordres d'Amurat IV, son successeur.

AMURAT IV, était neveu de Mustapha ; il monta sur le trône à l'âge de 13 ans. Ce prince reçut le titre de *Ghazy* (le Victorieux), surnom que les sultans ont toujours été jaloux de mériter. Sous son règne, l'empire ottoman atteignit un dégré de splendeur auquel il n'était jamais encore arrivé. La justice de ce prince était aussi prompte que terrible. Quinze mille individus périrent par ses ordres, et l'on rapporte que, quelques heures avant d'expirer, on l'entendit menacer ses médecins s'ils ne se hâtaient de le guérir. Sa mort eut lieu l'an de l'hég. 1050 (1640) ; il avait alors 31 ans.

IBRAHIM, frère d'Amurat IV, monta sur le trône après la mort de ce dernier. Ce prince fut étranglé par les Janissaires en 1668, après avoir régné 20 ans.

MAHOMET IV, fils d'Ibrahim, commença son règne en 1648, à l'âge de sept ans. Ce prince, au quel ses sujets donnèrent le surnom de *haradj*, (le chasseur) à cause de son amour pour la chasse, passa sa jeunesse dans une honteuse oisiveté. Cependant sous son règne les armes ottomanes obtinrent des succès décisifs contre les impériaux, et la Pologne fut réduite a payer un tribut annuel. Ces succès furent de courte durée, les défaites se succédèrent de toute part. Vaincus près de Choczin, les Ottomans le furent encore par les Russes et les impériaux ; d'un autre coté, les Vénitiens qui s'étaient ligués avec l'empereur et le roi de Pologne se rendirent maitres de Corinthe et d'Athènes dans la Morée, et chassèrent les armées de Mahomet de la Dalmatie. Ces revers amenèrent le soulèvement des troupes turques, et Mahomet, après des efforts inutiles, fut déposé en 1687, après un règne de 38 ans.

SOLIMAN II, frère de Mahomet IV, sortit du sérail où il avait été enfermé pendant 40 ans, pour monter sur le trône. Ce prince n'accepta que malgré lui, le poste suprême auquel l'avaient appelé les Janissaires révoltés. Sous son règne de nouveaux échecs et des troubles intérieurs désolèrent l'empire ; le grand-vizir, Koproly Mustapha changea néanmoins la face de l'empire en s'emparant de Nissa et de Belgrade, et en battant les impériaux ; Soliman qui était atteint d'une hydropisie de poitrine, ayant retenu près de lui ce général celui-ci ne put ainsi pousser plus loin ses succès. Soliman mourut des suites de cette hydropisie en 1691 à l'âge de 52 ans, il avait régné trois ans et neuf mois.

ACHMET II, frère de Mahomet IV, succéda à Soliman en 1695. Doué d'un caractère faible, Achmet gouverna sans gloire, et sous son règne, l'empire ottoman marcha rapidement vers sa décadence. Ce prince mourut en 1695.

MUSTAPHA II était fils de Mahomet IV ; il succéda en 1106 (1695) à son oncle Achmet II, il avait alors 32 ans. De nouveaux revers signalèrent le règne de ce prince ; ses troupes furent battues en Hongrie par le prince Eugène de Savoie, et Mustapha, forcé de fuir, fut obligé de demander la paix de Carlowitz en 1699 : de retour dans sa capitale, il vit éclater une révolte parmi les Janissaires qu'il essaya vainement d'apaiser en sacrifiant à leur haine les plus hauts fonctionaires de l'empire. Se résignant à son sort, il remit l'aigrette impériale à son frère Achmet, et termina ses jours dans le fond d'un sérail, après un règne de huit ans.

ACHMET III, cinquième fils de Mahomet IV, succéda à son frère Mustapha en 1703. Sous son règne l'empire jouit pendant 20 ans d'une prosperité, à la quelle il n'était plus habitué depuis le règne de Soliman-le-Grand ; cependant les Janissaires se révoltèrent, et ce prince fut forcé d'abdiquer en 1730. C'était le troisième prince que le caprice des Janissaires avait détroné dans le court intervalle d'un demi siècle.

MAHMOUD I, fils de Mustapha II, monta sur le trône ottoman, après l'abdication de Achmet III. Sous son règne commença cette guerre funeste avec la Russie, qui s'est presque perpétuée jusqu'à nos jours. Le luxe, les pierreries, la porcelaine et le choix des bijoux les plus beaux faisaient les délices et toutes les occupations de ce prince. Attaqué d'une fistule qui l'empêchait de monter à cheval et contraint de rester dans le sérail, Mahmoud ne paraissait plus à la mosquée le vendredi selon l'usage immémorial des sultans ; le peuple, qui craignait qu'on ne lui cachât la mort de son maître, fit entendre ses plaintes ; Mahmoud voulant les apaiser, monta à cheval, il se rendit à la mosquée, le vendredi 13 décembre 1754, et expira sur son cheval, à son retour au sérail.

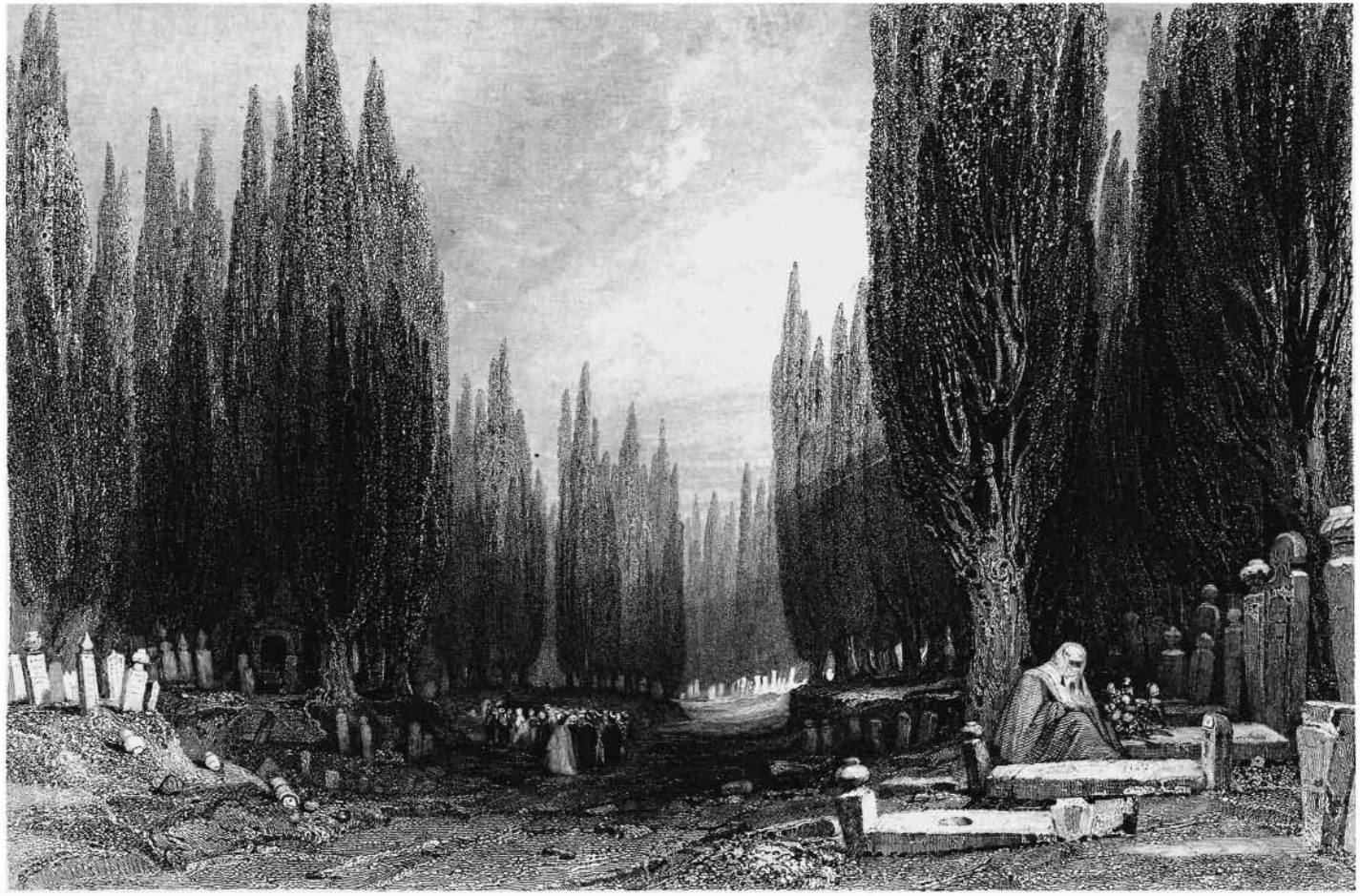
OTHMAN III, frère de Mahmoud, monta sur te trône en 1754, et mourut en 1757. Le règne de ce prince fut signalé par les efforts que firent les Russes pour accomplir le projet de la grande Catherine, en inspirant aux Grecs cet esprit de liberté qui les exalte encore, et qui peut amener de grands changements dans le système politique de l'Europe.

MUSTAPHA III, surnommé *Ghazy* (le *Glorieux*) était fils d'Achmet III ; il monta sur le trône en 1757. Ce prince déploya la plus grande énérgie : "Je conserverai mes ministres tant qu'ils me serviront bien, dit-il au grand-vizir qui l'asseyait sur le trône, et je les punirai s'ils le méritent." Passant devant les odas des Janissaires, après avoir ceint le cimeterre à la mosquée d'Eyoub, on lui présenta le sorbet selon l'usage, il s'écria en rendant la coupe : "Camarades, nous le boirons ensemble au printemps prochain, sous les murs de Bender, s'il plait à Dieu." Cependant la guerre ne fut point heureuse pour les Turcs ; Choczim, la Moldavie une partie de la Valachie furent perdues, et la Crimée tomba au pouvoir des Russes. Ces revers n'avaient point abattu le courage de Mustapha, il voulait se mettre à la tête de ses armées, mais l'affaiblissement de forces physiques l'empêcha d'accomplir son projet, et il mourut le 21 janvier 1774, à l'âge de 58 ans.

ABDUL-HAMID, dernier des fils d'Achmet III, monta sur le trône ottoman en 1776, et mourut en 1789. Les principaux événements de ce règne comme ceux du règne précèdent se résument dans les empiètements des Russes du coté de la Turquie, et dans les efforts qu'ils font pour soulever les Grecs.

SELIM III, fils unique du sultan Mustapha, monta sur le trône en 1789. Ce prince, par ces qualités brillantes, avait sa gagner l'affection de la nation ottomane. A son avènement au trône tous les Musulmans montrèrent les plus vif enthusiasme. Ce fut qui lui le premier apporta des modifications dans le costume des Turcs. Pressé par les Russes, et voulant à toute force reconquérir la Crimée qu'Abdul-Hamid avait cédée aux Russes par le traité de Kaïnardgi, il ordonna de nombreuses levées, er battit l'armée combinée des Russes et des Autrichiens, commandée par Souwarow, et par le prince de Cobourg, en Moldavie. Les Russes réparèrent bientôt cet échec en s'emparant de Bender, d'Akermann, de la province d'Oczakow, de la Moldavie, et de la Bessarabie. Dans le même-tems les pachas qui commandaient dans les provinces se declarèrent en pleine révolte, et la Porte fut obligée de reconnaitre à quelques uns d'entr'eux une autorité presqu'indépendante. Ces éléments de trouble, joints aux innovations que le sultan s'efforçait d'introduire dans son empire, firent naître un orage qui fut fatal à Sélim ; une révolte éclata parmi les Janissaires, et le prince, après avoir inutilement tenté de calmer la fureur des rebelles, fut obligé de céder le trône à son cousin ; on le rélégua dans un kiosque, ou après avoir été traité avec quelques égards, il fut étranglé. La mort de ce prince eut lieu le 28 juillet 1808.

MUSTAPHA IV succéda au malheureux Sélim III, le 29 mai 1807 ; il eut le même sort que Sélim, relégué dans la prison où venait d'être égorgé son prédécesseur, il y fut bientôt egorgé lui-même, et Mahmoud aujourd'hui régnant monta sur le trône. L'avènement au trône de Mahmoud eut lieu en 1808.



CONSTANTINOPLE

ANCIENNE ET MODERNE.

LE GRAND CIMETIERE DE SCUTARI.

On rencontre souvent en Turquie sur les rivages de la mer de grands bois de cyprès qui donnent au paysage un aspect triste et solennel. Ce sont d'immenses cimetières dans lesquels l'usage veut que l'on place un cyprès sur chaque tombe. Comme on ne dépose jamais les corps dans des fosses anciennes, les champs de repos s'aggrandissent et se renouvellent sans cesse. C'est au milieu de cette immense solitude que la famille du défunt vient chaque jour arroser le jeune arbre qui doit rendre immortelle la mémoire de celui qu'elle pleure. Les cyprès qui croissent dans cette terre féconde parviennent à une hauteur et à une force extraordinaires. Ces arbres sont du reste les seuls admis dans les cimetières musulmans, et de plus il est interdit aux Juifs, aux Arméniens et aux Grecs d'en faire un semblable usage.

La plus remarquable et la plus vaste de ces *villes de la mort*, qu'on voit en si grand nombre dans l'Empire Turc, est celle de Scutari, un des faubourgs de Constantinople, à l'embouchure du Bosphore, sur la côte Asiatique. Elle s'étend sur un plan incliné et couvre un espace de plus de trois milles, de sa sombre verdure. Ainsi qu'une grande forêt, elle est percée de larges avenues. On a calculé que sa surface est telle qu'on pourrait y récolter assez de bled pour nourrir la ville entière, et qu'on pourrait rebâtir les murs de Constantinople avec les pierres sépulcrales de ce cimetière !

L'aggrandissement de ce beau cimetière provient de la superstition Musulmane. Par un préjugé invincible, les Turcs se regardent comme étrangers en Europe. Les vrais croyans de Constantinople tournent leur dernier regard vers l'Asie. Là du moins, pensent-ils, leurs restes ne seront point souillés par les Giaours, lorsque par la volonté de Dieu, ceux-ci feront de nouveau la conquête de la capitale europeénne. Parmi les objets qui distinguent une nécropole turque, on peut remarquer la pierre qui désigne la place où un corps vient d'être déposé. L'Ile Marmar acontigue à la cité, renferme une inépuisable carrière de marbre, de sorte que la tombe la plus humble est construite avec ces précieux matériaux. Les pierres tumulaires

sont taillées d'une manière informe et représentent d'une façon très grossière une figure humaine surmontée d'un turban dont les plis indiquent le rang et la qualité du défunt. Sur le pilier qui sert de buste on place une inscription en caractères arabes. Cette inscription ne contient que le nom du mort ; elle ne renferme pas comme chez nous un panégyrique de ses vertus. Les lettres sont en haut relief, généralement dorées avec tant de soin qu'elles paraissent d'or massif. Les pierres qui sont élevées sur le tombeau des femmes sont ornées seulement d'une feuille de lotus et surmontées d'une espèce de houppe. Les Turcs ne pensent pas que l'âme des femmes soit immortelle.

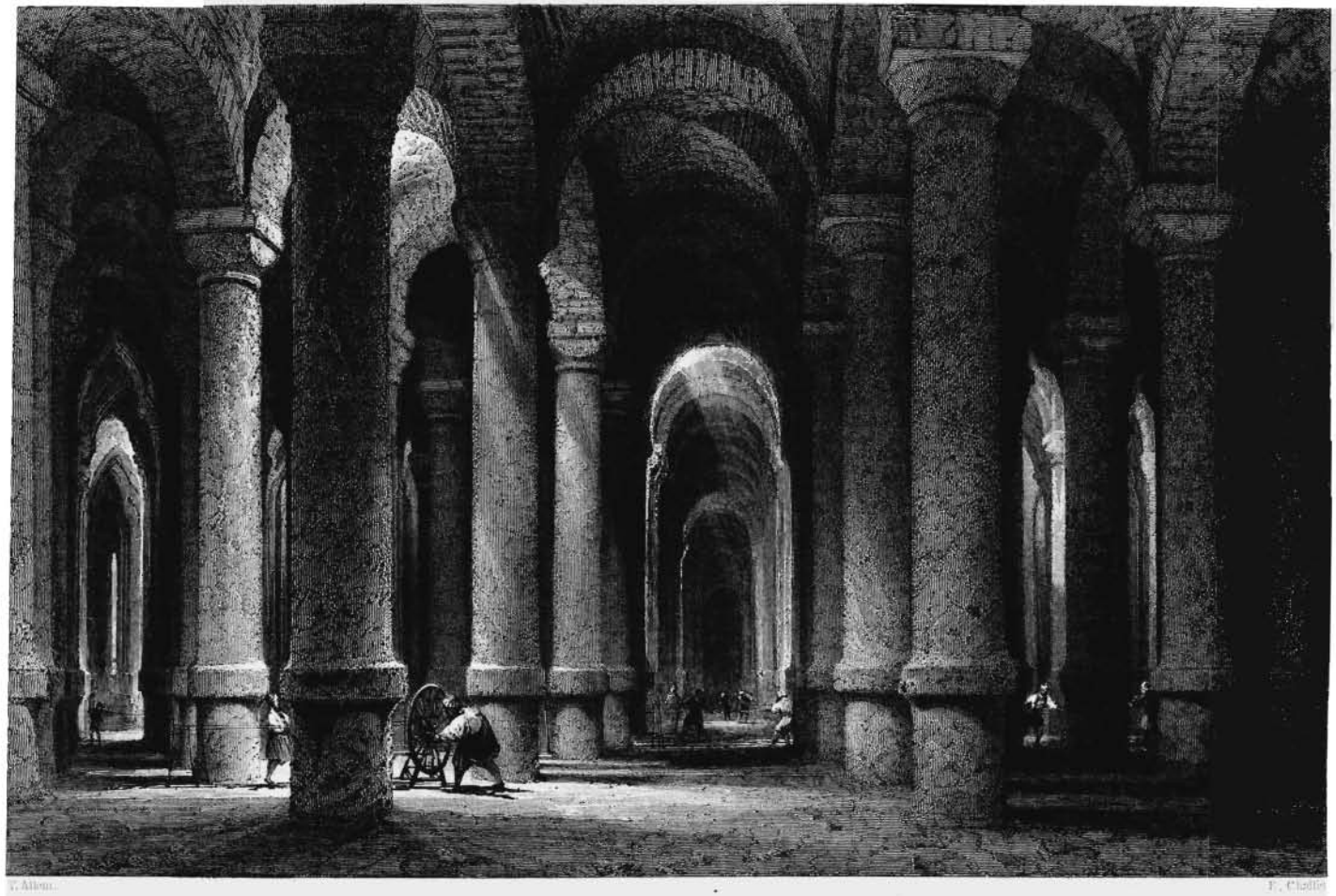
Cette opinion injurieuse n'empêche pas les femmes de venir rendre aux morts de respectueux devoirs. Notre gravure représente une de ces scènes très ordinaires en Orient. C'est la visite que vient faire une femme au tombeau de son époux. On pratique ordinairement sur les tombes une cavité destinée à recevoir les plantes et les fleurs offertes au défunt par l'affection de ceux qui lui survivent. Quelques fois un treillis en fil d'archal doré forme des volières sur le sépulcre de la personne aimée. Les fleurs et les oiseaux, comme on sait, sont les distractions les plus chéries des Musulmans, et par une aimable superstition ils se plaisent à entourer leurs amis, qui ne sont plus, de chants et de parfums.

On peut voir encore dans la gravure que nous donnons ici, un enterrement qui traverse les allées solitaires de la vaste forêt. Le cortége est composé d'hommes seulement. Il ne parait guère à ces cérémonies que les femmes choisies pour pleurer le défunt. Les Turcs pensent généralement que le corps souffre, tant qu'il ne repose pas dans la tombe ; aussi, les funérailles se font-elles avec une indécente rapidité. Ainsi, toutes les habitudes de ce peuple sont en opposition avec les nôtres ; calme et grave dans toutes circonstances de la vie, il ne se hâte que pour arriver à la dernière demeure.

LA CITERNE DE BIN-BIR-DERECK,

OU DES MILLES ET UNE COLONNES.

Sur les rives de la Mer Noire, au milieu des ramifications couvertes de forêts du grand Balkan, se trouve une région arrosée par des pluies continuelles ; des sources abondantes y forment à chaque pas de petits réservoirs. Partout où on a pu réunir ensemble plusieurs de ces sources, on a creusé des ruisseaux qu'on a retenus ensuite au moyen d'une levée de terre. Ces travaux ont produit des lacs triangulaires dont le niveau est à la hauteur des collines de Constantinople. Les empereurs grecs prenaient de ces lacs, appelés *hydralea*, un soin tout particulier. Les digues étaient revêtues de marbre, ornées de sculptures et décorées du nom des souverains qui les



T. Allom. F. Chadlet

The Cistern of Bin bir Derek.

avaient élevées. Ces grands reservoirs étaient pour la ville d'une si grande importance, que plusieurs édits furent publiés pour leur conservation. On condamnait à payer une once d'or tout homme qui détournait une once d'eau !

Comme l'eau est encore plus précieuse pour les Turcs que pour les Grecs, ces réservoirs sont gardés avec plus de soin et de vigilance que jamais. Les Musulmans les appellent *Bendt* et ils en ont augmenté beaucoup le nombre. L'un des plus grands et des plus magnifiques se nomme *Bend-Valadi ;* il a été construit par Valadi, mère du Sultan actuel.

De ces réservoirs, l'eau est conduite à travers un espace de quinze milles, jusqu'à la capitale, au moyen de tuyaux formés de tuiles cylindriques jointes les unes aux autres. Les ravins qui coupent le terrain sont couverts par des aqueducs. Quelques-uns de ces ouvrages ont de vastes dimensions et sont hardiment jetés audessus des vallées profondes ; ils sont blanchis à certains endroits, et de loin ils forment un beau coup-d'œil et contrastent avec les sombres forêts qu'ils dominent. L'un d'eux termine le point de vue de la vallée de Buyukdéré et apparaît aux voyageurs qui traversent le Bosphore, comme les fortifications d'une grande ville qui s'élève à l'horizon.

Il en est d'autres d'une structure plus singulière ; ce sont des piliers hydrauliques isolés, appelés *souterrais ;* ils sont placés en longues rangées et ressemblent à de petits donjons ou à des tours de vigie. L'eau monte d'un côté, séjourne dans un petit réservoir carré et descend de l'autre côté. Il en est ainsi pour chaque pilier. Ce système que les Turcs doivent aux Arabes, n'entraîne pas d'aussi grandes dépenses que les aqueducs ordinaires, et remplit le même but : on franchit ainsi les vallées et les montagnes et on arrive jusqu'aux magnifiques réservoirs de la ville.

Lorsque l'eau est parvenue à ce point, elle rencontre encore un terrain fort irrégulier à parcourir : sept montagnes à escalader et sept vallées à franchir ! On avait pratiqué une seconde série d'aqueducs qui a été décrite par les historiens de Byzance avec toute l'emphase d'une extrême admiration ; mais il ne reste plus qu'un seul témoignage de cette ancienne splendeur : c'est l'aqueduc de Valens qui court de colline en colline et qu'on aperçoit dans toutes les directions. Son établissement justifia une singulière prophétie : Sur les remparts de Calcédoine, on avait trouvé une pierre portant cette mystérieuse inscription, " les murs de la ville transporteront l'eau à Constantinople." Cet oracle dont on ne pouvait comprendre le sens fut complètement méprisé. Peu de temps après, Chalcédoine encourut la colère de l'Empereur. Ses murailles furent renversées et les matériaux furent transportés à Constantinople, où ils servirent à élever des monumens et entr'autres l'aqueduc de Valens. La prédiction se trouva donc accomplie en tout point.

Au moyen de cet aqueduc, les eaux étaient transportées dans différentes citernes, les unes découvertes, les autres souterraines. Mais celles qui étaient découvertes se trouvèrent sujettes à un singulier inconvénient : La ville et les environs de Constantinople renfermaient un nombre prodigieux de cigognes. On prétend que ces oiseaux enlevaient des serpens et qu'ils les laissaient tomber dans l'eau. L'Empereur régnant, pour remédier à ce mal, fit venir le célèbre Appollonius de Thyane. Par

les conseils de ce magicien, on construisit une colonne appelée *Pilargonium* sur le sommet de laquelle étaient trois cigognes placées les unes vis-à-vis des autres. Ce talisman chassa les cigognes de la ville, et les eaux redevinrent potables et salubres.

Ces citernes ont depuis été comblées et converties en jardins. Il ne reste plus aujourd'hui que deux citernes couvertes; l'une est appelée *Jere-Baton-Serai*, (palais souterrain;) elle est encore pleine d'eau; un passage voûté, soutenu par trois cent trente-six colonnes de marbre de différens ordres conduit à ce lac souterrain. Le souvenir de ce monument fut perdu pendant longues années; il resta inconnu aux Turcs lors de la prise de Constantinople, et ne fut découvert par Guilluin que plus de trois cents ans après. Mais ce peuple indolent l'oublia de nouveau, et ce n'est que depuis quelques années qu'on l'a retrouvé. Une partie des murs s'est écroulée, et maintenant la lumière y pénètre, de telle sorte qu'on peut l'explorer dans toute son étendue. Un bateau est amarré à une des colonnes, et les curieux peuvent s'y embarquer. Les Turcs racontent une foule d'histoires merveilleuses sur la mort fatale de tous les imprudens qui tentent ce voyage.

Depuis longtemps, la seconde citerne n'est plus employée comme réservoir. Elle s'étend audessous d'une place dans le voisinage de l'Atmeidan. Des Juifs et des Arméniens y ont établi une manufacture de soieries. Les Turcs ont nommé ce palais souterrain *Ben-Bir-Dereck*, c'est-à-dire, les mille et une colonnes. On n'y trouve maintenant que deux cent douze colonnes; chacune d'elles est composée de trois futs avec leurs chapiteaux; mais aujourd'hui leur soubassement est enfoui au milieu des décombres. La surface de cette citerne est de vingt mille pieds carrés et pourrait contenir un million deux cent trente-sept mille pieds cubes d'eau, quantité suffisante pour servir, pendant quinze jours, aux besoins de la population de Constantinople.

Les colonnes de cette citerne sont ornées de monogrammes profondément gravés sur les futs et les chapiteaux. Ces inscriptions sont des copies d'hyérogliphes aussi obscurs que ceux des obélisques égyptiens; l'une d'elles présente en caractères grecs les initiales des mots; ***Euge Philoxena***: "Salut ami des étrangers." Cette citerne était en effet, sous l'empire grec, réservée à l'usage de tous les étrangers, et c'est de là qu'elle avait pris le nom de PHILOXENOS.

La vue que nous offrons ici est prise dans les parties les mieux conservées de cette citerne, et les personnages qu'on y a introduits, indiquent la nouvelle destination à laquelle elle a été affectée.

MOSQUÉE DU SULTAN ACHMET.

Mahomet, en fondant l'islamisme, imprima à la nouvelle secte un caractère à la fois pieux et militaire. Le cimeterre d'une main et le Coran dans l'autre, tout vrai-croyant dut savoir prier et se battre. Bientôt cependant, le culte se régularisa : des mosquées s'établirent, et des prêtres qui étaient en même temps les interprètes de la partie religieuse et de la partie civile du Coran, présidèrent aux prières des fidèles et se livrèrent à l'étude de la jurisprudence. Plus tard, l'islamisme s'étant généralement répandu en Asie, fit de nombreux emprunts aux anciennes religions de cette contrée. A leur imitation on vit se former dans son sein des congrégations d'hommes pieux nommés Derviches, dont la seule occupation était de prier Dieu. L'austérité de leur vie et la pureté de leurs mœurs les rendirent d'abord des objets de vénération aux yeux du peuple. Ils acquirent graduellement beaucoup de richesses dues à la libéralité des fidèles et à une grande influence politique ; ils ont fini par en abuser, comme cela est arrivé également aux ordres religieux chez les chrétiens, qui, d'abord pieux ermites, détachés des vanités du monde, ne tardèrent pas à devenir la classe la plus riche et la plus puissante de tous les états. Il faut toutefois l'avouer, jamais, chez les musulmans, les derviches n'ont exercé une influence aussi étendue que celle qu'ont eue les moines dans la chretienté au moyen âge, et que le clergé exerce encore aujourd'hui, quoique plus faiblement, dans le Piémont, en Belgique, en Espagne, et dans le royaume des Deux-Siciles.

Mais ces emprunts ne se bornèrent point là. Mahomet prit aux idolâtres le fatalisme et le sacrifice des animaux ; aux Hébreux, la circoncision, la suppression des images, et l'usage de prier dans les champs ; aux chrétiens, le jugement dernier, la vénération des morts, les jeûnes, les pélérinages, la visite des saints lieux, et le purgatoire ou *l'araf*. L'ablution tient lieu de la confession ; elle consiste à se laver tout le visage, à tremper les mains dans l'eau ; à les porter à la tête, et à la barbe pour en baigner au moins la quatrième partie ; à se laver les mains et les bras jusqu'au coude ; à se laver les pieds jusqu'à la cheville ; l'ablution se renouvelle trois fois sans attendre que chaque partie soit lavée, et chaque ablution est accompagnée de prières.

Les Turcs ont aussi le carême des catholiques romains qu'ils nomment *Ramadan*. Le jeûne qu'il prescrit est observé par eux avec une rigidité égale à celle des Juifs ; pendant toute sa durée, ils restent, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, sans rien manger, n'ayant d'autre distraction que leur pipe et leur café. Après le Ramadan vient le *Beiram* ou la Pâques. L'ouverture de cette fête est célébrée avec une grande pompe. De toutes parts, on voit les turcs danser en rond aux sons de la guittare et du tambourin, s'embrasser les uns les autres et parler avec délices de la nuit prochaine, de cette nuit si impatiemment attendue, où les premières clartés de la lune

annoncent la fin du *Ramadan ;* le moment désiré arrivé enfin, d'innombrables rangées de lampions illuminent les mosquées d'Achmet, de Suleimanieh, et de Sainte Sophie. Au milieu du calme de la nuit, cette vaste cité et le peuple qu'elle renferme plongés dans le plus profond silence, attendent le signal de la fête. Les imans placés à l'extrémité des plus hauts minarets, les yeux fixés vers le ciel épient le premier rayon de la lune. Aussitôt qu'il paraît, des cris de joie retentissent dans les airs et sont répétés dans tous les quartiers de Constantinople. L'heure du plaisir est arrivée, on va se dédommager des jours de privation. Le lendemain, le bonheur, la joie, sont peints sur tous les visages; chaque musulman s'est revêtu de ses plus beaux habits ; le pauvre serre la main du riche qui souvent l'embrasse et le salue comme son égal ; et de toutes parts, on entend les doux sons de la musique qui se mêlent aux chants de gloire en l'honneur du prophète.

Ce jour-là, la magnifique mosquée du Sultan Achmet présente un spectacle plein de grandeur : le Sultan, entouré de ses officiers et de tous les grands dignitaires de l'empire, assiste à la cérémonie; l'or et les diamants brillent sur leurs vêtements. Les principaux cheykhs des mosquées impériales, des khathyles en grand costume, des imans, des muezzlims, des derviches de tous les rangs et de tous les ordres prennent place dans l'enceinte : le service commence ; l'iman qui officie est seul devant le *mihrab* (l'autel), il récite les prières que répètent les muezzlims ; puis le khathyb monte en chaire et fait le prône au milieu d'un profond silence. La foule rangée derrière le mihrab dans un espace circulaire, éclairé par une ouverture pratiquée au dôme, écoute sa voix avec un recueillement solennel ; elle est plongée dans une sainte extase, on la dirait insensible à tout ce qui se passe autour d'elle ; elle garde un silence absolu, ou du moins ce silence n'est interrompu de temps à autre que par le nom d'Allah prononcé d'une voix basse et avec l'humilité d'une foi profonde.

Cette mosquée est l'un des plus beaux édifices de Constantinople. On y arrive par une vaste cour entourée de portiques soutenus par des colonnes ; des fontaines jaillissantes sont placées dans ces cours, et leurs eaux servent aux ablutions prescrites avant la prière. A l'intérieur, on voit attachés aux murailles plus de deux cents tableaux ou planches d'or sur lesquelles sont gravés les noms du prophète et des sentences tirées du Coran. Ces planches sont enrichies de pierres précieuses. Un lustre d'un travail délicat, garni de boules de cristal et d'œufs d'autruches, éclaire l'espace circulaire destiné au peuple. L'autel est placé en face de la Mecque, la tribune de gauche est celle des muezzlims ; autour de l'édifice et situées audessus des portes sont d'autres tribunes garnies d'un treillage ; ce sont celles des femmes. La construction de cette mosquée a coûté des dépenses énormes. On prétend que lorsqu'elle fut achevée, on trouva que chaque drachme de pierre avait coûté trois aspres !

Mais ce n'est pas seulement sous le rapport de la richesse et de la beauté de son architecture que ce monument mérite l'attention des voyageurs. Ce temple a été témoin d'un évènement dont les suites ont déjà produit la plus heureuse influence sur la politique de l'empire ; je veux parler de la scène qui précéda la destruction de ces fiers

Mosque of Sultan Soliman

janissaires, de cette forteresse inexpugnable de sédition contre laquelle échouèrent les efforts de tant de princes musulmans. L'auteur de ce beau dessin a choisi le moment où le Sultan Mahmoud entre dans la sainte mosquée pour haranguer son peuple ; le Padichah des Padichahs s'est enfin décidé à frapper le grand coup qu'il médite depuis si longtemps. Le règne des janissaires touche à son terme. Autour du sultan sont rangés les imans et tous les grands dignitaires de l'empire, l'étendard sacré de Mahomet est déployé, et le peuple, prosterné devant le symbole de sa foi, écoute la voix de son maître qui l'invite à se ranger sous le glorieux étendard. On sait comment ces paroles furent accueillies, quels cris d'enthousiasme poussa la multitude. L'Odjack fut aboli, défense fut faite de prononcer à tout jamais ce nom funeste, et l'empire, affranchi par ce coup d'état du joug de ses tyrans, put entrer librement dans les voies de la réforme.

SOLIMANIE OU MOSQUÉE DU SULTAN SOLIMAN.*

Soliman Ier, le plus célèbre des empereurs ottomans, surnommé le Grand, le Magnifique, le Conquérant, le Législateur, succéda sans trouble et sans opposition à son père Sélim Ier. Informé secrètement de la mort de ce prince, il accourut de Magnésie à Constantinople, où il fit son entrée à la fin de Chawal 926 (Septembre 1520) la même année que Charles-Quint était couronné empereur à Aix-la-Chapelle. Ce prince était né l'an 900 de l'Hégire; il était le dixième monarque de sa maison ; —coïncidence qui produisit une vive sensation sur l'esprit de son peuple. La superstition turque attache une grande importance aux nombres entiers, aussi conçut-on les plus heureux présages sur la grandeur et la prespérité du nouveau Sultan.

Soliman Ier devait réaliser ces belles espérances. A son avénement au trône, il permit à tous ses sujets de réclamer les biens qui leur avaient été ravis. Cet exemple est unique dans l'histoire des Turcs. Il poursuit le perfide Djabezdy-Al-Gazaly Beig qui méconnaissant les bienfaits de Sélim Ier s'était révolté contre lui ; il étouffe la rebellion que le traître avait fait naître, et le met à mort. Mais non moins avide de gloire et de conquête que les plus belliqueux de ses ancêtres, Soliman tourne bientôt

* C'est à tort que Marmontel, dans ses *contes moraux*, Favart dans sa comédie des *Trois Sultanes* et plusieurs autres écrivains distingués nomment ce prince Soliman II. Le Soliman, fils de Bajazet Ier, auquel ces auteurs donnent le nom de Soliman Ier ne porta point le titre de Sultan. La plupart des historiens turcs ne comptent point le fils de Bajazet, ni ses frères Isa, Mousa et Cacem parmi les empereurs ottomans, parce qu'aucun d'eux ne posséda la totalité de l'empire dont ils disputèrent les lambeaux. Ces temps de trouble et d'anarchie sont indiqués dans leurs annales par un interrègne de douze ans qui finit à l'avènement de Mahomet Ier.

ses armes contre l'Europe. Belgrade, le boulevard du royaume de Hongrie, Belgrade, l'écueil contre lequel avait échoué la puissance d'Amurath et de Mahomet II, se rend à ses armes après un siège de six semaines; la reddition de cette place entraîne celle de Salankemen et de Peterwaradin ; puis l'année suivante, il attaque Rhodes, et malgré la belle résistance du Grand Maître, il fait capituler cette île qui depuis deux cent douze ans était au pouvoir des chevaliers de St. Jean de Jérusalem!

De retour à Constantinople, Soliman publie des ordonnances pour l'administration de la justice et des finances, et pour la gestion des revenus des mosquées ; il réforme plusieurs abus que l'ignorance et la cupidité avaient introduits, fait punir les cadis coupables de prévarication, prescrit différentes peines suivant la diversité des crimes, et confirme la preuve testimoniale en lui donnant une grande extension. Soliman aimait l'ordre et voulait l'établir dans toutes les branches du gouvernement ; il érige les provinces en Pachalicks, et en Sandjakats, investit les pachas d'une grande autorité afin de contenir les peuples dans l'obéissance; et voulant balancer le pouvoir que les Janissaires commençaient à s'arroger, il crée le corps des Bostandjis, auquel il confie la garde extérieure de ses palais et l'entretien de ses jardins.

Après ces améliorations intérieures, l'infatigable Soliman reprend le cours de ses conquêtes : Il gagne la célèbre bataille de Mohacz où le jeune roi Louis II. perdit la vie, prend d'assaut Altembourg dont les habitants sont passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge, de rang ni de sexe, et met le siège devant Vienne avec une armée de deux cent cinquante mille hommes. Vingt assauts, dans lesquels l'armée ottomane perdit quatre-vingt mille hommes, furent donnés à la ville ; mais la vigoureuse résistance de la garnison commandée par Frédéric, prince palatin, obligea enfin Soliman à lever le siège. Cet échec ne nuisit pas au succès des armes du Sultan; le monarque ottoman était alors à l'apogée de sa gloire ; un seul roi se trouvait en état de balancer sa puissance, c'était Charles-Quint! Ce prince avait rassemblé sous les murs de Vienne cent vingt mille hommes tirés de l'Espagne, de l'Italie, des Pays-Bas et de l'Allemagne pour combattre Soliman ; mais craignant sans doute de compromettre sa gloire, il se conduisit avec une circonspection si grande que la campagne se termina sans résultat important. Alors les armées de Soliman s'emparent de la haute Arménie, s'avancent sous les murs de Bagdad, et bientôt les portes de cette cité, fameuse par la longue résidence des Khalifes, leur sont ouvertes ; de là, Soliman marche sur Tauris où il entre sans résistance ; en Afrique, le fameux corsaire Khaïr Eddyn Barberousse, devenu son grand amiral, détrône le roi de Tunis et soumet à sa domination la ville et les Etats de ce nom. Ses armées triomphent en Asie des princes de Géorgie tributaires de la Perse ; lui-même soumet en personne et sans effusion de sang l'Albanie dont le peuple belliqueux s'était soulevé contre son autorité ; il tourne ensuite son attention vers l'Arabie et l'Inde dont le riche territoire était exploité par les Portugais, et bientôt le pavillon ottoman flotte sur le golfe de la mer Arabique, et la mer des Indes. En Europe, la flotte combinée des princes chrétiens commandée par le célèbre André Doria est défaite par Barberousse, et les Vénitiens lui demandent la paix. Telle est la longue suite des exploits et des victoires du Grand Soliman.

Mais le vainqueur de Rhodes et de la Perse, le conquérant de la Hongrie, de l'Arabie heureuse et de l'Afrique, le législateur des Ottomans avait trouvé un vainqueur. L'ambitieuse et cruelle Roxelane, qui du rang d'esclave était devenue sa favorite et son épouse, abusait d'un ascendant que ses artifices et sa beauté lui avaient acquis sur l'esprit de l'amoureux Soliman. On sait quels crimes horribles cette femme sut inspirer à ce prince, et comment pour assurer le trône à l'un de ses fils, Mustapha, fils de l'une de ses rivales, fut mandé au camp de son père et étranglé par des muets. Cette scène eût lieu en 1553 dans les environs de Tokat, et chose étrange, c'est au milieu de tels excès que Soliman songe à faire bâtir en l'honneur du Prophète un temple auquel il veut donner son nom. Fut-ce pour expier ses crimes, ou pour perpétuer l'illustration de son nom? les annales de l'empire sont muettes à cet égard. La Mosquée de Soliman, appelée *Solimanie*, est la plus belle de Constantinople; elle est d'un style grandiose qu'on ne trouve dans aucun autre temple musulman. Sa forme est quadrangulaire; sa longueur de deux cent trente quatre pieds, et sa largeur de deux cent vingt-sept pieds. Le grand dôme qui surmonte l'édifice s'élève majestueusement au milieu de plusieurs minarets élancés dont les galeries sont enrichies da ciselures d'un travail parfait. Il est flanqué par deux hemispheres qui sont eux mêmes étayés de chaque côté par deux autres hemisphères plus petits. La façade est ornée de six colonnes de porphire égyptien d'une grandeur extraordinaire. Dans l'intérieur sont deux mausolées splendides où reposent les cendres du fondateur et de Roxelane. Un turban, enrichi de pierres précieuses, est déposé sur le mausolée de Soliman, et à côté on voit suspendu le livre saint des Turcs, dans lequel un iman lit chaque jour des prières pour le repos de l'ame du fondateur. Sur l'une des portes on voit une inscription qui rapelle l'époque de la fondation et le nom du fondateur. On y lit ces mots: "Ce temple a été bâti pour les vrais croyants par le glorieux vicaire d'Allah, le dixième des empereurs ottomans, selon la loi du sacré Coran. Puisse la race impériale n'éprouver jamais d'interruption sur cette terre, et jouir dans le ciel des plaisirs ineffables que Dieu accorde aux justes."

Cet édifice commencé en 1550 fut terminé en 1555. Soliman fit encore ériger plusieurs autres monuments remarquables, et il assigna des fonds à l'entretien de ces édifices et des fonctionnaires qui y sont attachés. Cette prévoyance, cet esprit des grandes choses, son amour pour les lettres, ont effacé les taches que ses violences ont laissé à son nom; et sa mémoire est aujourd'hui vénérée parmi les Turcs. Soliman eut toutes les qualités des héros et plusieurs vertus des bons rois. Quelle noble compassion ne montra-t-il pas en effet, lorsqu'en entrant à Rhodes dans le palais du grand maître, il s'écria "J'ai quelque peine à forcer ce vieillard à sortir de sa maison." Ses vertus, ses talents lui étaient propres; ses fautes, ses crimes appartenaient à sa nation, et à son aveugle tendresse pour une femme perfide, ambitieuse et cruelle.

ENTRÉE DE LA SALLE D'AUDIENCE DANS LA COUR DU SERAIL.

Sérail ou *Serai* est un mot d'origine tâtare qui veut dire palais ; le *harem*, ou appartement des femmes, n'en est qu'une division. Le Grand-Seigneur a deux sérails principaux : Celui d'été est situé aux *eaux douces*, vallée délicieuse près de Constantinople. C'est là que le Sultans se rendent dans les premiers jours du mois de Mai, accompagnés de leurs esclaves favorites pour jouir de la belle saison. Les femmes peuvent se promener en liberté dans ce beau lieu ; il leur est permis de confier le secret de leurs charmes à ces discrètes naïades. Mais pour les défendre de tout regard profane, deux ou trois mille *bostandgis* armés, forment un cordon inaccessible autour du palais.

Le sérail proprement dit est situé à Constantinople, sur le bord de la mer, à l'une des extrémités qui s'avance dans le Bosphore et en face de Scutari : il se compose de deux corps de bâtiments : le premier le *Selamlick*, (place de soldats) n'est habité que par des hommes ; le second nommé harem est exclusivement destiné aux femmes. Un silence de mort règne au milieu de la population solitaire courbée sous le joug du tyran, qui d'un geste ou d'un mot tracé par une main redoutable, fait voler ses ordres à l'extrémité de l'empire, et qui d'un signe dispose de la beauté sur laquelle il a laissé tomber un regard. Entre le Selamlick et le harem existe l'appartement des eunuques, insensibles dépositaires des plaisirs sans nombre que le caprice du maître essaie tour-à-tour sans en goûter le charme.

Le Selamlick comprend une foule d'officiers de grade et de nature divers ; les premiers sont les Eudéroun-Agalazi (officiers de l'intérieur) répartis en quatre quartiers ou Oda, nommés hasse-oda, le hazini, le Kiser et le seferly. L'hasse-oda a quarante agas, à la tête desquels est le Silih-Dar, ou porte-épée. C'est le premier officier de la suite du Sultan ; il n'approche sa Hautesse que lorsqu'elle a des ordres importans à donner. Dans ces occasions, tous les Mabeindzé, ou gardes particuliers du Sultan se retirent et le laissent seul avec son maître, qui lui permet de s'asseoir ; onze autres officiers de l'Hasse-Oda portent le titre de Yedicklé, ou dignitaires. Le plus éminent après le Silih-Dar est le Zouka-dar-aga, chargé de mettre et d'ôter les bottes du Sultan ; le second, rikiab-dar-aga, tient son étrier quand il monte à cheval ; le troisième, dobbend agassi est le gardien des turbans de sa Hautesse ; le quatrième, sariktzy-bachi, les place sur sa tête ; le cinquième, pickekir-agassi, remplit la double fonction de tenir la serviette quand sa Hautesse prend le café ou des sorbets, et de lui présenter l'énorme appareil qui compose son écritoire ; le sixième, sir-Kiatibé, est son secrétaire intime ; le septième, tzouka-dar, est le chef de ses pages ; le huitième, sahrredzi-bachi, lui sert le café ; le neuvième, tirnaktzy, lui coupe les ongles ; le dixième, le berber-bachi, son premier barbier ; et le onzième, sanahter-agassi, préposé à la garde-robe. Les vingt-huit autres officiers de l'Hassa-Oda sont les surnuméraires de cette haute

T. Allom. T. Barber.

Gate of Entrance to the Reception Room of the Seraglio

T. Allom.

Constantinople and the Petit Champ des Morts.

From the heights of Pera.

domesticité. Les titulaires des offices qu'on vient de citer quittent, en général, le sérail avec la qualité de chambellan, ou avec un grade supérieur dans le clergé ou dans le hadge-ghianlik (le département de l'intérieur.)

Le second quartier ou oda, appelé hazini-odassi est destiné au trésor public de l'empire. Le nombre des officiers attachés à ce département est illimité, il s'élève ordinairement à deux cents, y compris les pages : ils ont pour chef le hazini kioyassi, l'intendant de la trésorerie : leur charge consiste à faire recette et à tenir écriture des fonds qu'on y verse. On y voit la bibliothèque impériale, riche autrefois de manuscrits arabes, turcs, persans et de l'antiquité grecque, et quelques reliques précieusement conservées que les Musulmans supposent être la tête et le bras de saint Jean Baptiste, considéré comme un prophète par les Musulmans.—L'argent entassé dans les coffres de hazini est destiné aux dépenses de la guerre, et à la construction des bâtiments de l'état : Le Sultan en a la direction absolue ; le ministre des finances n'en est que le vérificateur. Le budget, payé en grande partie par le trésor privé, comprend toutes les dépenses courantes, telles que la solde de l'armée, le salaire des officiers publics, la dette de l'état, les frais de construction ou réparation des forteresses, l'achat des armes, munitions ou vivres.

Le troisième quartier, ou le Kiser, comprend les offices ; là sont les dépôts de porcelaine, un grand nombre de vases chinois, les services de table, les cuisines, les laboratoires des confiseurs et des parfumeurs.

LE CIMETIÈRE DE PERA.

Les Grecs de l'Orient ont conservé dans leurs funérailles la tradition des mœurs antiques. On voit encore à la suite des convois funèbres des veuves les cheveux épars, les vêtemens en désordre se frapper la poitrine et pousser des gémissemens douloureux. Les femmes même, connues pour avoir eu les plus grands sujets de plainte contre leurs maris, affectent ce deuil d'apparat.

Chez les Turcs, on ne trouve point cet appareil, ni aucune de ces pompes qui exaltaient l'imagination des peuples anciens. La religion musulmane repousse tous les artifices qu'elle pourrait emprunter aux beaux-arts ; une statue, un portrait qui dans un lieu saint leur rappelerait l'image de la personne qu'ils auraient le plus aimée leur paraîtrait une profanation ; ils accomplissent les devoirs funèbres envers leurs parents avec un excès de simplicité qui porte souvent l'observateur à les accuser d'indifférence. Ainsi, dans leurs funérailles il arrive par fois que les parents ne suivent même pas le convoi ; un seul Iman le conduit. Le corps est porté tantôt par des amis, tantôt par des mercénaires ou par des hommes qui voulant faire un acte de piété se relayent pour remplir ce pieux devoir.

Cette simplicité respire je ne sais quoi de grave et de solennel qui fait naître parmi les assistants, et surtout parmi les étrangers, une émotion profonde ; le corps est lavé avec soin, on le fait sécher, on jette du camphre sur les mains, sur les pieds, les genoux et le front du mort ; puis le corps, religieusement enveloppé d'une étoffe blanche, sur laquelle sont inscrits plusieurs versets du Coran, est exposé dans une bière, et placé sur des tréteaux à la porte de la maison. Ces préparatifs terminés, et après que l'exposition a duré quelques heures, le prêtre musulman jette de l'eau sur le corps, que l'on transporte alors à sa dernière demeure. Là, après l'avoir placé doucement sur le côté, et avoir tourné sa figure vers la Mecque, l'officiant s'avance sur le bord de la tombe, et d'une voix solennelle il prononce les paroles suivantes.

" Je crois en un seul Dieu tout puissant, et lui seul j'adore ; Je crois que Mahomet est le messager de Dieu sur la terre, et qu'il est le prophète des prophètes ; Je crois également qu'Ali est le véritable chef des fidèles, que cette terre est sienne, et qu'aussi les vrais croyans lui doivent obéissance ; Je crois encore que les vrais chefs des fidèles, que les bons et saints guides des fils d'Adam, par qui la bonne parole de Dieu s'est fait entendre sont : Hasan et Hosein, fils d'Ali ; Jaufur, fils de Mahomet ; Mousor, fils de Jaufer ; Ali, fils de Mousor ; Mahomet, fils d'Ali ; Ali, fils de Mahomet ; Hasan, fils d'Ali, et Mhiddic, fils d'Hasan : que Dieu les ait tous en sa sainte garde, et que sa grâce soit avec eux. Amen."

Après cette prière, le religieux continue en s'adressant au mort : " Sache bien, s'écrie-t-il, sache bien que le Dieu que nous adorons est grand et glorieux ; que lui seul est le plus élevé et le plus puissant Dieu qui existe, et que rien n'est au-dessus de lui. Sache bien aussi que Mahomet est le plus grand de tous les prophètes et le plus aimé des messagers de Dieu ; qu'Ali et ses successeurs sont les seuls et véritables guides des bons croyans, et que tout ce qui vient d'eux ainsi que des prophètes, est vrai ; que la mort est vraie ; que la visite que vont te faire Mounkik et Nykée, les deux anges des ténèbres et les Messagers de Dieu, est vraie ; que le pont de Serraah est vrai ; qu'il est bien vrai qu'à l'instant de ton passage les animaux que tu as offerts en sacrifice sur cette terre t'aideront dans la traversée ; que les ulémas sont justes ; que le ciel et la terre existent ; que l'enfer ainsi que le jour du jugement sont vrais ; aie la plus grande confiance dans toutes ces choses, car elles sont véritables. Maintenant, que Dieu ton maître, que le Dieu grand et glorieux qui viendra un jour relever tous les morts de leur tombeau soit plein de bonté et de miséricorde pour toi ; qu'il accueille tes réponses et te conduise dans la voie du salut ; qu'il t'accorde la faveur d'approcher de sa divinité et de ses prophètes, et que sa grâce soit avec toi pour toujours. Amen."

Alors le prêtre s'éloigne d'une quarantaine de pas, et prenant un air grave, il s'adresse aux anges des ténèbres : " Approchez Mounkik et Nycée, s'écrie-t-il, approchez voici un vrai croyant, venez il vous attend." Puis au bout de quelques instants il revient sur ses pas et s'arrête de nouveau sur le bord de la tombe : " Dieu est grand et glorieux, nous te prions humblement de rendre la terre légère à ton serviteur, et avec toi puisse-t-il trouver grâce et miséricorde. Amen."

T. Allen. R. Sands.

Tchana. Entrance to Pera.

Mais si la simplicité de ces cérémonies funéraires forme un contraste frappant avec la pompe des funérailles chrétiennes, la piété musulmane montre pour les morts une sollicitude que n'ont point en général les peuples de l'Occident. Les cimetières turcs sont propres et bien entretenus, le silence et une paix profonde y règnent, et l'on ne voit dans aucun d'eux cet abandon, cette insouciance que l'on trouve ordinairement dans les cimetières chrétiens.

Celui de Péra destiné à la sépulture des Grecs, des Arméniens et des Francs qui habitent Constantinople, possède de frais ombrages, de délicieuses promenades comme les cimetières Turcs; mais contrairement à ceux-ci le *champ des morts* de Pera semble être le rendez-vous du plaisir. De bonne heure lorsque la brise du nord se fait sentir, la foule élégante du faubourg de Pera en assiège l'enceinte, et de toutes parts, au milieu des platanes et des cyprès, on la voit circuler dans les allées ; la gaîté qu'expriment tous ces visiteurs et l'élégance des toilettes rappellent les fashionables d'Hydepark et des Tuileries. Des bostandgis, (corps militaire) chargés de la garde des jardins du Grand Seigneur, distribuent des sièges, du café, des sorbets et des pipes ; tandis que les Turcs assis à la même place et les yeux tendus sur les Européens qui circulent autour d'eux, contemplent avec surprise leurs mouvements continuels, et semblent ne pas en comprendre l'objet.

Il est vrai qu'il serait difficile de trouver un site plus enchanteur : Sur la gauche voici une fontaine aux eaux limpides dont le toit a été détruit, il y a quelques années, par l'incendie qui dévora une partie du faubourg du Péra ; mais qui n'en en ni moins agréable ni moins hospitalier. Dans le plan inférieur une magnifique nappe d'eau vient animer ces masses de verdure et à l'horizon s'élévent la tour de Galata, celle du Seraskier, la mosquée de Soliman et les aqueducs de Valentinien. Sur une petite éminence on aperçoit le cimetière des Arméniens ; c'est le centre où aboutissent les routes de Constantinople et des villages de Tarapia, de Buyuk-Déré et de Dolma-Bagtché bâti sur le penchant de la rive Européenne du Bosphore. Ce village est habité en grande partie par les seigneurs de la cour du Sultan et par le Sultan lui-même qui vient y passer la belle saison.

DÉBARCADÈRE DE LA TOP-HANA.—ENTRÉE DE PERA.

Ce port ressemble à un large fleuve enceint des deux côtés de collines chargées de maisons, et couvert sur l'une et l'autre rive d'une suite interminable de navires de toutes formes et de toutes grandeurs, depuis la barque arabe dont la proue s'élance et s'élève comme le bec des galères antiques, jusqu'aux modernes paquebots à vapeur et aux vaisseaux à trois ponts. Cette multitude innombrable de bâtiments présente un coup-d'œil magnifique : les uns sont à l'ancre, les autres déjà à la voile cinglent vers le Bosphore, vers la mer Noire, ou vers la mer

de Marmara. Des milliers de caïques turques conduites par un ou deux rameurs en manches de soie, circulent entre ces grandes masses, se croisent, se heurtent sans se renverser ; et des nuées d'albatros pareils à de beaux pigeons blancs se lèvent à leur approche pour aller se poser plus loin et se faire bercer par la vague.

Parmi ces navires, appartenant à tant de nations différentes, on remarque les vaisseaux de la marine turque ; quelques-uns sont si vieux qu'ils ne peuvent tenir la mer; d'autres au contraire se distinguent par la beauté de leurs proportions et l'élégance de leur forme. Nous citerons le *Mahmoud*, sans contredit l'un des plus beaux vaisseaux de guerre qui existent : sa longueur est de 234 pieds et sa largeur de 63 pieds ; il est armé de cent vingt canons et de plusieurs caronades de fort calibre. Le premier pont porte du 32 ; le second du 42, et le troisième du 68. Ce contraste indique la révolution qu'opère la civilisation européenne dans toutes les branches de l'administration turque, depuis la cessation de la guerre de l'empire ottoman avec les Hellènes. Mais ce n'est point seulement à confectionner de beaux navires, que s'est arrêtée l'attention du Sultan, il a voulu aussi avoir de bons marins : à cet effet, il a formé un nouveau corps de marine organisé suivant le système qu'il a adopté pour les troupes de terre. Une belle caserne près de l'arsenal et un collège naval sont spécialement affectés à ce corps. Avant la révolution grecque, la force effective de la marine ottomane se composait d'Ypsariotes, de Spezziotes et d'Hydriotes ; les manœuvres étaient confiées aux Grecs ; les Turcs servaient les pièces. Maintenant les Turcs se trouvent obligés de remplir les deux taches à la fois, et si l'on considère ce que Mehemet-Ali a fait en Egypte, il est probable qu'ils réussiront aussi bien que leurs rivaux à former une marine imposante.

L'arsenal de la marine est situé près du port non loin de l'arsenal militaire où Top-Hana, superbe caserne dont les terrasses sont encombrées d'affûts et de canons. Cet établissement est abondamment pourvu de pièces d'artillerie de divers calibres. On y a établi depuis plusieurs années une manufacture d'armes qui peut fournir cent vingt fusils par jour. Mais ce n'est pas assez pour les troupes. Aussi la plupart de leurs armes sont-elles achetées à Marseille. Trois fonderies sont annexées à ces établissements : l'une d'elles possède deux fourneaux et appartient à l'arsenal militaire de Top-Hana ; la seconde aussi avec deux fourneaux est renfermée dans l'arsenal de la marine, et la troisième, avec un fourneau, est située à Hassquiou, près la caserne des bombardiers. On coule aussi des bombes dans ces fonderies ; les ouvriers sont Turcs et Arméniens, et le cuivre dont on y fait usage vient des mines de l'Asie Mineure : le fer, le plomb, l'acier et les bois de construction sont importés par les vaisseaux des différentes nations européennes.

Auprès de l'Arsenal Militaire, s'élève la mosquée de Top-Hana dont les coupoles resplendisantes se dessinent majestueusement au milieu d'un bouquet d'arbres. La vie, le mouvement qui règnent dans ce lieu, les ballots de marchandises, les chevaux et les chiens sans maître qui encombrent le port ; mais plus encore, l'originalité des costumes, la diversité des visages offrent aux yeux du voyageur l'un des spectacles les plus extraordinaires que l'imagination puisse concevoir. Vous rencontrez dans un même groupe l'Européen aux formes polies, l'Arabe-Bedouin dont les ancêtres ont

conquis une partie de l'Asie, de l'Afrique, et plusieurs contrées de l'Europe; le Cophte de l'Egypte à la peau jaunâtre, au visage bouffi, à l'œil gonflé, au nez épaté ; l'indigène de la Syrie, l'habitant du Liban et celui de l'Yemen ; le Turc de Tunis et celui de Tripoli ; le Juif, l'Arménien et le Grec. L'esprit du commerce qui réunit ces hommes, efface les distances que leurs mœurs et leur religion ont fait naître ; et à voir l'accord qui règne entr'eux, on les dirait nés sous le même ciel, sous le même climat. Plus loin, le *hammal* roule de lourds fardeaux ; le *sacca* ou porteur d'eau vend son eau aux chalands, et le batelier du caïque assis sur le quai attend son maître ou sollicite les passants.

Ces caïques sont des canots étroits de vingt à trente pieds de longueur et deux ou trois de large, ils sont en bois de noyer auquel un vernis luisant donne la couleur de l'acajou ; leur proue présente un angle très aigu, et leur forme étroite les rend périlleux et incommodes pour les Francs qui n'ont point l'habitude de monter ces embarcations ; elles chavirent au moindre balancement qu'un pied maladroit leur imprime. Pour s'y maintenir, il faut se tenir couché comme les Turcs au fond de la caïque et prendre garde que le poids du corps soit également partagé entre les deux côtés de la barque. Il y en a de différentes grandeurs pouvant contenir depuis un jusqu'à quatre ou huit passagers ; mais toutes ont la même forme. On les compte par milliers dans les ports de Constantinople : indépendamment de celles, qui, comme les fiacres, sont au service du public à toute heure, chaque particulier aisé de la ville en a une pour son usage, et les rameurs sont ses domestiques. Tout homme qui circule dans la ville pour ses affaires est obligé de traverser plusieurs fois la mer dans la journée. Les bateliers qui conduisent ces caïques forment une belle race d'hommes, dont le costume relève encore la beauté. Ils portent un caleçon blanc à plis, aussi long qu'un jupon ; une ceinture de soie cramoisi le retient au milieu du corps ; leur tête est coiffée d'un petit bonnet grec en laine rouge, surmonté d'un gland de soie qui pend derrière la tête ; leur cou et leur poitrine sont nus ; une large chemise de soie écrue à grandes manches pendantes leur couvre les épaules et les bras.

En sortant de la place de Péra, on entre dans une rue sale et populeuse qui conduit à un bazar dont les abords présentent un nouvel aspect : Là, sont des échoppes de bois où l'on fait frire des pâtisseries et des viandes pour le peuple ; des boutiques de barbiers, de vendeurs de tabac, de marchands de légumes et de fruits. Autour de ce bazar se presse une foule active et compacte, et ainsi que sur le port on y voit des chiens nombreux qui se disputent les restes qu'on leur jette aux portes. On entre ensuite dans une rue étroite, bordée de maisons de chétive apparence dont les fenêtres grillées interceptent les regards qui voudraient pénétrer dans l'intérieur. De loin en loin, on voit de pauvres femmes assises sur leurs talons, elles implorent la charité publique et interpellent les passants en turc, en grec, en arménien ; puis on gravit une pente escarpée et on arrive enfin au sommet d'une colline élevée qui forme la hauteur de Péra.

LE BAZAR DES ESCLAVES.

L'esclavage, en Turquie et dans une grande partie de l'Orient, ne ressemble point à ce qu'il était chez les anciens Grecs et chez les Romains, et à ce qu'il est encore dans le plus grand nombre des colonies d'Amérique. Les esclaves de l'antiquité étaient chargés des soins les plus laborieux de la société ; un sentiment de mépris s'attachait à leur condition, et l'on en faisait une classe à part que l'on séparait entièrement des enfans de la cité. Il n'en est pas de même en Turquie, où la législation, la croyance religieuse, et les mœurs du pays protègent d'une manière efficace les esclaves. Chez les Turcs la servitude ne fait naître aucune idée de mépris, et l'on voit chaque jour un grand nombre d'esclaves préférer leur condition à l'état de liberté : ainsi, après le traité de Carlowitz, des commissaires du Czar ayant parcouru toutes les provinces de l'empire ottoman pour ramener avec eux les esclaves de leur nation, il n'y en eut qu'un très petit nombre qui se décidèrent à retourner en Russie.

Le despotisme oriental a toujours aimé à s'entourer d'esclaves ; les sujets qu'il préfère sont ceux qu'il achète et qu'il fait venir de loin. Ainsi l'histoire d'Orient nous offre de nombreux exemples où de grands monarques ont confié à des esclaves la garde de leur personne, et sans remonter à des époques éloignées ; on voit encore aujourd'hui en Turquie des ministres tout puissants qui dans leur jeunesse ont été achetés au bazar, des eunuques blancs ou noirs qui jouissent de toute la faveur du prince, des pachas, des officiers de l'armée qui, avant de mettre le pied sur le sol ottoman, n'étaient que de pauvres captifs que les vendeurs d'esclaves avaient amenés des côtes de la mer Noire, ou des rivages de l'Afrique. Les femmes turques traitent surtout les esclaves de leurs harems comme autant de sœurs et de filles.

Cependant, malgré la condition exceptionnelle dans laquelle se trouve placée la servitude en Orient, il n'est point de lieu dont la vue produise sur l'esprit d'un Européen une impression aussi pénible que le bazar ou le marché des esclaves. Ce bazar était autrefois fermé aux Chrétiens ; la permission de le visiter n'était accordée qu'aux ambassadeurs rappelés par leurs cours, et partant de la capitale. Mais depuis quelques temps les Turcs, se relâchant de leur rigueur, ont ouvert le bazar aux Chrétiens comme aux Musulmans.

Entrons dans cette enceinte ; elle est formée d'une cour spacieuse et irrégulière, autour de laquelle s'élèvent des loges construites en bois de sapin avec des portes et des fenêtres grillées comme une volière ou une ménagerie ; dans le milieu, de grands arbres couvrent de leur ombrage des hommes graves qui laissent échapper par intervalles de leur chibouc des bouffées épaisses d'une fumée odorante : ce sont les marchands qui attendent les acheteurs ; ils parlent entr'eux de leur négoce et suivent d'un œil vigilant tous les mouvements de leurs esclaves. Ceux-ci formés

par petits groupes causent entr'eux, la plupart sont nus; ils ont l'air abattu, et paraissent avoir froid; plus loin, de jeunes filles Maures, assises par terre, le visage et le sein découverts, parées de quelques pièces de monnaie, sourient avec tristesse aux personnes qui passent auprès d'elles; dans ces groupes, on remarque des figures de toutes les nuances. On y voit des enfans de l'Abyssinie au visage noir et luisant, des nègres de l'intérieur de l'Afrique, de jeunes Circassiennes au visage blanc, au regard triste et sauvage, à la chevelure longue et flottante, de jeunes garçons, et de jeunes filles de l'ancien pays de la Cholcide, de l'embouchure du fleuve Batoun, de la côte des Lazes et des frontières maritimes de la Mingrelie. Mais voici un digne enfant du prophète, il s'avance, promène longuement ses regards sur les personnes qui l'entourent avant de les fixer; il s'arrête enfin devant un groupe de jeunes filles, il choisit la plus belle, il lui prend la main; puis une matrone expérimentée vient à son aide, examine la jeune esclave et constate si elle a conservé ou perdu ses avantages naturels. Le prix d'une jeune esclave tient pour l'ordinaire à sa jeunesse, à sa beauté; chaque talent, chaque qualité qui se développe dans une jeune fille devient un trésor pour le vendeur; aussi, un grand nombre de marchands placent leurs esclaves dans des maisons d'éducation avant de les exposer en vente. Dans ces établissemens, on apprend aux jeunes filles à broder, on leur enseigne le Coran et les maximes de la morale, la danse et la musique. Il en est de même des jeunes garçons qui reçoivent quelquefois une éducation distinguée, plusieurs sont élevés au sérail du Sultan et deviennent de grands personnages. Ceux-ci se paient également fort cher; mais un esclave ordinaire s'obtient en général pour un prix très modique. Ce prix plus que tout autre dépend de la beauté du sujet et de l'approvisionnement du marché, il varie en général entre cinq et six cents piastres (cent cinquante ou deux cents francs). Mais après les désastres de Chio, d'Ipsara, les jeunes esclaves grecques furent vendues à raison de deux ou trois piastres par tête.

La belle Comtesse Potocki, d'origine grecque, fut vendue comme esclave pour la somme de quinze cents piastres à un gentilhomme français qui se trouvait attaché à l'ambassade de France près de la Porte Ottomane. L'histoire de cette intéressante personne, l'une des illustrations des femmes esclaves, trouvera ici sa place naturelle.

Quelques mois après son acquisition, le Marquis de V. quitta Constantinople, et repartit pour la France avec son trésor oriental. Pour diminuer autant que possible les fatigues d'un long voyage, il marchait à petites journées, et s'arrêtait toutes les nuits. Après avoir franchi les frontières de la Turquie d'Europe, il arriva, suivi de sa belle compagne à Kaminieck, forteresse russe située en Podolie. M. de V. s'y arrêta quelques jours pour y prendre un peu de repos. Le Comte de Witt, hollandais de naissance, au service de Russie, et descendant du grand pensionnaire du même nom, était alors gouverneur de cette place; il accueillit M. de V. avec toute sorte d'égards; mais il ne put voir la jeune esclave sans en devenir amoureux, et lui fit proposer de l'épouser. Le Comte était un fort bel homme d'une trentaine d'années; il avait le grade de lieutenant-général, et possédait toute la faveur de Catherine II.

Sophie (c'était le nom de la jeune esclave) comprit qu'il valait mieux devenir l'épouse d'un général russe que de rester la maîtresse d'un gentilhomme français.

Deux ans après cet étrange mariage, le Comte de Witt obtint un congé, et en profita pour visiter les cours d'Europe: la beauté de sa femme excitait partout la plus grande admiration, et Marie Antoinette à Versailles la vit plusieurs fois dans une maison tierce. Le Comte Félix Potocki, grand général et grand maître de l'artillerie de la république de Pologne, rencontra M. et Mme de Witt à Hambourg. Sophie produisit sur lui son influence accoutumée, et en la voyant pour la première fois, il en devint éperdûment épris. Le Comte Potocki força à son tour M. de Witt à rompre son mariage (on sait que le divorce est chose facile en Pologne), et la belle esclave de Constantinople devint la femme d'une des plus grandes illustrations de la Pologne.

BROUSSE,

PRIS DU COTE DE L'OLYMPE.

Il est peu de contrées au monde qui soient mieux placées que l'Asie Mineure pour être le centre d'un commerce immense. Aussi ces belles régions, dès la plus haute antiquité et pendant tout le moyen âge, ont-elles été le siège du plus grand commerce du monde. Mais par suite du manque de sûreté des communications, de canaux navigables et d'encouragement de la part du gouvernement, leur commerce actuel est à peine l'ombre de celui qu'elles faisaient autrefois, malgré cela la position centrale de ces belles provinces placées entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, les riches produits de leur sol, et de quelques-unes de leurs villes industrielles attirent encore les caravanes de Damas et de Bagdad qui convoient à la Mecque les pélerins de l'Europe et de l'Asie orientale contribuent à donner quelque activité à leurs relations commerciales.

Parmi les villes les plus importantes de cette contrée, on remarque surtout Brousse. Cette ville est à vingt-deux lieues sud de Constantinople et tout près du port de Moudania sur le golfe du même nom par lequel s'opère une partie des importations et des exportations. Le commerce de Brousse s'étend jusqu'aux parties les plus éloignées de l'Asie ; et c'est là que les Turcs ont leurs plus habiles ouvriers. On estime surtout les satins et les tapisseries de cette ville ; les belles soies écrues qu'on y récolte s'élèvent à trois mille quintaux. Cependant cette quantité énorme ne suffit pas pour alimenter les manufactures qui tissent chaque année plus de cent mille

pièces, et l'on est obligé de recourir aux soies de Perse; on y fabrique aussi des gazes, des taffetas et des cotonnades dont étoffe rivalise souvent avec ce qui se fait de mieux à Spitalfields et à Manchester. Les autres articles sont les cuirs, le tabac, le poil de chameau et de chèvre, l'opium, le safran, la noix de galle, la térébenthine, le storax, l'écume de mer qu'on tire d'une montagne des environs, des raisins, des figues et des vins délicieux. En retour de ces articles, Brousse reçoit des draps, des aiguilles, des montres, de la quincaillerie, des miroirs, de la verrerie de Bohème et de Venise, du papier, de l'étain, de la porcelaine de Nuremberg, des denrées coloniales et une foule d'articles provenant de l'industrie européenne.

Mais la soie forme le meilleur produit du pays. Cette soie est connue sous le nom de soie de Brousse, elle alimente des manufactures considérables d'étoffes qui servent à vêtir la plupart des habitants; le prix en est assez modéré. Pour une somme de soixante piastres (environ vingt-cinq francs,) on peut avoir un habillement complet. On en fait des robes pour les hommes et pour les femmes, ainsi que des pantalons. On exporte aussi une grande partie de ces soieries à l'étranger; autrefois ces exportations prenaient la route de Smyrne. Mais la Porte, ne voulant pas être privée du droit de douane, a ordonné que Constantinople devint l'entrepôt de ce commerce. Ainsi que je l'ai déjà dit, la soie que l'on récolte dans les environs de Brousse ne suffit pas pour alimenter les fabriques du pays; on en apporte de la Perse et de toutes les parties de l'Asie. Aussi, est-il difficile d'apprécier d'une manière exacte ce que les manufactures de ce district peuvent ajouter aux richesses du pays; néanmoins on l'évalue à vingt millions de piastres par année.

On doit distinguer à Brousse le commerce maritime et le commerce intérieur: Le commerce maritime se fait presqu'en entier par les Européens; c'est ce qu'on appelle le commerce du Levant; les Français, les Anglais, les Néerlandais, les Russes et les Autrichiens, ou, pour mieux dire les Vénitiens et les Triestins font les plus grandes affaires. Mais le commerce intérieur, qui est de beaucoup plus considérable, est exploité par les indigènes; dans le nombre desquels il faut pourtant comprendre les Arméniens et après eux les Juifs et les Grecs. Ce commerce se fait par les caravanes qui partent des grandes villes et vont porter les marchandises jusqu'aux confins de l'Asie. Rien de plus pittoresque et de plus curieux que cette manière de voyager.

De bonne heure les caravanes se mettent en marche; le chef, vêtu d'un costume magnifique s'avance à la tête de la troupe, monté sur une jument du désert; ses principaux serviteurs caracolent sur des étalons; puis vient une longue file de chevaux et de chameaux qui traverse lentement la campagne. Pour abréger l'ennui de la route, les voyageurs mêlent leurs chants au tintement des clochettes qui sont suspendues au col des bêtes de somme. La caravane après avoir voyagé ainsi, fait halte vers les dix heures pour prendre du repos; alors on décharge les chamaux et les chevaux qu'on laisse paître en liberté, et chaque voyageur va chercher sous une tente un abri contre la chaleur. Le soir, lorsque la brise du nord commence à rafraîchir l'atmosphère embrâsée, le chef donne de nouveau l'ordre du départ, aussitôt tout le

monde s'éveille à sa voix, et les selles qui tout-a-l'heure servaient d'oreiller sont placés sur les chevaux. Les Moukres et les esclaves les brident, tandis que les Arabes arrachent les piquets des tentes ; les toiles larges et tendues qui couvraient toute une famille de voyageurs, glissent et tombent elles-mêmes à terre en un petit monceau d'étoffe qu'un chamelier met sous son bras et suspend à la selle de son mulet, et bientôt il ne reste sur la place vide qu'un brâsier abandonné qui fume encore, pour s'éteindre bientôt.

La gravure ci-jointe représente une de ces caravanes traversant un des ponts nombreux qui sont dans le voisinage de Brousse ; la tête de la caravane a déjà pénétré dans les gorges profondes de la montagne, c'est l'Olympe à la cime couverte de neiges éternelles ; des pins qui s'élèvent jusqu'au sommet, des grappes de bruyères, de fougères, d'herbes odoriférantes ; des lianes, des lichens de tout genre dont les branches entrelacées servent de refuge à une multitude d'oiseaux aux plumes brillantes, en tapissent les flancs ; à la base, la végétation est encore plus magnifique, l'œil enchanté s'arrête sur un tapis nuancé de mille couleurs et semé partout de fleurs inconnues, d'où s'échappent des bouffées d'odeurs enivrantes ; autour se balancent des milliers d'insectes aux ailes colorées, des essaims de guêpes et d'abeilles qui vont, viennent et butinent sans cesse et apportent leur butin dans le ruches que leur industrie a su se fabriquer ; l'air est rempli des parfums les plus doux et de toute part l'oreille émue est frappée d'un bourdonnement continuel auquel se mêle le bruit lointain des cascades et des ruisseaux.

L'Olympe a sept cent cinquante toises de hauteur ; la montagne est couronnée par un plateau tapissé d'un gazon fin. Autrefois il y avait un lac dans l'endroit où est ce plateau ; mais un jour il disparut et ne se forma plus. A la même époque, le Neloufer, rivière qui baigne la plaine de Brousse grossit considérablement et fit de grands ravages. La chaîne de l'Olympe est formée de marbre avec lequel on pave la ville et les routes qui y aboutissent. Plus on s'éloigns de la cime de l'Olympe plus ce marbre devient noirâtre ; enfin il prend une apparence schisteuse. Le sommet de la montagne est de granit gris. Les deux chaînes qui renferment la vallée de Brousse vont de l'est à l'ouest, c'est aussi la direction du Niloufer. Cette rivière qui se jette dans la Mer de Marmara est nommée par les Turcs Delhi-Tchaï *(fleuve fou)* lors de la fonte des neiges elle s'élève et inonde la plaine qui paraît alors former un vaste lac.

Emir Sultan, Bursa

Asia Minor

BROUSSE.

Au pied du mont Olympe, dans une plaine immense toute couverte de mûriers, s'élève une ville grande et assez bien bâtie ; c'est Brousse, l'ancienne *Prusia*, résidence des rois de Bithynie, qui, après être tombée au pouvoir des Turcs, devint la métropole de l'empire Ottoman. Le siège du gouvernement fut transporté en Europe après la prise d'Andrinople ; mais Brousse se releva de cette secousse, et devint encore l'une des villes les plus florissantes de l'empire. Aujourd'hui, cette ville possède un mollah de première classe, un pacha, un métropolitain grec, et un archevêque arménien ; le nombre de ses maisons est considérable, et sa population s'élève jusqu'à cent mille habitans.

Les nombreuses fontaines de Brousse ses beaux caravanserais construits en pierres ainsi que le vieux château qui la domine, et ses murailles où l'on voit des sculptures romaines, excitent l'admiration du voyageur. Ses mosquées sont magnifiques ; on en compte cent vingt-cinq, les plus remarquables sont : la mosquée cathédrale *Oloudjami*, vaste édifice qui date de l'époque de la conquête : les mosquées du Sultan Orkhan, qui contiennent le tombeau de ce prince et celui d'Osmanjik, que l'on recouvre pieusement de schals de Cachemire ; et enfin celles des sultans Otman, Murad, et Bayazid. Dans la planche ci-jointe on voit dans le lointain, le dôme et les minarets de l'une de ces mosquées, c'est celle du Sultan Mahomet. Plus loin sur la même plan, un dôme moins élevé se dessine au milieu d'une double rangée de peupliers. C'est là que reposent les cendres de ce sultan ; à gauche est une partie de la plaine de Brousse, et à droite l'on aperçoit une de ces belles fontaines que la piété musulmane se plait à élever sur les routes et au sein des grandes villes.

Mais les monuments les plus utiles que possède Brousse sont sans contredit les établissemens thermaux ; ces bains d'une construction vaste et élégante sont situés à quelques pas de la ville, et placés de manière à faire supposer que leurs eaux proviennent toutes de la même source. Ces eaux ont une odeur sulfureuse, elles sont plus ou moins limpides, et leur température s'élève de soixante à soixante-dix degrés Réaumur, elles déposent une grande quantité de calcaire coloré par de l'oxide de fer. Les bains de Yeni-Kaplidja, de Kaïnardjé, de Kukurdli, de Hadji Moustapha, de Tchékirgué, et de Eski-Klapidja, qu'elles alimentent, appartiennent au gouvernement. Mais les Turcs ne voient dans ces établissemens que l'avantage de se procurer de l'eau chaude sans allumer du feu, et ne font pas un grand usage de ces bains ; malgré les beaux sites et les charmants paysages qu'offrent les environs, il en est peu qui se rendent à Brousse pour en profiter.

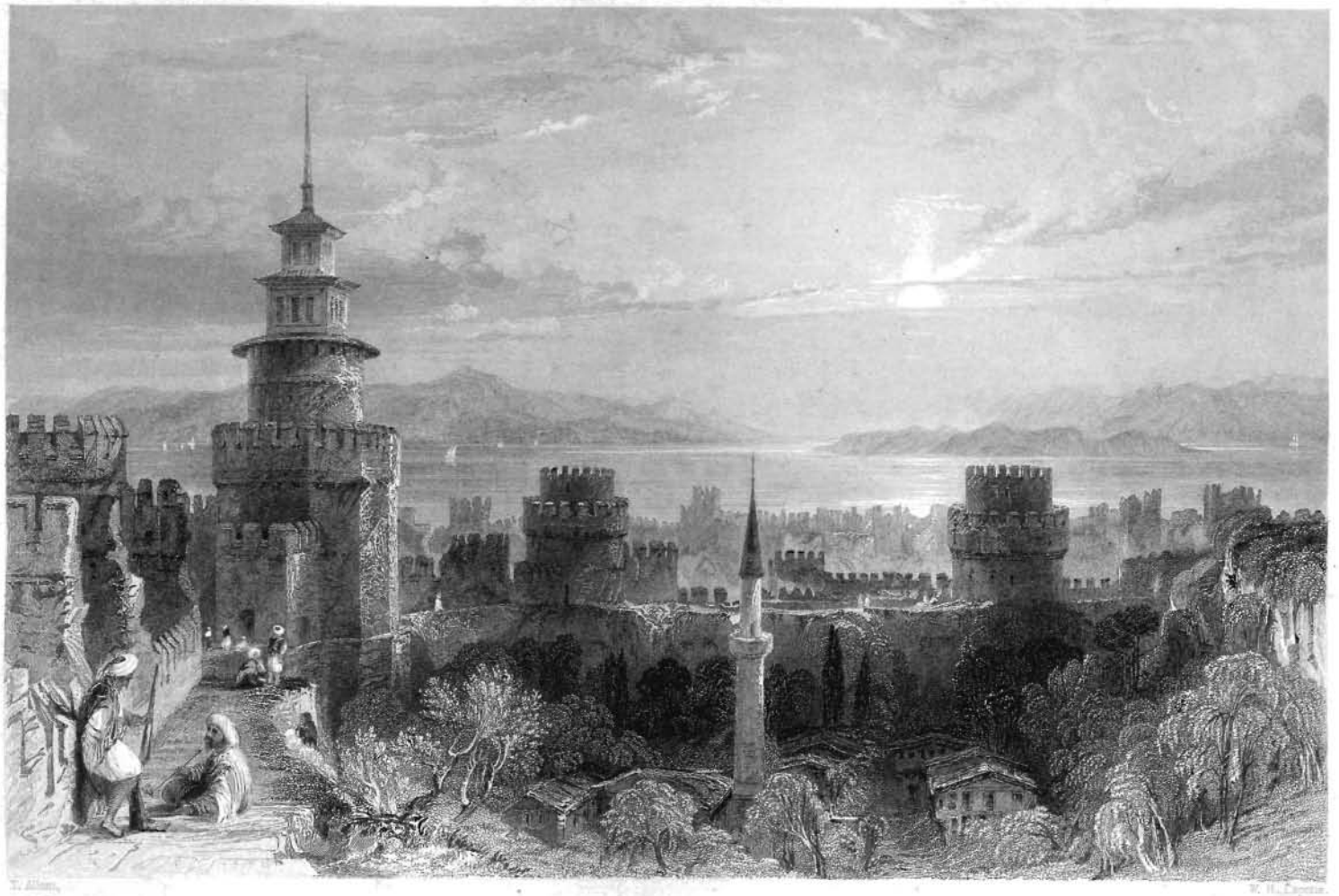
La manière de prendre ces bains est la même que celle qui est en usage dans tout l'Orient ; on entre dans une espèce de vestiaire où sont placés des tapis de repos ; on s'y deshabille, on passe ensuite dans une antichambre où la température est plus élevée ; et de là dans le bain dont la chaleur est de trente-six

degrés environ. Cette dernière pièce est pavée en pierres; au milieu se trouve un bassin d'eau froide, et à l'une des extrémités, un réservoir d'eau chaude. Cette eau sert aussi à élever la température: on en répand sur les dalles, et aussitôt un nuage de vapeur obscurcit l'atmosphère et provoque une transpiration abondante; alors un garçon de bain, la main armée d'un gant de feutre, frotte la peau du baigneur et la savonne. C'est l'opération du massage; opération qui consiste à faire craquer les différentes articulations, et à établir la circulation du sang dans toutes les parties du corps. Après ces préliminaires, le baigneur se plonge dans l'eau chaude, ou s'il ne peut en supporter la température, il se fait jeter sur le corps de l'eau tiède. Cette ablution est la dernière partie d'un bain turc; le baigneur s'enveloppe aussitôt d'un drap, met une serviette sur sa tête, et rentre dans la première pièce où souvent il passe une partie de la journée à causer, à fumer et à prendre du café.

Ces bains sont mis à la portée de tous, les pauvres peuvent en jouir aussi bien que les riches; il n'en coûte que quelques paras pour un bain, et dans le plus grand nombre de ces établissemens, le maître du lieu accorde volontiers un bain gratuit à ceux qui ne peuvent payer; en revanche, l'homme riche se rend toujours au bain avec une sorte de pompe, et souvent il donne des sommes considérables. Galib, pacha d'Erzeroum, n'allait jamais au bain sans donner cinq cents piastres, et ce n'était point le plus riche ni le plus généreux des pachas de la Sublime Porte.

On sait qu'un article du Coran fait une loi à chaque Mahométan de co-habiter avec sa femme au moins une fois par semaine; plusieurs personnes prétendent que c'est la nuit du jeudi au vendredi que les Turcs choisissent de préférence pour obéir à ce commandement du prophète. Je ne puis dire jusqu'à quel point cette opinion est fondée, toujours est-il que le vendredi les femmes qui vont au bain sont plus nombreuses. Ce jour-là, on les voit s'y rendre le matin, portant chacune un petit paquet de hardes. Le plus grand nombre d'entr'elles y reste une partie de la journée; les délassements sont les mêmes que pour les hommes, elles causent entr'elles et souvent prennent leur repas au bain. Dans ces établissemens, tout se passe avec une grand décence; l'entrée du bain des femmes est sévèrement interdite aux hommes, et malheur au curieux qui chercherait à s'y introduire; chacune d'elles s'armerait de ses babouches, et l'indiscret échapperait difficilement à leur colère.

Brousse se distingue encore des autres villes de la Turquie par une étrange particularité,—c'est la seule ville de l'empire où l'on rencontre des filles publiques mahométanes connues du gouvernement. C'est là que sont exilées toutes celles que l'on trouve exerçant à Constantinople leur infâme profession. Elles marchent la figure découverte, les joues grossièrement fardées et ornées d'une grande quantité de mouches et de dessins tracés avec une épingle et de la poudre à canon. Quelques pièces d'or sont attachées à leurs cheveux, et sur leur front est une couronne de sequins. On prétend que l'ostracisme dont sont frappées les filles publiques provient moins de la sévérité du gouvernement que de l'esprit de religion qui domine dans tous les actes des Mahométans. Le prophète dit qu'un fidèle peut épouser deux, trois et quatre femmes; lui-même il en épousa quinze selon About-Freda, son biographe; et seulement treize si nous en croyons Ebn-Ishak. Des historiens chrétiens font même



North Prison of The Seven Towers

Looking over the Sea of Marmora

remonter ce nombre jusqu'à vingt-six, sans y comprendre les simples concubines. Mais en épousant plusieurs femmes, le musulman doit à toutes une égale attention et un même traitement, sans distinction d'âge, de naissance, de fortune ni de religion ; voici comment la loi religieuse établit les devoirs d'un vrai croyant envers chacune de ses femmes : s'il épouse une veuve, le droit de celle-ci passe avant celui des autres femmes pendant trois jours ; s'il épouse une vierge, il ne peut cohabiter avec ses autres femmes pendant sept révolutions du soleil. Cette loi est sacrée : le prophète lui-meme n'osa pas l'enfreindre ; l'histoire rapporte que malade et souffrant, il désira un jour demeurer jusqu'à son rétablissement dans l'appartement d'Aïeska, l'une de ses femmes ; il les assembla toutes et leur en demanda la permission. Voilà ce qui fait que la prostitution banale des femmes n'est pas tolérée en Turquie. Aussi les malheureuses qui sont exilées à Brousse y vivent-elles dans la plus profonde abjection.

LE CHATEAU DES SEPT TOURS.

La législation musulmane comme les dogmes religieux et politiques des Turcs ressort tout entière du Coran. La même volonté statue à la fois sur les devoirs de l'homme envers Dieu et sur ses obligations envers ses semblables. Revêtue de ce double caractère, la loi musulmane exerce sur les masses un pouvoir absolu et sacré. Ceux qui sont chargés de l'interpréter prennent rang parmi les prêtres et constituent avec ces derniers ce corps célèbre des *Ulémas* dont une décision pouvait d'un seul coup bouleverser la face de l'empire. Les Ulémas qui appartiennent aux première classes de l'ordre, sont pour la plupart des hommes d'une grande instruction, presque tous historiens ou jurisconsultes.

Les lois pénales des Musulmans sont d'une excessive sévérité. Elles punissent de mort l'adultère et l'apostasie, le blasphémateur et celui qui nie la mission divine de Moïse ou de Jésus-Christ ; le meurtrier involontaire doit la rançon d'un fidèle captif ; et à la famille du mort mille *dinars d'or*, somme fixée par la loi ; sa famille, et à son défaut, le corps ou la ville auxquels il appartient sont solidaires du prix du sang. Le meurtrier volontaire est puni de la peine du talion, "*sang pour sang !*" ainsi le veut la loi du Prophête, et son âme aura dans l'autre monde l'enfer pour récompense.

Mais si, chez les Turcs la vie des hommes est comptée pour peu de chose, on ne se joue point de la liberté des citoyens. La justice turque n'a pas l'habitude de se faire attendre ; elle ressemble à la colère, toujours prête à frapper. Un autre caractère la distingue, c'est que le prisonnier n'emporte point de la prison cette marque infâmante qui, chez les peuples civilisés, le place éternellement hors dela société. En Turquie, l'opinion ou la conscience du public ne s'associe pas à la justice humaine, elle n'ajoute pas au supplice des condamnés. Un Raya ou un musulman, après avoir reçu la baston-

nade ou passé quelques années au bagne, revient tranquillement chez lui, et rentre dans sa maison comme s'il revenait de la promenade ou du bazar; aucun souvenir fâcheux ne le poursuit, ses parents et ses amis viennent le visiter; il reprend ses occupations habituelles, et tout se passe autour de lui comme s'il ne lui était rien arrivé; on se vante même quelquefois d'appartenir à un homme qui a été étranglé ou décapité.

La plus remarquable des prisons de Constantinople, est sans contredit le *Château des Sept Tours:* c'est là que les farouches Janissaires traînaient leurs sultans détrônés avant de leur donner la mort; sept empereurs y furent décapités, et à diverses périodes des milliers de têtes plus vulgaires en ont couvert les créneaux. Ce monument, d'une construction sévère, est situé à l'extremité ouest de la ville, sur la mer de Marmara; là commencent les fameuses murailles qui entourent toute la ville ancienne des empereurs grecs et la ville des Turcs du côté de la terre. Ces tours sont appuyées par des terrasses de quinze à vingt pieds de largeur, de cinquante, à soixante pieds d'élévation. A la base, sont d'immenses fossés encombrés de débris et de terre végétale où les arbres et des plantes pariétaires ont pris racine depuis des siècles. Les arbres par leurs rameaux entrelacés forment un fourré épais de trente à quarante pieds de large; on dirait une de ces forêts du Nouveau-Monde que la hache du colon n'a point encore entâmée; des milliers de nids d'oiseaux se balancent sur les branches; des reptiles de toutes les grandeurs rampent au milieu du feuillage, et étalent leurs brillantes couleurs aux rayons du soleil; quelquefois les arbres cachent entièrement les murs, ou n'en laissent apercevoir que les créenaux, mais bientôt la muraille reparaît dans toute sa hauteur, échancrée au sommet par des brèches de toutes les formes; et couronnée encore par une végétation magnifique.

Cet édifice appelé par les Grecs "*Heptapurgon*," à cause du nombre de tours qu'il renferme, fut élevé par Zénon, et terminé par les Comnène qui en firent une prison d'état. Après la prise de la ville par les Turcs, le Sultan s'en empara comme d'un lieu sûr dans lequel il pouvait déposer ses trésors, mais bientôt les Sept Tours furent rendues à leur destination première. Les ambassadeurs étrangers eux-mêmes devinrent des hôtes de ce lieu, et l'un deux Mr de Beaufeu, ministre français, étant parvenu à opérer son évasion, le gouverneur du château fut étranglé par l'ordre du Sultan. Cette mesure, qui violait d'une manière si flagrante, les droits des nations, se conserva dans toute sa force jusque vers la fin du siècle dernier, mais, sous le règne de Sélim, on n'en fit aucun usage. C'est de là que datent les premiers symptômes de l'influence civilisatrice qui allait se répandre dans l'empire turc; à Sélim succèda le sultan Mahmoud, et cette coutume barbare fut définitivement abolie.

Mais ce n'est point la seule métamorphose qu'ait subie la prison des Sept Tours. Ce monument ne compte plus aujourd'hui que quatre tours, les trois autres s'écroulèrent lors du tremblement de terre qui ravagea la métropole ottomane en 1786; cependant les Turcs lui ont conservé son nom primitif de "*yedde kule*" (Sept Tours.) L'artiste a représenté dans la gravure ci-jointe la partie de l'édifice où étaient enfermés les ambassadeurs; là est située une excavation profonde qu'on appelle le "*puits du sang.*" On y voit aussi un mur bâti avec des ossements humains qui s'élève à la hauteur des murs d'enceinte; non loin de là sont des salles basses où l'on jetait les prisonniers

The Valley of Guiuk-Suey the Sweet Waters of Asia.

Fisher, Son & Co London, & Quai de Gaulle, Paris 1838.

que l'on destinait à la mort, et un lieu appelé " la caverne du rocher" où les victimes étaient soumises à la torture.

Cet édifice était lié par une suite de longues et fortes murailles à la " *chrysopule*" ou " porte d'or," monument renommé par sa splendeur sous les empereurs grecs ; la porte d'or servait autrefois d'entrée principale aux sept tours ; elle était couverte de belles sculptures en bas relief parmi lesquelles on distinguait Vénus tenant une torche allumée, et regardant avec amour le jeune Adonis qui est plongé dans les douceurs du sommeil. Sur les derniers plans, le peintre avait représenté les eaux de la mer de Marmara qui baignent la base de la tour, le charmant archipel des îles des Princes, et le promontoire de Scutari.

GUIUKSUEY,

LES EAUX DOUCES D'ASIE.

Non loin de Constantinople, au sein de deux vallees fertiles et tapissées de fleurs, serpentent les eaux limpides de deux ruisseaux qui arrosent une immense prairie. C'est *Guiuksou* les *eaux douces*, l'un des sites les plus riants et les plus pittoresques des environs de Constantinople ; de tous côtés sont des kiosques entourés de verdure, des cafés, des cabanes, des cyprès, des saules, des platanes, des frênes, et des noyers qui s'étendent le long des eaux et les couvrent de leur ombrage. Chaque lieu, chaque site forme un tableau à part ; chaque point se distingue par un caractère qui lui est propre ; et tous ces paysages qui alternativement se groupent et s'isolent font de ces deux rives une immense galerie de tableaux charmants. Les prairies des *eaux douces* sont chaque jour visitées par une foule nombreuse. C'est dans l'après-midi que les promeneurs se dirigent vers ce beau site ; alors une scène pleine de mouvement et de vie s'offre à vos regards : des *tacticos* et des effendis campent sous des tentes vertes, les familles s'assemblent au pied des grands arbres ; des femmes musulmanes attachent aux branches leurs schals et balancent, dans ce berceau flottant, leurs enfans encore à la mamelle ; tandis que de petits garçons de cinq à six ans jouent autour d'elles et viennent chercher leurs caresses. Plus loin, les échoppes et les cabanes s'ouvrent aux fumeurs qui, pour deux ou trois paras fument leur pipe et prennent le café, et de distance on distance, on voit des musulmans accroupis nonchalamment sur des nattes étendues au bord de la rivière, savourer en silence la fumée du chibouk.

Les jours de fête, des tentes de toutes les formes, de toutes les dimensions, se dressent pour recevoir la foule qui augmente rapidement. Des baladins, des chanteurs, des marchands de *kabob* grillé et de sorbets ainsi que les *cavedjis*, s'installent autour du kiosque du Sultan. La gaîté, la variété, règnent partout. Ici un Turc fume ; là un Grec chante ; un Arménien s'assoupit d'un côté ; un Israélite trafique de

l'autre. Plus loin, des paysans bulgares executent des danses en s'accompagnant sur la cornemuse et vont ensuite de groupe en groupe demander un *bakchick* pour prix de leurs danses et de leurs refrains. On pourrait se croire dans un bal costumé, disposé à l'improviste pour une réunion de princes. En moins de trois heures, tous les oisifs de la capitale sont rassemblés en ce lieu, et dans ce nombre se trouvent toutes les femmes qui ont le moyen de se procurer une voiture; car en Turquie, les femmes n'ont autre chose à faire qu'à s'amuser, et les dames de Constantinople profitent largement de cette prérogative; elles se promènent toute la journée en voiture sous la protection de leurs domestiques, enveloppées, il est vrai dans leurs voiles qui les mettent à l'abri des regards profanes.

C'est auprès de la fontaine des *eaux douces* que les dames se réunissent de préférence ; elles s'asseyent sur la pelouse, mangent des confitures et médisent des femmes franques et grecques qui se promènent à l'entour. Parmi ces dames, l'*Esmeh*, la sultane, tient le premier rang. La sœur du Sultan s'avance dans un *arabah*, espèce de chariot couvert, traîné par des bœufs ; cette princesse est une *tory*. Quoique les voitures à l'européenne, attelées des chevaux soient devenues à la mode, elle demeure attachée à l'*eski adet* (l'ancien usage), et aime à se servir du même genre de voiture dont se servait sa mère. Mais la riche simplicité des *ferdjis*, la transparence des diamans dont ses serviteurs sont couverts, ne permettent pas de se tromper sur le rang de la dame qui occupe le modeste arabah.

Ces voitures mal suspendues dont la caisse rappelle les anciens carrosses à la Louis XIV, ne laissent pas que d'être très pittoresques, et produisent un bel effet au milieu de cette variété prodigieuse de costumes.

Derrière la fontaine, on aperçoit le kiosque du Sultan où Sa Hautesse a l'habitude de se retirer et de venir prendre des rafraîchissemens après ses exercices à l'arbalète ou à la fin de ses parties de chasse. Dans l'Europe occidentale, rien ne se rapproche de la réunion des *eaux douces*; les magnificences de Versailles pourraient seules lui être comparées ; mais Versailles n'est plus, et les traditions de l'ancienne sociabilité francaise s'effacent chaque jour de nos mœurs.

La pelouse des *eaux douces* a, de tout temps, fait l'admiration des étrangers ; et les souvenirs historiques qui s'y rattachent en rehaussent encore l'intérêt. Voici à cet egard, quelle est l'opinion de M. Michaud, le savant auteur de l'histoire des Croisades : " C'est ici l'endroit où les rives d'Europe et d'Asie se rapprochent le plus. Au dire des anciens, on peut entendre sur la côte d'Europe les oiseaux de l'Asie, et deux hommes peuvent se parler d'un rivage à l'autre ; il y a là, sans doute, un peu d'exagération, ou bien il faut croire que les hommes et les oiseaux avaient, dans l'antiquité, la voix beaucoup plus forte qu'ils ne l'ont aujourd'hui. C'est dans ce lieu que Darius traversa le Bosphore avec son armée, et qu'il fit bâtir un pont comme Xerxès entre Sestos et Abydos ; c'est là aussi, sur la côte d'Europe, qu'aborda Xénophon avec les Dix-Mille qu'il avait ramenés des bords de l'Euphrate ; et il est probable que les Croisés, les Goths et les Sarrasins passèrent aussi par cet endroit du canal."

The Great Bazaar, Constantinople.

GRAND BAZAR DE CONSTANTINOPLE.

Réunissez toutes les boutiques du Palais-Royal et de la rue Vivienne ; empilez sans goût les marchandises sur des tablettes en regard de la rue ; métamorphosez vos commis élégans en vieux musulmans, graves, barbus et coiffés de turbans ; ou bien faites-en des Arméniens en capalcks et au teint rosé. Réunissez tout cela, dis-je, et vous aurez alors une idée du grand bazar de Constantinople. C'est une cité à couvert. Vous pouvez y marcher la journée entière et plusieurs jours de suite, y faire mille détours, passer d'une rue dans une autre, monter et descendre, sans jamais vous y reconnaître. Le toit en est aussi élevé que celui de nos maisons à trois étages ; et la lumière affaiblie, si avantageuse aux marchands, y arrive à grand'peine, à travers une lanterne qui n'est jamais nettoyée que par la pluie.

C'est un sujet d'amusement inépuisable que d'errer dans ce bazar. On n'y avance pas promptement, car les allées en sont aussi encombrées que les bas-côtés d'une église, au sortir du sermon. Tantôt, c'est une troupe de dames turques, glissant légèrement dans leurs pantoufles jaunes, le visage couvert jusqu'aux yeux ; tantôt, une grosse esclave portant un enfant ; plus loin, un kervas, armé jusqu'aux dents, frayant le passage pour un dignitaire qu'il précède. Au milieu de cette affluence de gens de toute espèce, le seul parti que vous ayez à prendre est de serrer vos coudes et de vous laisser ballotter çà et là, selon le bon plaisir de la foule.

Les boutiques ont six pieds de large et trois ou quatre de profondeur. Le propriétaire, assis sur le comptoir et les jambes croisées, vous présente tout ce dont vous avez besoin, sans quitter sa place. Ce comptoir est un large banc à deux pieds de terre qui règne sur toute la longueur de la rue, au-devant des boutiques, qui ne sont séparées l'une de l'autre que par de minces cloisons. L'acheteur s'asseoit sur le comptoir pour être à l'abri de de la foule, et le marchand étale ses marchandises sur ses genoux, sans jamais daigner ouvrir la bouche, si ce n'est pour vous en dire le prix. S'il y ajoute les mots de *buono* ou de *kalo*, seules paroles qu'un vrai Turc sache des langues d'Occident, il est considéré par ses voisins comme un prodige. Il arrive souvent, pendant que vous examinez les objets que vous désirez acheter, que votre marchand se glisse par un trou dans la niche qui lui sert de chambre à coucher ; là il fait ses ablutions, et cette cérémonie accomplie, il revient étaler en silence son tapis sacré dans la direction de la Mecque, se prosterne et marmotte ses prières sans s'inquiéter, ni de votre présence, ni des passans. Aucune affaire ne saurait l'empêcher de remplir ses devoirs de religion. Même en fuyant la peste, un Musulman trouverait, cinq fois par jour, le temps de dire ses prières.

Lorsqu'un Franc se présente pour acheter, il excite toujours une vive curiosité. S'il montre du doigt un mouchoir brodé, un beau châle ou une paire de babouches mordorées, les damas turques, du plus haut rang, baissent avec soin leurs *yashmaks*

(voiles), et s'approchent de lui, pour voir l'objet qu'il marchande. Personne au monde n'est plus curieux que les dames turques : elles examinent avec une attention minutieuse la physionomie de l'étranger, et s'il lui arrive d'ôter ses gants ou de tirer sa bourse, elles prennent ces objets et les regardent sans songer à lui en demander la permission. Souvent, vous les voyez passer leurs petits doigts teints avec du *henna*, sur la manche de votre habit, en s'extasiant sur la finesse du drap. Si vous avez des breloques à votre montre, elles vous soulèvent la main ou tirent la montre de votre gousset, sans le moindre scrupule.

Au centre du bazar est situé ce que l'on appelle le Bezestein. Pour y arriver, on descend de quatre côtés différens, en passant sous des portes massives qui ne s'ouvrent que depuis sept heures du matin jusqu'à midi : c'est là le cœur de Constantinople, l'âme et la citadelle de l'islamisme. On n'y vend que des armes et des objets d'un grand prix. Le toit est plus élevé et la lumière plus faible encore que dans les autres bazars. Les marchands qui en occupent les stalles jouissent d'un crédit ancien et solide. De tous côtés s'offrent à vos regards des sabres de Damas, aux manches ornés de pierres précieuses et renfermés dans de riches fourreaux, de brillans poignards, des fusils incrustés d'or et d'argent ; et, en parcourant des yeux l'immense et sombre galerie qui se projette au loin, vous distinguez une longue rangée de vénérables barbes grises sortant de dessous leurs neigeux turbans ! Turcs de l'ancien régime, qui n'ont point voulu se soumettre aux réformes de Mahmoud ; et qui n'ont porté aucune atteinte aux antiques costumes de l'Orient. Là, sont les mangeurs d'opium, qui fument même en dormant, et qui ne boiraient pas une goutte de vin, dût-il leur être versé par des houris. Là, sont les fatalistes, qui ne se dérangeraient pas pour échapper à un lion, et qui sont aussi sûrs du miracle du cercueil de Mahomet que de la longueur de leur pipe, ou de la qualité de leur tabac de Shiraz.

Rien de plus curieux que le noble dédain que ces vieilles jambes croisées montrent pour un Chrétien. " Je me promenais un jour, dit un jeune Américain, Mr. John Willis, avec un voyageur anglais que j'avais connu en Italie, quand une robe perse d'une beauté singulière, attira les regards de mon compagnon. Il avait avec lui son drogman turc, et montrant du doigt la robe accrochée au-dessus de la tête du marchand, qui fumait en nous regardant, il fit demander à la voir. Le Musulman continua à fumer sans faire plus d'attention à nous qu'aux nuages blancs qui se déroulaient entre les poils de sa barbe. Il aurait pu servir de modèle à Michel-Ange pour peindre Moïse. Il était maigre, pâle, calme ; sa physionomie et sa poitrine offraient l'immobilitié d'une statue ; sa tête était couverte d'un grand turban d'une forme antique ; sa barbe bouclée grisonnait, son cou était nu et son buste élégant était drapé dans un ample manteau ; je n'ai jamais vu de figure plus majestueuse ! il était évident qu'il n'avait nulle envie de faire des affaires avec nous. A la fin, tirant ma tabatière de ma poche, et lui adressant la parole avec le titre d'effendi, je posai ma main sur ma poitrine et lui offris une prise. Le tabac, sous cette forme, est en Turquie un objet de luxe ; l'anche d'ambre sortit de dessous la moustache de notre marchand, puis il plongea ses trois doigts dans ma tabatière, et dit avec

T. Allom. E. B. Havell.

Baluk Hana, and Method of Fishing for the Red Mullet.

At this spot, State Criminals are thrown into the Bosphorus from the Seraglio

Fisher, Son & Co. London & Paris de l'École Paris 1838

beaucoup de grace : *pekké !* exclamation dont les Turcs se servent pour marquer leur satisfaction.

" Il me fit place à côté de lui sur son tapis, et décrochant la robe que je desirais, il l'étendit devant nous. Mon ami l'acheta sans hésiter, nous passâmes ensuite une heure à regarder des châles, des armes, des cassolettes d'encens de l'ambre sans tache pour des pipes, des perles, des bracelets du temps du sultan Selim, et une foule d'autres objets rares et précieux. La fermeture des portes du Bezestein interrompit, à notre grand regret, cette agréable occupation, et mon vieil ami nous donna, en partant, le salem d'une manière fort gracieuse pour un Turc."

BALUK-HANA.

LES PECHERIES DU BOSPHORE.

La Mer-Noire était pour l'Antiquité une mer inconnue, une mer mystérieuse ; les navigateurs en redoutaient les écueils ; et leur imagination la peuplait de fantômes menaçants. D'un côté, la renommée vantait les mines d'or et d'argent que cachaient les bords lointains du Phase, les riches productions de la Bithynie, de la Colchide, et de la Thrace ; de l'autre elle répandait mille fables qui remplissaient d'effroi l'ame des voyageurs. La nature elle-même semblait changer ses lois pour rendre cette mer plus terrible. On croyait voir les deux Cyanées se rapprocher comme par miracle pour défendre l'entreé de l'Euxin ; aussi les côtes voisines de l'embouchure étaient-elles couvertes d'autels élevés aux Dieux. Ces rivages n'entendaient alors d'autre bruit que celui de la tempête, ou celui de la prière dans les temples de Jupiter et d'Apollon. Empruntons au savant Michaud quelques lignes sur le Bosphore, lui qui a étudié cette contrée avec tant de soin et d'amour : " Le navire *Argo*, dit-il, qui le premier s'ouvrit un passage à travers ces abymes inconnus, dut vivement frapper l'imagination des peuples. Les Argonautes n'allaient pas uniquement à la conquête d'une toison d'or, mais ils rêvaient pour le commerce grec un nouvel empire, et Jason, avec son ancre de pierre, fit pour son siècle ce qu'a fait Vasco de Gama pour l'Europe moderne. Malheureusement les Argonautes n'eurent point pour eux la lyre d'Homère ; les chants d'Apollonius, d'Onomacrite, d'Hésiode, d'Epiménide et de Pindare n'ont pas été assez puissants pour que leur expédition devînt comme la guerre de Troie, l'éternel entretien des générations."

Cette mer si riche en souvenirs a conservé son antique renommée ; les dieux ne sont plus, et les vents ont emporté la poussière de leurs temples, mais ses rives sont toujours fécondes en naufrages. Il n'existe pas une carte complète de la Mer-Noire pour diriger la marche des navigateurs ; la Porte n'a jamais voulu jusqu'ici qu'on fît dans ces parages des observations nautiques ; il semble que les écueils et les abîmes de l'Euxin soient pour elle un sûr garant de la possession de cette mer ; ces écueils sont plus redoutables en effet que tous les châteaux élevés sur les rives du Bosphore.

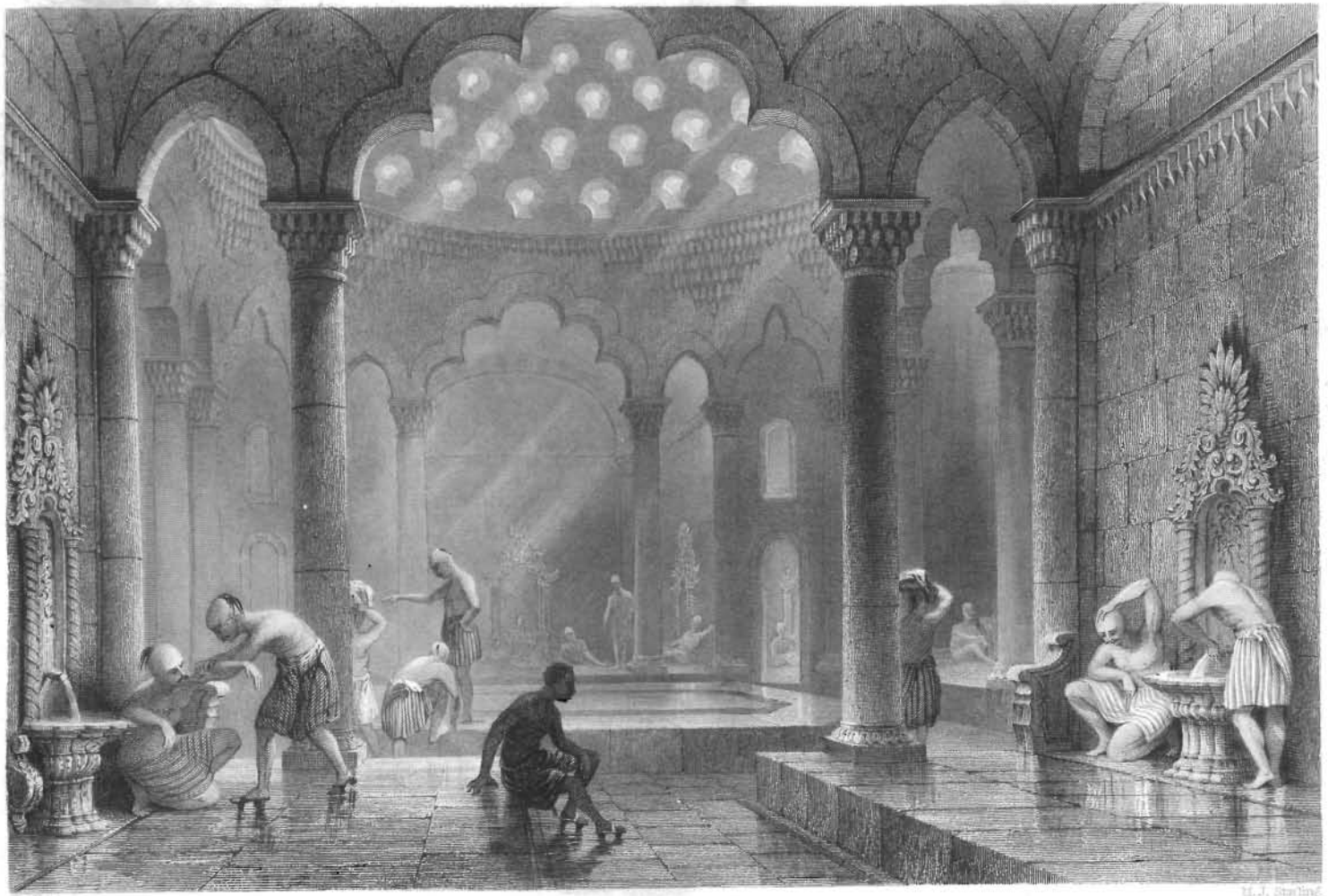
Cependant ces obstacles et ces dangers n'arrêtent pas les navires de l'Europe ; chaque année ils labourent en tout sens cette mer orageuse ; ils trouvent sur les rivages de l'Euxin des cités que l'Antiquité ne connaissait point, et reviennent chargés de blés, de bois de construction, de laines, de pelleteries, et des plus riches productions de la Crimée, de la Géorgie et de l'Asie-Mineure.

La Mer-Noire se recommande encore à l'attention des savants par le nombre et la variété des poissons que renferment ses eaux. Le naturaliste y trouve une mine inépuisable de richesses icthyologiques ; des milliers de poissons de toutes formes et de toutes grandeurs se pressent dans cet immense bassin. En automne, ces poissons fuyant les froides brumes et les vents du nord quittent généralement la Mer-Noire et se réfugient dans l'Archipel. Au retour du printems, ils reprennent le chemin de leurs premières demeures, mais, cette migration leur est funeste ; s'ils échappent aux rigueurs de l'hiver, ils tombent la plupart du temps au pouvoir de l'homme.

Alors le Bosphore se couvre d'une multitude de pêcheurs ; les uns sont armés de filets, les autres debout ou assis sur la proue de leurs barques tiennent en main la ligne. Sur la rive du détroit, dans les anses, sous les rochers, on voit une foule d'hommes et d'enfants qui balancent leurs lignes à la surface des flots. Les femmes de Thérapia et de Buyukdéré ne restent point étrangères à cette guerre ; elles laissent flotter de longs paniers au courant de l'onde, et ces paniers sont autant de pièges. Ainsi traqués, des bataillons de pélamides venus des Palus-Méotides, de grandes caravanes de poissons, enveloppées, surprises de toutes parts, laissent derrière elles des milliers de prisonniers qu'on emporte dans les marchés de Stamboul, et dans les principaux villages de la Propontide.

Mais de toutes les manières de pêcher en usage sur le Bosphore, la plus remarquable est sans contredit celle qui consiste à former une enceinte avec des pieux enfoncés dans la mer ; à ces pieux on fixe l'un des côtés d'un immense filet qui traîne au fond de l'eau, ce filet est ensuite replié sur lui-même et levé par une de ses extrémités à l'aide de poulies et de cordes de rappel attachées à un échaffaudage formé de poutres et construit sur l'une des rives du détroit. Au sommet de cet échaffaudage, on établit une petite cabane couverte de toile ou de feuillage. Ces cabanes servent de retraite aux pêcheurs, c'est là qu'ils guettent le moment du passage des bandes de poisson. Pour distinguer au fond de la mer le poisson qui passe ils jettent quelques cuillerées d'huile qui forment des tâches rondes à travers lesquelles on peut distinguer dans l'eau à une grande profondeur comme à travers une lentille de verre. Mais les pêcheurs n'ont recours à cet expédient que lorsque la mer est agitée ; dans les tems ordinaires, leurs yeux exercés n'ont besoin d'aucune assistance : ce qu'ils découvrent d'abord, ce sont des points noirs qui se dessinent à travers l'azur des flots, et bientôt ils reconnaissent les bancs de poisson qui roulent dans les vagues. Quand ils jugent qu'une assez grande quantité de poisson est entrée dans leurs pieges, ils donnent le signal, et on retire aussitôt le filet. Alors le poisson resserré de plus en plus se trouve porté à la surface de l'eau où il peut être pris à la main.

Cette pêche est très commune sur les bords de la Mer-Noire, à l'embouchure du Danube et sur les deux rives du Bosphore. Les cabanons sont appelés *Baluk Hana*



T. Allom. H. J. Starling

The Bath.

ou maison aux poissons. Dans la gravure on voit un specimen de ces Baluk Hana. Cest l'un des plus grands établissements de ce genre ; il est situé sur la mer de Marmara, sous les murs mêmes du sérail. Tout auprès, on aperçoit une barque dans laquelle sont plusieurs Turcs qui jettent un cadavre à la mer. Le Bosphore, comme on sait, est aussi le dépositaire muet des victimes que la politique turque juge à propos de sacrifier à son repos ou à sa sûreté. On procède à cette triste cérémonie pendant la nuit, à la lueur des torches ; lorsqu'une exécution a eu lieu dans l'interieur du sérail, le corps du supplicié est déposé dans un kiosque qui donne sur la mer; puis, au milieu de la nuit, le cadavre est transporté dans une caïque d'où il est précipité dans la mer.

BAINS TURCS.

Si l'on voulait faire le dénombrement complet de toutes les personnes qui exercent la médecine à Constantinople, il faudrait mentionner ceux qui préparent les drogues et qui les vendent, les barbiers chargés de la saignée ou de l'application des sangsues, les *papas* grecs, les imans, les derviches, et enfin les interprètes des médecins francs qu'on peut considérer comme des élèves en médecine; ajoutons les fontaines miraculeuses des grecs, les tombeaux des santons, et les amulettes. Celles-ci méritent même la meilleure place du tableau ; on les trouve partout : sur des membres cassés, sur des têtes qu'incommode la migraine, et sur des cœurs malades d'amour. Dans ce cas elles consistent en une ou deux feuilles d'hyacinthe que les Turcs nomment *muscharumi*. Ces feuilles sont ordinairement portées par les jeunes filles. Quelquefois les amulettes turques sont composées de mots qui n'ont aucun sens, comme les *abracadabra* des anciens Grecs, et les *abracala* des Juifs. Souvent aussi, ce sont de simples rouleaux de parchemin avec ce mot, *bismallah*, " au nom de Dieu clément." Ces rouleaux sont accompagnés de signes cabalistiques de l'astrologue Geffer, mais le plus ordinairement ils contiennent des versets du Coran. Les plus estimés dans les maladies dangereuses sont des morceaux du tapis qui couvre le chameau chargé de porter à la Mecque les présents annuels du Grand-Seigneur, et nous devons dire que la foi du malade dans l'efficacité de cette amulette, en rétablissant le calme dans son esprit, contribue souvent à sa guérison.

On peut juger, d'après cette esquisse, de l'état de la médecine à Constantinople. M. Michaud dans sa Correspondance d'Orient, rapporte de la manière suivante la maladie et la mort du capitan pacha.

" Aussitôt que le mal se déclara," dit-il, " des médecins grecs, et des médecins arméniens, s'emparèrent de sa personne. La maladie était une hydropysie de poitrine. Un iman qui venait chaque jour imagina que le malade avait une belette dans l'estomac, et que pour le délivrer de cet hôte incommode, il fallait prononcer quelques versets du Coran. Malgré plusieurs invitations faites au nom du Prophète, il arriva que la belette ne voulait point sortir. Que faire dans ce cas? il était bien

évident que l'animal était encourage dans son obstination par la présence des mauvais esprits. Voici donc notre iman qui se met en devoir d'arracher du corps du pacha les démons qui avaient pu s'y introduire. Ce fut dans ce moment qu'un docteur français vint visiter le malade ; le docteur rencontra à la porte un jeune esclave qui avait l'air très effrayé: *Maschalla !* s'écriait-il, *Maschalla !* O merveille de Dieu ! il s'était trouvé dans l'appartement du pacha lorsque l'iman y faisait son miracle, et retirait du corps du malade les diables qui s'y étaient logés ; à mesure que ces diables sortaient du corps, l'iman les prenait dans sa main, et les posait sur un sopha ; il en avait déjà retiré cinq, ajouta l'esclave, cinq qu'il nous a montrés. En achevant son recit, le jeune Turc murmurait encore entre ses dents le mot de *Maschalla !* et craignait que les diables sortis du corps du pacha ne vinssent s'emparer de lui. D'après tout ce qu'il venait d'entendre, le docteur jugea que ses conseils ne profiteraient guère au capitan pacha. En effet la maladie ne fit qu'empirer, et bientôt on apprit dans Stamboul que le grand amiral avait *tourné sou gouvernail vers l'éternité, et que le vent du trépas avait rompu le mât de sa barque.*"

Heureusement dans un grand nombre de maladies les bains Turcs viennent en aide à l'ignorance des docteurs de l'Orient. Ces bains produisent les plus heureux effets dans toutes les maladies cutannées; ils facilitent la digestion, donnent une grande élasticité aux membres, guérissent les maux d'estomac, les douleurs, les maladies d'entraille, la fièvre, et les migraines. De là, le grand usage des bains que font les Orientaux. Ces bains sont pris par tous, depuis l'effendi le plus riche, jusqu'au plus pauvre enfant du prophête. Le prix ordinaire est de cinquante paras (4 fr.) pour les gens riches, et de douze paras (1 fr.) pour les pauvres, mais à ce prix on n'a point avec soi un *tellack*, ou baigneur, et on ne peut après le bain reposer ses membres sur un sopha.

En général les établissements, destinés à ces bains présentent à l'extérieur comme à l'intérieur des proportions colossales. Celui que l'on voit dans la gravure est situé près du bazar Avret ; c'est un des établissemens les plus magnifiques du genre. Il est bâti en pierres de taille, et porte le nom de Mustapha Pacha son fondateur. L'édifice à la forme d'un parallèlogramme, il est surmonté de deux dômes élevés dont l'un est percé par de nombreuses ouvertures ; l'autre découvert au sommet comme le Panthéon reçoit la pluie qui tombe dans un bassin de marbre. Autour des appartements sont des larges bancs où viennent se reposer les baigneurs.

Le franc qui entre pour la première fois dans un de ces établissements ne peut se défendre d'un vif sentiment de surprise en voyant le spectacle qui s'offre à ses regards. Le pavé que foulent ses pieds est en marbre de diverses couleurs, au centre un réservoir immense est rempli d'eau. Les colonnes qui soutiennent l'édifice sont surmontées de chapiteaux élégamment sculptés, et de toutes parts ses yeux s'arrêtent sur des bassins formés d'une seule pièce qui placés sous d'énormes robinets se remplissent au gré des baigneurs. Les assistants, après l'avoir examiné pendant quelques instants avec une certaine curiosité reprennent leurs occupations ; les uns se rendent dans la salle de bain, les autres se reposent dans une douce langueur, tandis que d'autres savourent avec délice la fumée du tabac. Lui-même devient l'objet de l'atten-

T. Allom. J. R. Le Keux.

The Mosque of Santa Sophia

From the Gallery

Fisher, Son & C. London. & Rue de Seine, Paris.

tion et des civilités du *hammangi;* c'est le maître du bain. Un tellack s'approche avec politesse, il le conduit à un sopha, et lui présente une chibouque élégante, enveloppe sa tête, ses reins, et son corps de linges d'une blancheur éblouissante; puis armé de sandales en bois qui protègent ses pieds contre l'humidité du parquet et soutenu par le tellak, il entre dans une chambre où règne une température modérée; de là, lorsque ses pores commencent à s'ouvrir, on le conduit dans l'étuve, où à travers un nuage dense, il découvre un certain nombre de formes humaines étendues çà et là sur une estrade, comme des cadavres sur une table de dissection. Alors il se mêle aux baigneurs et passe par toutes les cérémonies du massage que nous avons indiquées dans notre article sur Brousse.

MOSQUÉE DE SAINTE-SOPHIE.

Mahomet II, septième empereur ottoman, monta sur le trône à treize ans, par suite de l'abdication de son père qui eut lieu l'an de l'hégire 847 (de J. C. 1443). Mais Ladislas IV, roi de Hongrie, menaçant le salut de l'empire, Amurath remonta sur le trône, qui d'un autre côté venait d'être ébranlé par le soulèvement des Janissaires, le premier qu'ils eussent encore osé tenter. Mahomet commença de nouveau à régner en 1451, et depuis cette époque sa vie ne fut qu'une suite de triomphes, qui lui ont mérité les surnoms de Bousrouk, d'Aboul, Telhah, de Mahomet le Vainqueur; la postérité lui a conservé le simple nom de Mahomet II, et ce nom résume tout ce que la terreur et la gloire peuvent laisser de plus imposant dans la mémoire des hommes.

Mahomet avait signé la paix avec l'empereur Constantin Dracosès, et il avait même commencé à payer une pension pour l'entretien de son oncle Orcan retiré depuis long-temps à la cour de Constantinople, lorsque son inexactitude à remplir cette clause excita les réclamations de l'empereur, et la menace de celui-ci de renvoyer Orcan; cette menace imprudente allait entraîner la ruine de l'empire.

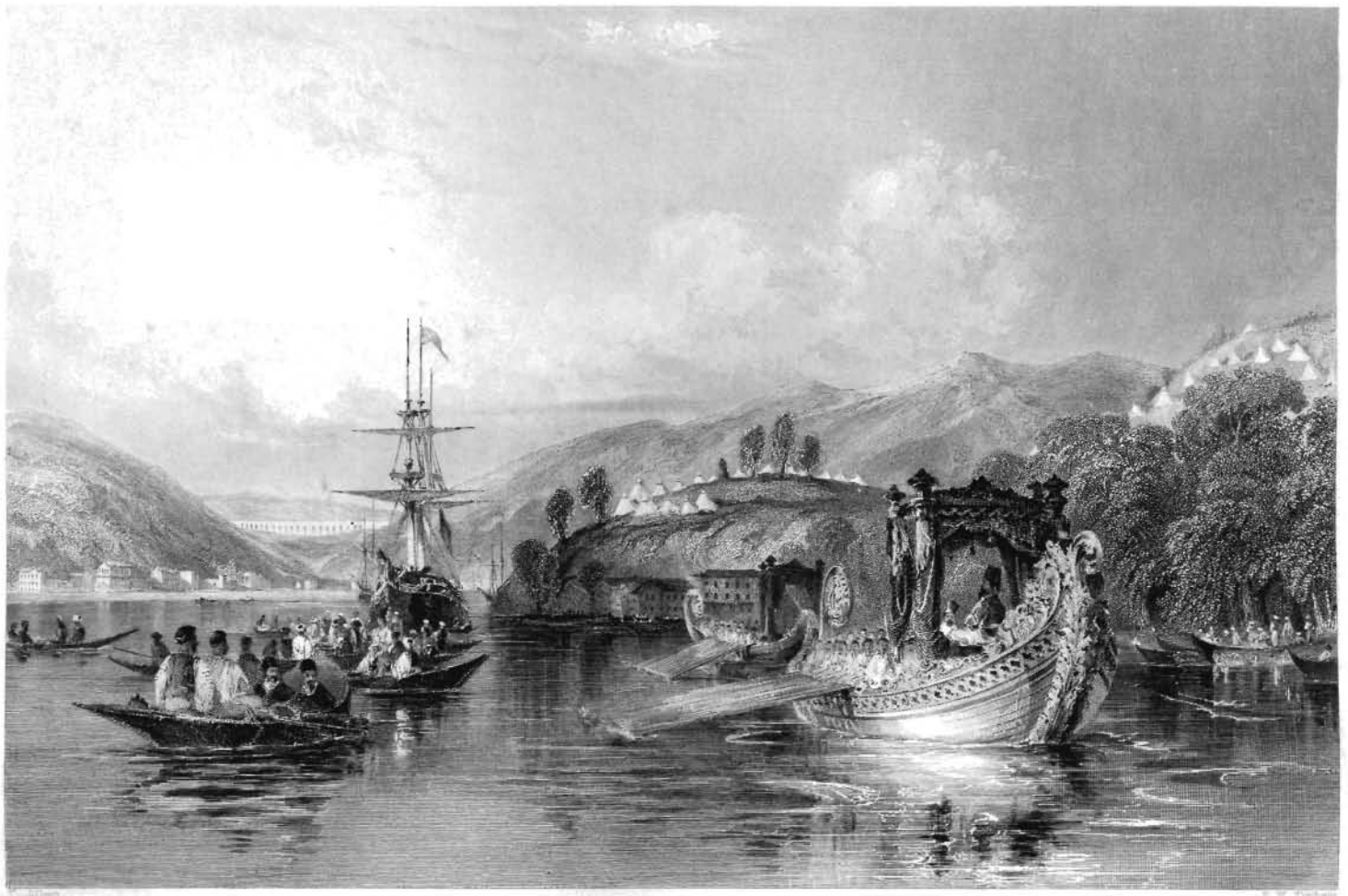
En effet, Mahomet, élève aussitôt une forteresse à cinq milles de Constantinople, en face de celle qui existait déjà sur les rives d'Asie, et de là ses troupes se répandent dans la campagne jusque sous les murs de Constantinople; puis il paraît lui-même à la tête de quatre cent mille combattans. Il fallait vaincre ou périr. Constantin à la tête des assiégés, et Justiniani commandant-général de la ville soutiennent avec intrépidité les attaques les plus vives; la noblesse la plus illustre, les Paléologues, les Comnènes, Jean de Dalmatie, François de Tolède, suivent leur exemple et électrisent par leur courage, les Génois, les Grecs et les Vénitiens. Vains efforts! Mahomet II donne le dernier assaut. "Soldats, s'écrie-t-il; je ne me réserve que la ville; l'or et les femmes sont à vous; le gouvernement de ma plus vaste province à celui qui arrivera le premier sur les remparts;" et pendant toute la nuit, la terre et les eaux gémissent sous le bruit de la foudre; le brave et infortuné Constantin

dans cette nuit fatale vint prier le Dieu de l'empire et communier les larmes aux yeux ; puis au lever de l'aurore il sort de sa capitale, à cheval, accompagné des cris et des gémissemens de sa famille, et vient mourir en héros sur la brêche. Voici comment M. de Lamartine dans son *Voyage en Orient* rend compte de cet événement : " Quelques heures plus tard, la hache enfonçait les portes de Sainte Sophie ; les vieillards, les femmes, les jeunes filles, les moines, les religieuses, encombraient cette vaste basilique, dont les parvis, les chapelles, les galeries, les souterrains les tribunes immenses, les dômes et les plates-formes, peuvent contenir la population d'une ville entière ; un dernier cri s'éleva vers le ciel, comme la voix du christianisme agonisant. En peu d'instans, soixante mille vieillards, femmes ou enfans, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe, furent liés par couples, les hommes avec des cordes, les femmes avec leurs voiles ou leurs ceintures. Ces couples d'esclaves furent jetés sur les vaisseaux, emportés au camp des Ottomans, insultés, échangés, vendus, troqués, comme un vil bétail ! Jamais lamentations pareilles ne furent entendues sur les deux rives d'Europe et d'Asie ; les femmes se séparaient pour jamais de leurs époux, les enfans de leurs mères, et les Turcs chassaient, par des routes différentes, ce butin vivant, de Constantinople vers l'intérieur de l'Asie. Constantinople fut saccagé pendant huit jours ; puis Mahomet II entra par la porte Saint Romain, entouré de ses visirs, de ses pachas et de sa garde. Il mit pied à terre devant le portail de Sainte-Sophie, et frappa de son yatagan un soldat qui brisait les autels. Il ne voulut rien détruire. Il transforma l'église en mosquée, et un muetzlin monta pour la première fois sur cette même tour, d'où je l'entends chanter à cette heure, pour appeler les Musulmans à la prière et glorifier, sous une autre forme, le Dieu qu'on y adorait la veille. De là, Mahomet II se rendit au palais désert des empereurs grecs, et récita, en y entrant, ces vers persans :

" L'araignée file sa toile dans le palais des empereurs, et la chouette entonne son chant nocturne sur les tours d'Erasiab !"

Dans un autre passage, le même auteur donne les détails suivans sur la mosquée de Sainte Sophie ; nous ne saurions prendre un meilleur guide pour la description de ce monument,

" La grande basilique de Sainte Sophie, bâtie par Constantin, est un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre ; mais on sent, à la barbarie de l'art qui a présidé à cette masse de pierre, qu'elle fut l'œuvre d'un temps de corruption et de décadence. C'est le souvenir confus et grossier d'un goût qui n'est plus; c'est l'ébauche informe d'un art qui s'essaie. Le temple est précédé d'un long et large péristyle couvert et fermé comme celui de Saint Pierre de Rome. Des colonnes de granit, d'une prodigieuse élévation, mais encaissées dans les murailles et faisant massif avec elles, séparent ce vestibule du parvis. Une grande porte s'ouvre sur l'intérieur; l'enceinte de l'église est décorée sur ses flancs de superbes colonnes de porphyre, de granit égyptien et de marbres précieux ; mais ces colonnes de grosseur, de proportion et d'ordres divers, sont évidemment des débris empruntés à d'autres temples et placés là sans symetrie et sans goût, comme des barbares font supporter une masure par les fragmens mutilés d'un palais. Des piliers gigantesques,



The Valley of Unkiariskillessi, or the Sulta.

In which the celebrated Treaty with Russia was signed.

Fisher, Son & Co. London & Paris [illegible]

en maçonnerie vulgaire, portent un dôme aérien comme celui de Saint Pierre, et dont l'effet est au moins aussi majestueux. Ce dôme, revêtu jadis de mosaïques qui formaient des tableaux sur la voûte, a été badigeonné quand Mahomet II s'empara de Sainte-Sophie pour en faire une mosquée. Quelques parties de l'enduit sont tombées et laissent réapparaître l'ancienne décoration chrétienne. Des galeries circulaires, adossées à de vastes tribunes, règnent autour de la basilique à la hauteur de la naissance de la voûte. L'aspect de l'édifice est beau de là; vaste, sombre, sans ornement, avec ses voûtes déchirées et ses colonnes bronzées, il ressemble à l'intérieur d'un tombeau colossal dont les reliques ont été dispersées. Il inspire l'effroi, le silence, la méditation sur l'instabilité des œuvres de l'homme, qui bâtit pour des idées qu'il croit éternelles et dont les idées successives, un livre ou un sabre à la main, viennent tour-à-tour habiter ou ruiner les monumens. Dans son état présent, Sainte Sophie ressemble à un grand karavansérail de Dieu."

HUNKAIR, OU UNKIAR SKELLESKI.

Au commencement du dix-huitième siècle, l'Europe fière de la politesse de ses cours et de la civilisation de ses peuples, dédaignait de compter le Czar au nombre de ses rois, et rejetait les Moscovites parmi les autres barbares de l'Asie. Ce que l'on savait du climat rigoureux de la Russie, de son régime despotique, de l'abrutissement de ses peuples ne permettait pas de croire que cet empire pût jamais exercer la moindre influence sur le système politique de l'Europe. En 1700, la Russie n'avait ni marine, ni état militaire, et la capitale de l'empire n'était qu'une cité tâtare isolée au milieu des steppes et des forêts. Un siècle s'écoule, et cette nation si méprisée devient un géant politique sur lequel tous les regards s'arrêtent avec anxiété. La Grande-Bretagne elle-même n'a plus autant de confiance dans ses remparts flottans; elle entrevoit dans la Russie une puissante rivale, qui peut devenir un jour maîtresse de la Méditerranée, de la Mer-Noire et de la mer Caspienne, dominer en Egypte, s'emparer du cours du Nil, et s'établir enfin sur le golfe arabique; tandisque ses armées de terre, soumettant l'Asie-Mineure, occuperaient le cours de l'Euphrate et du Tigre, pénétreraient dans l'Hindoustan, pour soustraire ce pays au joug britannique, et lui imposer celui des Czars.

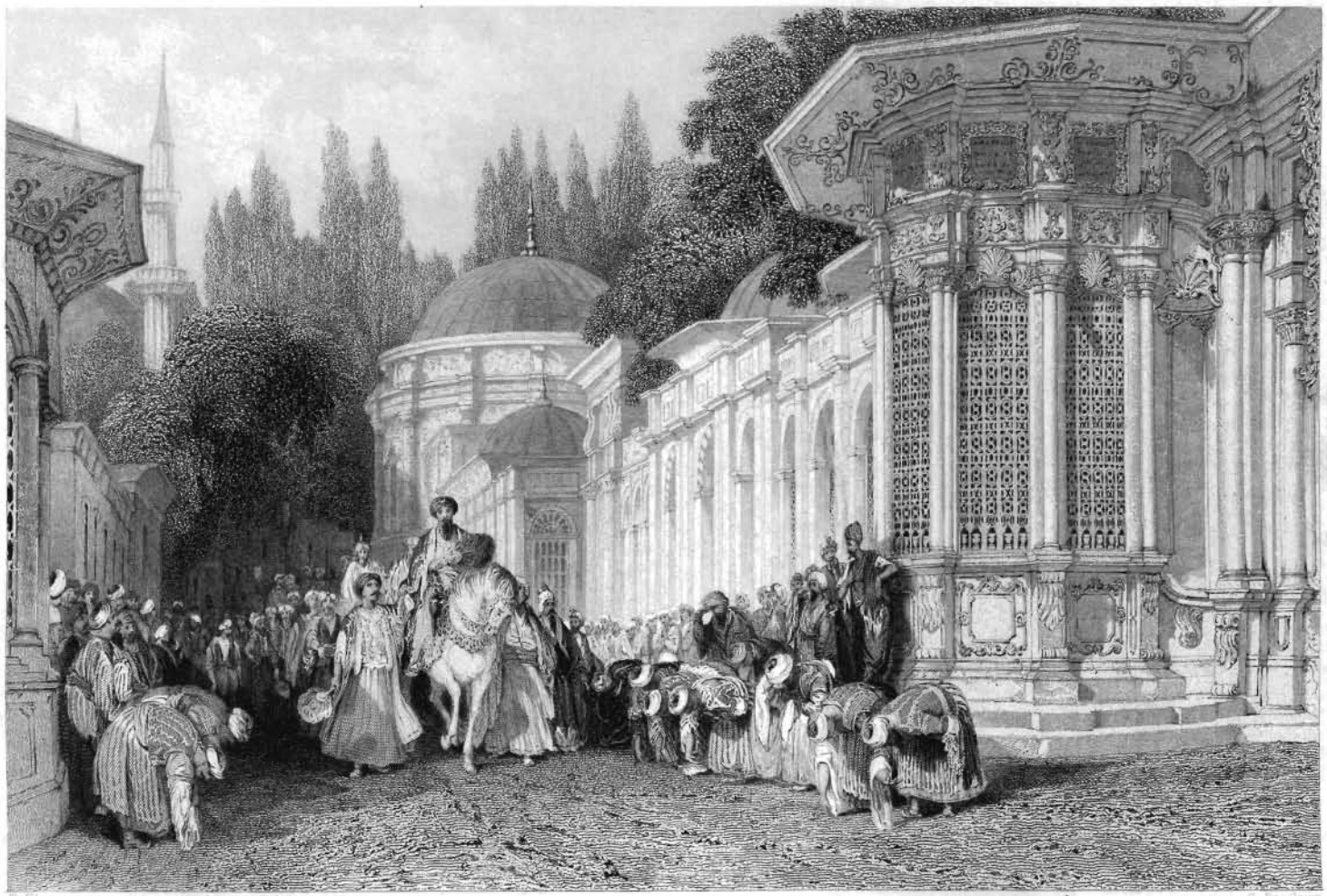
Ces craintes ne sont pas exagérées lorsqu'on mesure les conquêtes immenses de la Russie depuis un siècle. C'est en 1703 que s'élèvent les murs de St. Pétersbourg sur les rives de la Newa; bientôt la Livonie et l'Ingrie sont ajoutées aux domaines de la couronne; en 1724, la Russie devient maîtresse de la petite Tâtarie, et en 1772 elle obtient du Khan Sahin-Gheraï, moyennant une pension viagère de 800,000 roubles, cette Crimée qui forme l'un des plus beaux points militaires et commerçans de la Mer-Noire. Le démembrement de la Pologne, en 1793, lui donne une partie de la Lithuanie, qu'elle comprend tout entière dans ses états; la prise de possession de la

Géorgie, en 1797, celle de la Finlande et de la Bothnie en 1809, suivent cette précieuse conquête. En 1812, la Russie s'empare de la Bessarabie; en 1814, elle enlève à la Perse ses provinces méridionales du Caucase; en 1815, elle s'étend du côté de la mer du nord; en 1828, les contrées fertiles que baignent les eaux de l'Araxe agrandissent encore son territoire; en 1829, le traité d'Andrinople lui donne une grande étendue de pays du côté de la Mer-Noire, et en 1832 elle fait du royaume de Pologne une province russe.

Ces riches conquêtes n'ont point encore satisfait l'ambition de la Russie. On sait que par les traités de 1809, la Porte avait déclaré que fidèle à ses anciens usages, elle ne voulait pas permettre aux navires de guerre de franchir les Dardanelles et que l'Angleterre souscrivit à ces conditions et promit de les respecter. Cet obstacle ne pouvait convenir à la Russie, elle profite d'un moment favorable qui a mis dans ses mains les destinées de l'empire Ottoman, et signe avec la Porte un traité, en vertu duquel ses vaisseaux de guerre peuvent passer les détroits, tandisque tous les navires de guerre des nations étrangère sont exclus de ce privilège. Puis elle applique les clauses du traité à l'ambassadeur d'Angleterre lui-même qui parti sur une frégate pour se rendre à Odessa, est obligé de quitter ce navire, et de prendre passage sur le *Pluton*, bâtiment qui fut désarmé à son passage dans le détroit. Ce fameux traité qui humilia l'Europe entière porte le nom du lieu où il fut signé. C'est dans la charmante vallée d'Hunkair-Skelleski, et tout près du village de Thérapia qu'il fut conclu; sur une éminence, à la droite du spectateur, on voit le monument en pierre qui fut élevé en commémoration de cet évènement. En face, et sur la rive gauche, est le village de Thérapia. Au fond, on aperçoit un grand aqueduc et sur le premier plan le caïque doré du Sultan qui sert à Sa Hautesse pour les excursions qu'elle fait sur les deux rives du Bosphore.

LA MOSQUÉE D'EYOUB.

En longeant la rive de Stamboul jusqu'au fond de la Corne d'Or, on arrive au bourg d'Eyoub, où s'élève la mosquée de ce nom. C'est là que le Sultan, en montant sur le trône vient ceindre le sabre d'Osman. Rien de plus magnifique que l'aspect de Constantinople dans ce moment. L'aurore du jour est saluée par le mugissement de cent bouches à feu. Une multitude de navires appartenant à cent nations différentes, tous pavoisés et tous rangés dans la circonférence du Croissant d'Or répondent par leurs décharges à celles qui grondent simultanément à la Tophana et au sérail. Alors s'élèvent vers les cieux d'épais nuages de fumée, et çà et là, à travers leurs déchirures on aperçoit comme dans les visions d'un songe, des fragmens de mosquées, de fortifications, des minarets, des maisons rouges, des jardins d'un vert sombre, des cimetières couverts de hauts cyprès qui au milieu de leurs encadremens de fumée paraissent bizarrement entassés les uns sur les autres. Le medium vaporeux, à travers



T. Aikin. G. Presbury

Eyoub Sultan, – Fountain, & Street of the Tombs.

Fisher, Son & C.o London & Quai de l'Oreille, Paris, 1838.

le quel on les voit, leur donne un aspect colossal; on dirait une terre de féerie où tout est dans des proportions inaccoutumées et gigantesques.

Dès le matin, la population de Constantinople tout entière se presse vers le lieu où doit passer le cortège. Tout présente un air de fête, d'attente, et de joie; les Turcs marchent d'un pas plus vif que de coutume, la gravité ordinaire des physionomies s'est épanouie; on n'apperçoit ni pauvres, ni haillons. Voici la description du cortège telle que nous la transmise un témoins oculaire, et qui correspond parfaitement à la belle planche annexée à ce sujet.

"Les grands de l'empire," dit le narrateur, "parurent à mes yeux comme un nuage d'or. Je ne trouvais dans mes souvenirs rien de comparable à la magnificence de leurs broderies et de leurs vêtemens, que celle du sénateur romain dans sa gloire, suivant le pape, le jour de Pâques, sur les marches du trône pontifical. Tous ces costumes ont été empruntés à la cour des empereurs grecs. On ne voit pas à Constantinople d'autres voitures que les litières *(akabas)* destinées aux harems et les chars attelés de buffles très en faveur chez les Arméniens. Aussi chacun de ces grands personnages m'était-il facilement indiqué à mesure qu'il passait à cheval devant moi. Ce gouvernement à cheval sied au surplus à un peuple guerrier et à une cour qui vivait sous la tente avant d'habiter des palais. Tous les ministres de Sa Hautesse paraissaient aussi convaincus de leur importance, que s'ils n'eussent jamais dû sortir de place; erreur commune aux ministres de tous les pays. Parmi eux, ce fut principalement le muphti, l'ulema, et le kislar-aga, qui me fascinèrent. Il faut venir en Turquie pour voir trois personnages aussi dissemblables, réunis et marcher de conserve. Imaginez le chancelier et le primat d'Angleterre accolés à qui?—Au chef des eunuques noirs! Ce fut ce dernier qui attira le plus mon attention: il me parut le plus laid et le plus curieux des trois. Représentez-vous une espèce de Caliban, ramassé et court, avec une tête d'une grosseur monstrueuse, des yeux jaunes comme une idole de la Mer du Sud, et une physionomie à la fois épaisse et rechignée, fière, solennelle et assoupie. Après le sultan, c'est lui qui a le plus grand harem de l'empire; anomalie qui fera sans doute sourire ici, mais à laquelle on est fait à Constantinople. Le muphti eût été un modèle pour les archevêques. A la vérité il ne portait pas de perruque: mais il avait une grande barbe qui, comme toutes ses décisions, lui appartenait en propre. Derrière, s'avançait le reis-effendi, ou ministre des affaires étrangères. Après ce ministre parut le grand visir; mais malgré tout l'éclat qui l'environnait, j'y fis peu d'attention, car il était en quelque sorte, perdu au milieu des rayons de la gloire de son maître.

"Je le vis enfin celui que j'attendais avec une curiosité si impatiente! Sa présence me fut annoncée non par des acclamations, mais par un profond silence, une vénération muette, qui, au milieu de toute cette multitude, me parurent plus imposans que ces cris dont l'Europe occidentale salue ses rois. Assurément la fortune ne s'était pas trompée en donnant l'empire à celui que j'avais alors devant les yeux: tout en lui, fesait pressentir le caractère fier et inébranlable qu'il a manifesté depuis. Son œil enfoncé et pénétrant, était rempli de majesté; son nez, légèrement relevé, indiquait de la résolution et de l'audace; il y avait quelque chose d'impérieux dans la

contraction de ses lèvres, que l'on apercevait difficilement parmi les flots de sa longue barbe noire. Sa physionomie calme, concentrée, qui n'avait dans aucun pli, l'empreinte des passions humaines, formée dans le plus beau moule, était d'un ton olive parfaitement uniforme; nulle trace de la circulation du sang ne s'y faisait apercevoir. Ce n'était que par momens, dans ses yeux, d'où elle s'échappait comme par gerbe, que se peignait l'énergie de son ame; tout le reste était sévère, pâle, immobile comme la mort. On voyait qu'il commandait à des millions d'hommes, et qu'il le sentait. Ce beau cheval arabe qui frémissait sous lui, et dont il contenait l'ardeur de sa main puissante, me semblait être le symbole du peuple soumis à son frein. Il s'avançait comme le roi des rois, comme le maître des hommes. Quand il passait devant eux, ses sujets se voilaient le visage, ou portaient les mains à leurs yeux, afin de ne pas être éblouis par l'éclat de Sa Majesté. Son costume était d'une simplicité magnifique; l'aigrette de diamans et la martre noire étaient les seuls signes de sa dignité suprême. Devant lui marchait son trésorier, qui jetait au peuple des paras nouvellement monnayés, et dont quelques-uns vinrent m'atteindre au visage; et, derrière, son secrétaire, qui recevait dans un portefeuille jaune les requêtes qu'on présentait au Sultan. L'escorte qui l'entourait était sa garde favorite: les casques de cette escorte, autres reste des pompes du Bas-Empire, ajoutaient encore, par leur magnificence bizarre, à l'éclat de cette solennité. Le cortège se terminait par des détachemens de troupes. Il était rentré au sérail, que j'étais encore tout ému de ce luxe de l'Orient, dont l'Europe occidentale est bien loin de pouvoir offrir l'équivalent. La pompe insolite, imposante, que je venais de voir m'avait fait un effet analogue à celui de ces musiques qui continuent de vibrer dans l'ame, quand elles ont déjà cessé de résonner à l'oreille."

LES BALKANS.

Le Balkan, l'Hémus des anciens, les Thermopyles des Turcs, s'étend des alpes dinariques à la Mer-Noire, il sépare la Romelie de la Servie et la Bulgarie. Les défilés de cette chaîne de montagnes sont hérissés de retranchemens naturels à l'abre desquels une poignée d'hommes peut arrêter une armée; on y recontre des marais nombreux, des ravins comblés par la neige des torrens dont les eaux mugissantes roulent dans des précipices sans fond. L'air y est pur et doux, l'eau abondante; mais au cœur de l'été, les ruisseaux tarissent, et l'on ne voit plus qu'un sol brûlé, insupportable, à cause de la chaleur durant le jour, et dont l'humidité des nuits rend le séjour très dangereux. Dans quelques endroits cependant les montagnes sont boisées et entrecoupées de grands villages et de riches cultures. A la base, on voit des champs de blé, de vertes prairies, et çà et là répandues sur le flanc des montagnes de nombreuses maisonnettes qu'entourent de jolis vergers, et dont le toit est couvert de branches d'arbres avec leurs feuilles. Par fois, dans un vallon où serpente une rivière,

s'élèvent de grands villages bois encomposés de maisons blanches, d'une petite église et d'un presbytère.

Ces montagnes sont habitées par les Bulgares, peuple doux et bienveillant dont la physionomie respire néanmoins quelque chose de septentrional, d'énergique et de fier. Les femmes ne sont pas voilées comme en Turquie; elles vont avec les jeunes gens aux travaux des champs, et chantent des airs nationaux. Leur fraîcheur, leur gaîté, la limpidité de leurs yeux, mais par dessus tout l'élégance de leur costume, les font ressembler aux belles femmes de Berne et des montagnes de Lucerne. Ce costume se compose d'une chemise à mille plis qui leur couvre les épaules et le sein et d'un jupon court, en laine brune ou rouge. Le costume des hommes est à peu près le même que celui des paysans de l'Allemagne. Les mœurs de ces habitans sont pures quoique les femmes fréquentent librement les hommes: elles ressemblent à celles de paysans Suisses ou de la Savoie; les hommes sont simples, doux et laborieux pleins de respect pour leurs prêtres, dont le plus grand nombre labourent les champs ou vivent du produit d'un travail dur et pénible.

Cette contrée compte plus d'un million d'habitans attachés pour la plupart à l'église grecque; on y parle le grec et le slavon. Les Musulmans y sont plus nombreux qu'en Servie. Un officier turc ou deux, délégués par le pacha ou l'aga, parcourent toute l'année les villages pour recueillir l'impôt. On y trouve plusieurs villes importantes. Telle est Sophia, la *Triaditza* des Bulgares, qui est située entre l'Isker et la Nissava; Sophia est la résidence d'un métropolitain grec et d'un archevêque catholique. C'est une grande ville, mal bâtie comme presque toutes les villes de Turquie, dont le commerce est alimenté par plusieurs fabriques de drap, de tabac et par de nombreuses tanneries; sa population, suivant Balbi, est de 50,000 habitans. Dans un rayon de quarante milles, on trouve Ichleman, petite ville sur le chemin de Constantinople où commence le fameux défilé de *Soulu Derbend*, ou Porte de Trajan, ainsi nommée à cause des restes d'une porte attribuée à cet empereur; Samakof, ville importante par ses mines de fer et ses usines, et par la fameuse gorge de *Kis Derbend* qui avec le Soulu Derbend et ses branches, forme la grande position militaire centrale qui domine la Turquie d'Europe; Dupindjia qui est située dans une haute vallée; Berkofdjia, où l'on trouve une riche mine d'argent, et Nissa qui est le siège d'un évêque grec.

C'est aussi dans la Bulgarie que se trouve Schumla, le principal boulevard de l'empire ottoman, et l'une des plus fortes positions de l'Europe. Cette ville occupe le centre où viennent aboutir toutes les routes des forteresses du Danube, et d'où partent celles qui à travers le Balkan se dirigent vers la Mer-Noire et la Thrace; Schumla se distingue encore par son industrie et son commerce; elle possède plusieurs filatures et fabriques de soie, de nombreuses tanneries, des fonderies en cuivre; ses chaudronniers et ferblantiers sont regardés comme les plus habiles ouvriers de la Turquie. Un grand nombre de villages entourent cette forteresse. Un des ces villages est Madara qui est habité uniquement par 2,000 femmes mahométanes, vivant en communauté, et se recrutant depuis long-tems de toutes les jeunes et belles personnes des pays limitrophes, qui veulent se soustraire à la vengeance d'un

mari ou de parens irrités par leur mauvaise conduite. C'est dans cette singulière colonie que les *Déré-Beys* choisissaient leurs *guvendés* qui en tems de guerre les suivaient à cheval dans leurs expéditions contre l'ennemi. Dans un rayon de quelques milles de Madara se trouve Torloqui, autre village intéressant, dans lequel suivant le docteur Neale, a pris naissance la secte des derviches errans qui croient, à l'aide de présens, pouvoir être délivrés des ravages de la peste, des tremblemens de terre, de la disette et autres fléaux dont les menace un personnage extraordinaire qui les accompagne dans leur pélerinage, et qui est traité par eux avec le plus grand honneur.

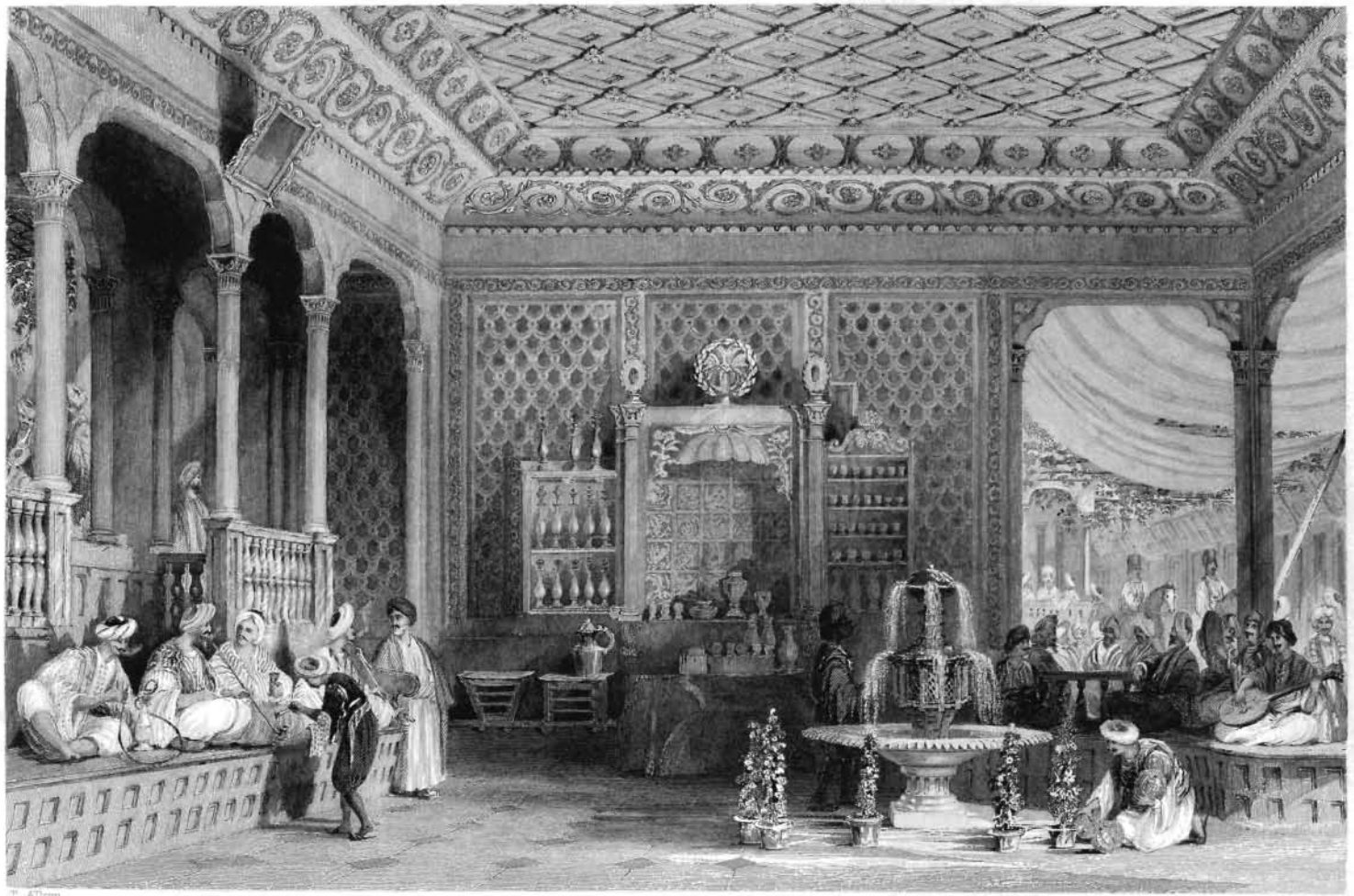
Les autres villes importantes de la Bulgarie, sont: Routschouk et Silistrie sur le Danube; Viddin chef-lieu du sendyack de ce nom, grande ville commerçante, siège d'un évêché grec, et l'une des principales forteresses de l'empire; Nicopoli, chef-lieu du sendyack de ce nom, siège d'un archevêché grec, d'un évêché catholique, ville fortifiée et assez commerçante; Sistova, ville remarquable par le nombre de ses fabriques de coton et de ses tanneries; Hirsova, Matchin, Isatchi et Toultcha, places fortes destinées à défendre la rive droite du Danube.

INTÉRIEUR D'UN CAFÉ TURC.

L'usage du café, en Turquie, remonte à 1258; on prétend que c'est un Derviche qui le premier en fit connaître les propriétés. Exilé de son couvent sur les montagnes voisines de Moka, et pressé par la faim, il fit bouillir les grains d'un arbuste fort commun dans cette contrée et s'en nourrit pendant quelques jours. Deux autres Derviches attaqués de la gale, ayant visité le solitaire, celui-ci leur communiqua sa découverte, et leur fit boire de cette infusion qui les guérit de leur maladie. Cette cure fut bientôt connue à Moka; on rappela le Derviche, et on le combla de bienfaits pour avoir découvert cette boisson, qui a fait depuis les délices de tout l'Orient. Cependant, le café fut pendant long-temps le sujet de violentes disputes théologiques; Mahomet ayant interdit aux fidèles l'usage des liqueurs énivrantes, un grand nombre d'Ulémas se déclarèrent les adversaires de la liqueur nouvelle. On convint enfin que cette boisson n'était pas contraire à l'esprit du Mahométisme, et l'on vit aussitôt s'élever des cafés dans toutes les villes et les moindres bourgades de l'empire.*

Les cafés de Constantinople comme ceux de Paris et de Londres servent de point de réunion à tous les oisifs; ils y passent la journée, y fument leur pipe, ou jouent aux dames et aux échecs. Mais les petits-maîtres, les effendis par excellence, n'arrivent que vers midi; le maître du lieu, qui est ordinairement un Arménien, les

* Le premier *café public* de France fut ouvert à Marseille, par un Vénitien en 1664. L'ambassadeur turc, Soliman Aga, mit le café à la mode à Paris en 1669, et en 1672, l'arménien Pascal établit à la foire St-Germain le premier café public.



T. Allom. W. H. Capone.

Interior of a Turkish Caffinet.

Constantinople.

Fisher Son & Co. London, & Rue de l'Ecole, Paris

accueille avec une profusion de *salems* leur dispose ses meilleurs tapis, leur présente ses plus belle tasses, et baise avec respect le pan de leur robe. Mais le café n'est pas bon ; l'effendi tempête et le pauvre Arménien frémit, il jure par la barbe de son père qu'il a fait de son mieux ; l'effendi lui jette la tasse à la figure, en vomissant des imprécations contre lui et contre sa mère. Sur ces entrefaites, arrive un ami de l'effendi ; près l'échange de leurs saluts et de leurs salems, commence entre eux une conversation fort intéressante, qui se soutient par des monosyllabes prononcés de quart d'heure en quart d'heure. L'effendi montre un canif anglais à son ami ; celui-ci en examine la lame et le manche, fume une pipe et s'écrie : " Dieu est grand !" Puis un docte Uléma, à la fois homme de loi et théologien, car à Constantinople, la chicane et la théologie ne font qu'un, parle d'astronomie et de politique, dit comment le soleil luit également sur l'Orient et l'Occident, et comment partout où il brille, il éclaire des Musulmans ; comment tous les Padischas de l'Europe paient tribut au sultan ; comment les *giaours* (infidèles) de l'Angleterre sont un plus grand peuple que les *giaours* de la France, attendu qu'ils font les plus beaux canifs, et comment les ambassadeurs chrétiens viennent comme des chiens au marche-pied du sultan pour être nourris par sa bonté. Après avoir écouté ce morceau édifiant d'histoire, l'effendi se lève, prend congé de la compagnie avec cette pieuse exclamation : Maschalla ! que Dieu est admirable ! jette négligemment un para sur le parquet, et le garçon du café s'incline jusqu'à terre comme accablé par sa reconnaissance pour la générosité dont il vient d'être l'objet.

C'est aussi dans les cafés que les amateurs d'opium ou les Thériakis, comme on des appelle, vont satisfaire leur goût pour ce délicieux poison. La plupart de ces établissemens sont situés sur le marché de Theriaki-Tchachissy près de la mosquée construite par Soliman. Là, étendus sur un banc intérieur, les Thériakis attendent les rêveries, qui présentent à leur imagination enflammée, les houris célestes, et les jouissances dont elles doivent les enivrer dans le paradis de Mahomet. Voici à ce sujet quelques détails curieux que nous empruntons à la relation d'un Voyageur publiée dans la riche collection de la *Revue Britannique.* " L'effet de l'opium se produit ordinairement au bout de deux heures, et dure quatre ou cinq ; les doses varient depuis trois grains jusqu'à un drachme. Etant entré dans un café, je vis un vieillard qui prit quatre pillules, chacune de six grains, dans le cours de deux heures. On me dit qu'il faisait usage d'opium depuis vingt-cinq ans ; mais c'est là un cas rare : les Thériakis ne passent guère la trentaine, quand ils ont commencé de bonne heure à en prendre. L'affaiblissement moral et physique qui résulte de usage de l'opium est une chose effrayante : l'appétit se détruit, les muscles se roidissent et toutes les fibres s'ébranlent. J'ai vu des Thériakis qui avaient les doigts tout contractés et le col de travers ; mais il leur est impossible de renoncer à cette funeste habitude, une fois qu'ils s'y sont livrés. Ils sont misérables et languissans jusqu'au moment où l'heure arrive de prendre leur dose quotidienne ; mais dès que l'influence de l'opium commence à se faire sentir, toutes leurs facultés assoupies se réveillent. Quelques-uns composent, dans cet état, d'excellents vers ; d'autres adressent aux personnes présentes

d'éloquents discours, convaincus qu'ils sont en possession de l'empire, et que tous les harems de l'Asie sont à leurs ordres.

" Je voulus essayer sur moi-même l'action de cette substance. Je commençai par en prendre un grain ; au bout d'une heure et demie, je n'éprouvais aucun effet sensible. Le maître du café me proposa une dose additionnelle de deux grains ; mais je ne voulus en prendre qu'un demi. Trois-quarts d'heure s'écoulèrent, et je ne sentais rien encore ; je pris de nouveau un demi-grain, ce qui fit en tout deux grains dans l'espace de deux heures. Deux heures et demie après la première dose, je pris deux autres grains, et je ne tardai pas à ressentir une excitation très vive ; le plaisir que j'éprouvais paraissait résulter d'une expansion extraordinaire de l'âme et de la matière. Mes facultés étaient agrandies ; tout ce que je regardais semblait avoir augmenté de volume. Je n'éprouvais pas le même plaisir quand je fermais les yeux que lorsqu'ils étaient ouverts. Je retournai chez moi aussi promptement que possible, craignant à chaque pas de faire des extravagances. En marchant, je sentais à peine le sol sur lequel je m'avançais ; il me semblait que je le rasais légèrement, poussé par l'impulsion de quelque agent invisible ; on eût dit qu'une substance éthérée avait remplacé le sang dans mes veines et me rendait plus léger que l'air. Dès que je fus rentré, je me mis au lit. Pendant toute la nuit, mon imagination fut absorbée par des visions délicieuses. Le lendemain matin, je me levai avec un violent mal de tête ; j'étais pâle et tellement affaibli que je fus obligé de rester tout le jour étendu sur un sofa. Ce fut ainsi que j'expiai le seul essai que j'aie fait des voluptés des Thériakis."

L'AT-MEIDAN,

OU L'HIPPODROME.

Cette place célèbre dans les fastes bysantins et qui ne cessa jamais d'être le point de départ des émeutes populaires et soldatesques est située derrière les murs du sérail. C'est là que, le 16 Juin 1826, tomba cette milice turbulente dont les révoltes avaient tant de fois compromis le salut de la Turquie. Cette scène, la plus sanglante et la plus lugubre des annales de l'empire ottoman est encore écrite sur tous les monuments de l'At-Meïdan. Des pans de murailles noircis par le feu, le dôme d'une mosquée à moitié démolie, des décombres épars çà et là attirent l'attention de l'étranger et lui rappellent la catastrophe dont cette place fut le théâtre.

Voici les curieux détails que donne sur ce tragique évènement un grand poète, M. de Lamartine, dans son *Voyage en Orient*. " Un accident, dit-il, détermina la dernière révolte des Janissaires. Un soldat turc fut frappé par un officier égyptien, les Janissaires renversèrent leurs marmites ; le sultan instruit et prêt à tout, était avec

ses principaux conseillers dans un de ses jardins à Beschiktasch, sur le Bosphore. Il accourt au sérail, prend l'étendard sacré de Mahomet; le Muphti et les Ulémas, réunis autour de l'étendard sacré prononcent l'abolition des Janissaires; les troupes régulières et les fidèles Musulmans s'arment et se rassemblent à la voix du sultan; lui-même s'avance à cheval, à la tête des troupes du sérail; les Janissaires réunis sur l'At-Meïdan le respectent; il traverse plusieurs fois leur foule mutinée; seul à cheval, risquant mille morts, mais animé de ce courage surnaturel qu'inspire une résolution décisive. Ce jour-là doit être le dernier de sa vie, ou le premier de son affranchissement et de sa puissance. Les Janissaires sourds à sa voix se refusent à reprendre leurs agas; ils accourent de tous les points de la capitale au nombre de quarante mille hommes. Les troupes fidèles du sultan, les canonniers, et les bostangis occupent les débouchés des rues voisines de l'Hippodrome; le sultan ordonne le feu, les canonniers hésitent; un officier déterminé, Kara Dyehennem court à un des canons, tire son pistolet sur l'amorce de la pièce et couche à terre sous la mitraille les premiers groupes des Janissaires. Ceux-ci reculent, le canon laboure la place en tout sens; l'incendie dévore les casernes; prisonniers dans cet étroit espace, des milliers d'hommes périssent sous les pans de murs écroulés, sous la mitraille et dans les flammes; l'exécution commence et ne s'arrête qu'au dernier des Janissaires; cent vingt mille hommes, dans la capitale seulement, enrôlés dans ce corps sont la proie de la fureur du peuple et du sultan. Les eaux du Bosphore roulent leurs cadavres à la mer de Marmara; le reste est relégué dans l'Asie Mineure et périt en route; l'empire est délivré."

Cette place est l'ancien Hippodrome des Grecs, c'est là qu'ils venaient sous le yeux de leurs empereurs déployer leur adresse et leur bravoure dans les combats du cirque et dans la course des chars. L'Hippodrome était autrefois rempli des chefs d'œuvre de la sculpture. Suivant M. Michaud, l'At-Meïdan renfermait au siècle de Nicétas plus de dieux et de héros taillés en pierre ou coulés en bronze, qu'il n'a aujourd'hui d'habitants. Mais la plupart de ces monuments disparurent lors de la conquête des Latins, en 1204 : les statues en bronze d'Auguste et de plusieurs empereurs, celles de Diane, de Junon, de Pallas; Hélène représentée dans tout l'éclat de sa beauté, Hercule dans l'attitude de la force, Pâris offrant la pomme à Vénus, et beaucoup d'autres chefs-d'œuvre renommés chez les anciens furent jetés au fourneau et convertis en monnaie grossière.

De tous les monuments anciens que renfermait l'Hippodrome, trois seulement sont restés; l'un est l'obélisque de Théodose, bloc quadrangulaire de granit qui servait jadis à marquer le milieu du stade. C'est une masse imposante; des hiéroglyphes sont gravés sur ses quatre côtés, et son piédestal est chargé de trophées et d'inscriptions fastueuses. Les deux autres monuments sont la colonne serpentine, et la colonne de Constantin Porphyrogénète qui servait à marquer une des extrémités de la lice dans la course des chars. La colonne serpentine fut tirée du temple de Delphe, où elle servait à supporter le fameux trépied d'or consacré à Apollon après la bataille de Platée. Le fût de la colonne composé de trois serpents en spirale était surmonté par les têtes mêmes des reptiles sur lesquels reposait le trépied. Ces têtes

ne subsistent plus ; l'une d'elles fut détruite par Mahomet II qui l'abattit avec sa hache d'armes, et les deux autres devinrent la proie du temps. Quant à la colonne de Constantin Porphyrogénète, ce n'est plus aujourd'hqu'une masse dégradée qui menace d'écraser les passans dans sa chûte. Près de là, et sur le côté méridional de l'At-Méïdan est la mosquée que le sultan Achmed III fit élever. C'est l'une des plus belles mosquées de Stamboul, un chef-d'œuvre d'architecture ; ses dentelles de pierre, ses colonnes de granit égyptien, ses portes de bronze ciselé, et ses six minarets, présentent un coup-d'œil magnifique.

L'At-Meïdan était encore, il y a quelques années, le rendez-vous de la jeunesse turque ; c'est là qu'elle se livrait à l'exercice chéri du Jérid, et que montée sur de magnifiques chevaux arabes ou tâtares elle rivalisait de légéreté et d'adresse devant la foule des spectateurs qui accourait pour assister à ses jeux, mais depuis l'extinction des Janissaires, depuis que la politique turque est entrée dans la carrière des réformes, ces exercices ont passé de mode comme la course des chars et les jeux du cirque. On ne voit plus aujourd'hui dans l'At-Méïdan que les soldats de la nouvelle milice se livrant à des manœuvres européennes.

LA MOSQUÉE DE YENI-JAMI.

Dans leur sensualisme, les Turcs se sont attachés à choisir les sites les plus agréables pour y élever leurs mosquées. De larges places les entourent ; de frais ombrages, des fontaines d'eau vive en protégent les abords contre l'ardeur du soleil. Tantôt elles couronnent de molles collines, et tantôt elles dominent de vastes plaines, mais presque toujours, là où se trouve une mosquée, vous pouvez être sûr qu'il y a dans le voisinage de jolis paysages ou une riante perspective.

La mosquée de Jami, surnommée Yéni (neuve) pour la distinguer de celles qui sont de construction plus récente, semble d'abord privée de ces avantages. Elle est située dans la partie basse de la ville, dans un endroit resserré ; mais lorsqu'on arrive sur les lieux on reconnaît qu'elle est heureusement placée au centre de la Corne-d'Or et que de là on découvre une vue magnifique. A distance, on dirait qu'elle s'élève du sein des eaux, comme l'*Isola bella* du lac Majeur. Tout près de cette mosquée, se trouve une grande *escale* ou débarcadère, qui attire sur ce point un nombre considérable de caïques de toutes formes et de toutes dimensions, ainsi qu'un grand concours de passagers, qu'augmente encore le voisinage de l'un des aqueducs qui apportent à Constantinople l'eau consacrée aux ablutions. Là aussi se réunit une multitude de pauvres qui profitent de la présence des fidèles pour en obtenir quelques paras : ils offrent aux passans des oranges ou des melons et les vendent le double de leur valeur ; car un pauvre Musulman vend et ne mendie jamais. Toutefois, les mendians qui se groupent autour des mosquées sont en bien moins grand nombre

T. Allom. J. C. Bentley

que ceux qui obstruent les abords des églises de la Chrétienté. Ces vieux serviteurs que nous chassons sans pitié, dès que leurs membres se roidissent ; ces pauvres ouvriers qui ne reçoivent plus de salaire, dès que la maladie les empêche de travailler, les Turcs les abritent et en prennent soin dans leurs maisons, car les Musulmans comprennent peut-être mieux que nous la charité. De telle sorte, qu'en Orient, il n'y a à proprement parler que les idiots (classe privilégiée) et quelques familles arabes qui demandent l'aumône. Et celles-ci, encore, ont-elles soin de faire flotter au-dessus de leurs têtes de vieux pennons qui sont disent-elles, ces mêmes étendards qui guidèrent leurs ancêtres pour propager la religion de Mahomet. Grace à ce subterfuge, l'existence de ces héroïques mendians est assurée

---

EMBOUCHURE DU BOSPHORE DANS LA MER NOIRE.

Les Voyageurs de l'Antiquité, comme eux des temps modernes, n'ont pas assez d'éloges pour célèbrer les beautés du Bosphore. Le Général Andréossy, lui-même dans sa savante description de Constantinople et des ses environs, n'a pu s'empêcher de consacrer plusieurs pages aux rives magiques de ce détroit. Toutefois, nous emprunterons de préférence à M. De Lamartine quelques passages de son *Voyage en Orient* dans lesquels il retrace avec autant de vérité que d'élégance, les principaux objets qui frappent l'heureux voyageur qui peut naviguer sur le Bosphore.

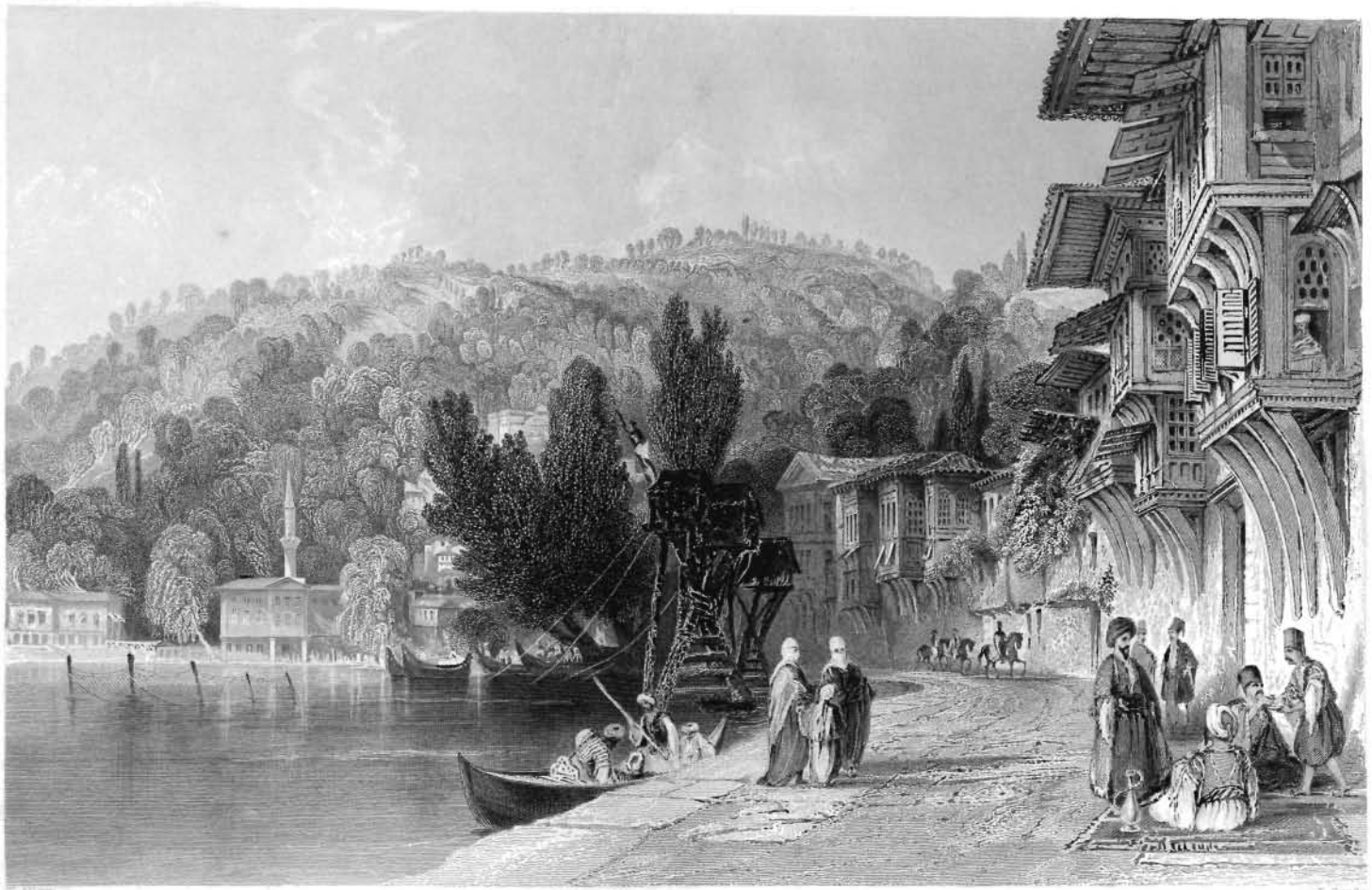
" Je viens, dit-il, de descendre et de remonter le canal du Bosphore de Constantinople à l'embouchure de la Mer Noire ; je veux esquisser quelques traits de cette nature enchantée. Mon caïque, conduit par quatre rameurs arnautes, glissait à travers une foule de bâtimens à l'ancre et de légères barques qui ramenaient à Constantinople les officiers du sérail, les ministres et leurs kiaias, et les familles des Arméniens que l'heure du travail rappelle à leurs comptoirs. De grandes chaloupes chargées de troupes allaient et venaient de la terre aux vaisseaux, et les canots élégans du capitan Pacha, conduits par vingt rameurs passaient comme la flèche à côté de nous. Il y avait là une trentaine de bâtimens de guerre d'une belle construction et qui semblaient prêts à mettre à la voile. A quelques pas de ces vaisseaux sur les rives d'Europe, s'élève un long et magnifique palais ; c'est le serail du sultan.

" Les flots du Bosphore, pour peu qu'ils s'élèvent sous le vent, en rasent les fenêtres, et jetent leur écume dans les appartements du rez-de-chaussée. Les marches des perrons trempent dans l'eau ; des portes grillées donnent entrée à la mer

jusque dans les cours et les jardins. Là sont des hâvres pour les caïques et des bains pour les femmes qui peuvent nager dans la mer à l'abri des persiennes de leurs salons. Derrière ces cours maritimes, les jardins d'arbustes, de lilas et de roses s'élèvent en gradins massifs portant des terrasses et des kiosques grillés et dorés. Ces pelouses de fleurs vont se perdre dans de grands bois de chênes, de lauriers et de platanes, qui couvrent les pentes, et s'élèvent avec les rochers jusqu'au sommet de la colline. Les appartements du sultan sont ouverts, et je vois à travers les fenêtres, les riches moulures dorées des plafonds, les lustres de cristal, les divans et les rideaux de soie. Ceux du harem sont fermés par d'épais grillages de bois élégamment sculptés. Immédiatement après ce palais commence une série non interrompue de palais, de maisons et de jardins des principaux favoris, ministres ou officiers du Grand Seigneur.

"Tous dorment sur la mer comme pour en aspirer la fraîcheur; leurs fenêtres sont ouvertes; les maîtres sont assis sur les divans; dans de vastes salles toutes brillantes d'or et de soie, ils fument, causent, boivent des sorbets en nous regardant passer. Leurs appartements donnent aussi sur des terrasses en gradins chargés de jasmins, d'arbustes et de fleurs. De nombreux esclaves en riches costumes, sont en général assis sur les marches des escaliers que baigne la mer: et les caïques armés de rameurs sont au bord de ces escaliers prêts à recevoir et à emporter les maîtres de ces demeures. Partout, les harems forment une aile séparée par des jardins ou des cours de l'appartement des hommes; ils sont grillés. Je vois seulement de tems en tems la tête d'un joli enfant qui se colle aux ouvertures d'une fenêtre ornée de fleurs grimpantes pour regarder la mer, et le bras blanc d'une femme qui entr'ouvre ou referme une persienne. Ces palais, ces maisons sont toutes en bois, mais très richement travaillé, avec des avant-toits, des galeries, des balustrades sans nombre, et tous noyés dans l'ombre des grands arbres, dans les plantes grimpantes, dans les bosquets de jasmins et de roses. Tous sont baignés par le courant du Bosphore, et ont des cours intérieures où l'eau de la mer pénètre et se renouvelle sans cesse, et où les caïques sont à l'abri. Le Bosphore est si profond partout que nous passons assez près du bord pour respirer l'air embaumé des fleurs, et reposer nos rameurs à l'ombre des arbres. Les plus grands bâtiments passent aussi près que nous, et souvent la vergue d'un brick ou d'un vaisseau s'engage dans les branches d'un arbre, dans les treilles d'une vigne, ou même dans les persiennes d'une croisée; et fuit en emportant des lambeaux du feuillage ou de la maison."

A mesure que l'on s'approche de la Mer-Noire, le paysage devient plus sévère et les maisons plus rares: les collines s'élèvent progressivement, et d'épaisses forêts remplacent les jardins et les bouquets d'arbres. Lorsqu'on a dépassé Buyuk-Déri, dernier village habité par les Francs, le lit du Bosphore s'élargit, et l'eau commence à prendre une teinte plus foncée. Sur la Rive d'Asie, en face Buyuk-Déri on remarque une colline abrupte et très élevée; les Turcs l'appellent la *Montagne du Géant*. De cet endroit la vue est admirable, car on y découvre à la fois et la Mer-Noire et Constantinople avec ses ravissans paysages. La chronique musulmane rapporte que Josué, après avoir conduit les Israëlites dans la terre de Chanaan, vint habiter cette



T. Allom. J. Sands.

The Village of Bebec
on the Bosphorus

extrémité de l'Asie. La chronique fait de Josué un géant beaucoup plus grand que Goliath ; car d'après elle Josué assis sur le flanc de la colline, baignait ses pieds dans la mer. Une mosquée a été établie au sommet de cette montagne, et les Derviches se font les cicerone des lieux environnans et recourent à tous les stratagêmes pour exploiter l'ignorance ou la curiosité des visiteurs.

À l'embouchure du Bosphore, dans la Mer-Noire, se trouvent les *Roches cyanées*, contre lesquelles les flots battent avec une extrême violence ; écueils dangereux, qui faillirent devenir funestes aux Argonautes. Le Pilote que Phinée, roi de Thrace, donna aux Argonautes pour les guider, eut le gouvernail de sa barque fracassé, et le navire *Argo* lui-même heurta contre une rocher ; mais le passage fut effectué, et désormais Neptune rendit fixes ces roches qui effrayaient tant les navigateurs ; c'est à dire que depuis ce temps la position en fut exactement reconnue.

LE VILLAGE DE BABEC,

SUR LES RIVES DU BOSPHORE.

La navigation du Bosphore offre le plus ravissant spectacle ; c'est un panorama qui change sans cesse : tantôt la plage s'étend à une immense distance, tantôt elle est resserrée par des collines qui viennent baigner leurs bases dans les eaux de cet immense fleuve ; puis à chaque instant on découvre de nouveaux villages avec leurs belles fontaines mauresques, leurs mosquées à coupole d'or ou d'azur, dont les minarets se confondent avec la cime des grands platanes. Au sommet des collines, de grandes villas s'étendent flanquées de jardins suspendus, et des groupes de sycomores à larges têtes, terminent l'horizon. Au pied de ces villages est ordinairement une grève ou un quai de granit de quelques pieds de large ; ces grèves sont plantées de sycomores, de vignes, de platanes, et forment des berceaux jusque sur la mer, où les caïques s'abritent. Là sont à l'ancre des multitudes d'embarcations et de bricks de commerce de toutes les nations. Ils mouillent en face de la maison ou des magasins de l'armateur, et souvent une planche jetée du pont du brick à la fenêtre de la villa sert à transporter les marchandises. Une foule d'enfants, de marchands de légumes, de dates, de fruits, circule sur ces quais ; c'est le bazar du village et du Bosphore. Des matelots de tous les costumes et de toutes les nations y sont groupés au milieu des Turcs qui fument accroupis sur leurs tapis, auprès de la fontaine, ou autour du tronc des platanes. Aucune vue des villages de la Suisse ne peut donner une idée de la grace

et du pittoresque exquis de ces petites anses du Bosphore ; il est impossible de ne pas s'arrêter un moment sur ses rames pour les contempler.

C'est au fond de l'une de ces petites anses qui découpent d'une manière si gracieuse les deux rives du Bosphore, que s'élève le village de Babec, non loin du château de Rouméli-Hissar sur la rive d'Europe. Un quai spacieux, des maisons pittoresquement groupées, et un établissement de pêcheries, le signalent d'abord à l'attention du voyageur. Mais à l'une des extrémités du village, on aperçoit un Kiosque solitaire, presque bâti sur pilotis, sombre demeure qui n'a pour habitans que le silence, et dont les croisées ne s'ouvrent qu'à de rares intervalles. C'est ce Kiosque, qui a donné au village de Babec une importance politique; car c'est là que les Diplomates turcs viennent dans les circonstances extraordinaires traiter les grandes affaires de l'état, afin que rien ne transpire au dehors. Lorsqu'il s'agit d'une importante réforme, du renvoi d'un ministre, ou de la décision de la paix ou de la guerre, c'est dans le Kiosque de Babec que les officiers supérieurs de sa hautesse viennent préparer la résolution de ces grands événements. Les ministres qui doivent prendre part à la conférence sont toujours en très petit nombre : le plus souvent, deux ; rarement plus de quatre. Le jour fixé pour la réunion, chacun des conviés s'y rend séparément : les uns par la voie de terre, sans suite, sans apparat ; les autres par le Bosphore sur une modeste caïque, montée par quelques rameurs. A l'arrivée seulement des Diplomates, le jour pénètre dans l'intérieur du Kiosque de Babec ; les pipes s'allument, et la discussion commence. Puis, le Kiosque est abandonné, et les fenêtres ne se rouvrent que lorsqu'un autre évènement nécessite de nouvelles conférences. Malgré les minutieuses précautions dont s'entoure le gouvernement turc, ses intentions sont rarement ignorées à Péra. Si les ministres de sa hautesse échappent à la curiosité de leurs bureaux, les drogmans de la diplomatie européenne savent bien pénétrer leur secret, le reis-effendi, lui-même, a bien de la peine à se soustraire à leur sagacité, et souvent il arrive, grace à l'intelligente vigilance de ces agents, que l'on sait d'avance quel sera le sujet de la conférence de Babec, et dans quel sens la question sera résolue.

T. Allom. F. Lightfoot.

The Bosphorus, or Sweet Waters of Europe.

Fisher, Son & Co. London & Paris & Porte, Paris.

BARBYSES OU LES EAUX DOUCES D'EUROPE.

Au fond du port de Constantinople, les collines d'Eyoub et celles de Péra et de Galata se resserrent insensiblement, et ne laissent plus qu'un étroit passage au bras de mer qui forme le port. C'est là qu'est Barbyse ou les eaux douces d'Europe. A mesure qu'on s'éloigne du bruit et du mouvement de la ville, le canal se rétrécit encore ; un beau palais entouré d'arbres, des collines, des jardins, des bouquets de peupliers, d'ormes, de frênes, et de cyprès, des sycomores dont les cimes larges et touffues se balancent au gré de la brise, s'étendent le long de ses rives ; le canal serpente quelque tems entre deux pelouses de verdure, puis ce n'est plus qu'un ruisseau paisible dont les rames des caïques touchent les deux bords. Là, sont des collines boisées et verdoyantes, une vaste prairie tapissée de gazon et de fleurs, de grands noyers, des ormes, des saules et des platanes qui, tantôt solitaires, tantôt groupés par masse, font de ces lieux une immense galerie de tableaux charmants.

Comme les eaux douces d'Asie, Barbyse est le rendez-vous chéri du beau monde de Constantinople. Les femmes y viennent pour respirer la fraicheur ou prendre leur repas ; les enfants pour courir dans la prairie ; les hommes pour fumer leur pipe ou faire leur prière. Là, aussi venait, il y a quelques années, le sultan Mahmoud ; Ces beaux lieux lui plaisaient parce qu'ils plaisaient à une odalisque bien aimée, l'amour avait trouvé place dans le cœur du padichab des padichabs ; mais hélas ! une mort prematurée frappa la jeune odalisque ; Barbyse devint alors un séjour cruel pour celui qui l'avait tant aimé et depuis cette époque, ses frais ombrages ne reçoivent plus, qu'à de longs intervalles la visite du sultan.

Ce séjour est surtout un lieu de prédilection pour les jeunes Grecques ; elles y abordent en foule dans les caïques qui, à chaque instant de la journée, montent et descendent le canal. Les unes s'asseyent sans voile sur l'herbe, au bord du ruisseau, et forment une chaine de femmes et de jeunes filles dans des costumes pleins de fraicheur et d'élégance. Il y en a d'une beauté ravissante. D'autres, couronnées de fleurs, se tiennent par la main comme les vierges du Pinde dans le temple d'Apollon et dansent aux sons de la lyre la Romaïka, la danse de Flore, et celle de Céres et de Pomone.

Cet amour de la danse est un plaisir auquel les Grecs modernes se livrent avec passion ; il est aussi vif chez eux que chez les Grecs de l'antiquité, et rien ne saurait les en détourner. Il y a quelques années, ces fêtes étaient souvent troublées par la brusque apparition d'un Bostangis ; souvent un soldat farouche portait la terreur au milieu de ces danses joyeuses, mais le danger passé, on oubliait aussitôt qu'il eut existé, ou qu'il put exister encore, et le lendemain Barbyse revoyait ses belles prétresses qui accouraient plus insouciantes et plus nombreuses pour reprendre leurs jeux.

Ce n'est point là d'ailleurs le seul trait caractéristique que les Grecs modernes ont de commun avec leurs ancêtres. Vous leur retrouveriez la même versatilité de caractère, le même esprit de superstition, le même culte pour la gloire. Comme les

Grecs de l'antiquite, les Grecs modernes aiment la pompe des cérémonies publiques. Dans ses guerres avec les barbares, la Grêce ancienne procédait par des sacrifices, elle invoquait l'assistance des dieux de l'Olympe par des prières et des chants guerriers ; en commençant la guerre contre la Turquie, la Grèce nouvelle planta des croix à l'entrée de tous les défilés et aux sommets des montagnes, et tous ses enfants se réveillèrent de leur longue léthargie à ces strophes du Thessalien Riga :

" Jusques à quand, Palicares vivrons nous seuls ? pareils aux lions relancés dans les escarpements des montagnes, nous errons au milieu des forêts, et nous dormons au fond des antres, étrangers au monde !

" Aux armes ! Pour nous soustraire à l'esclavage, sacrifions, s'il le faut, familles, enfants, amis ! Plutôt une heure de liberté que des siècles de servitude ! Qu'importe la vie à ceux qui sont dans les fers ! La vie n'est bonne qu'avec la liberté, et non pas lorsqu'elle est empoisonnée par des oppresseurs ! Levons nous, et s'il faut succomber, mourons d'une mort glorieuse, mourons avec la patrie !

" Voyez abaissez vos regards vers la plaine ! voyez ces vizirs, ces pachas ? voyez ces gibets, ces pals, ces buchers que préparent leurs mains homicides ! voyez vos frères se trainant à leurs pieds, et traçant de pénibles sillons pour nourrir leur indolence !

" Mais non ! Ce n'est point leur indolence, c'est leur rage impie ; ils ont immolé vos soutiens généreux ; les Soutzos, les Morousis, les Pétrakis, les Gykas, les Mavrogenis ; les plus héroïques de vos capitaines, de vos prêtres et de vos bienfaiteurs ont péri sous leur coups !

" Levez-vous donc, honorables conjurés ! La loi de Dieu, sa sainte égalité, voila vos chefs ! Accourez et jurez sur la croix de briser le joug infame de l'Assyrien !

" Souliotes, et vous Maniotes ; sortez de vos repaires ! Léopards de Monténégro, Aigles de l'Olympe, Vautours d'Agrapha, Chrétiens de la Save et du Danube, et vous intrépides Macédoniens, courez aux armes, que votre sang s'embrâse d'une noble ardeur !

" Dauphins des mers, Alcyons d'Hydra et de Psara, entendez la voix de la patrie, montez sur vos vaisseaux, saisissez le feu du ciel, la foudre est entre vos mains ; brûlez jusque dans sa racine l'arbre de la tyrannie, déployez vos bannières, et que la croix victorieuse annonce au monde éclairé son triomphe et notre liberté !"

RUINES D'ÉPHÈSE ET D'AIA-SOLOUK.

Les annales de l'histoire n'offrent point d'exemple plus complet de grandeur et de décadence que la ville d'Éphèse. Autrefois cette ville eut un temple idolâtre célèbre par sa magnificence, et les échos des montagnes de Corissus et de Prion retentissaient des cris mille fois répétés de " grande est la Diane des Éphésiens ! " Plus tard les

chrétiens y bâtirent des églises qui rivalisaient par leur splendeur, avec les temples paiens, et c'est, dit-on, Éphèse qui vit mourir Timothée disciple bien aimé de Saint Jean, Saint Jean lui-même, et la mère du sauveur des hommes. Après quelques siècles le symbole du christianisme est abattu, et le croissant brille à sa place tandisque dans les églises on substitue le *Kéble* à l'autel. La religion du Coran devait elle même éprouver dans ses édifices les tristes effets du temps. Des ruines, et quelques huttes misérables, tels sont les restes de la grande cité des Éphésiens. Ses temples, ses églises, ses mosquées, ses richesses, ses foires, ses marins, ses marchands, tout cela n'est plus ! la mer elle même a quitté ses bords, et l'on trouve une étang fangeux au lieu ou jadis les navires venaient décharger leurs riches cargaisons.

De tous les voyageurs qui ont visité ces ruines, Mr. Michaud est celui dont les recherches sur ce pays, nous ont paru les plus heureuses ; c'est à l'ouvrage publié par cet élégant écrivain sous le titre de "Correspondande d'Orient" que nous empruntons relation pleine d'intérêt qu'on va lire :

" La plaîne d'Éphèse dont la largeur est d'environ six milles, et la longueur de près de douze milles, est de toute part entourée de montagnes, excepté à l'ouest du côté de la mer ; à l'est, le mont Pactyas, au nord, la chaîne du Gallèse, au midi les hauteurs du Corissus, donnent à la plaine la forme d'un arc. Le Caystre, qui coule de l'orient à l'occident, traverse le milieu de la plaine et va se jeter dans la mer, au midi des lacs silénésiens. Le mont Prion, autour duquel on voit les ruines d'Éphèse est d'une hauteur médiocre ; il est situé auprès du Corissus, dont il se détache à peine. La rivière passe au nord du mont Prion, à un quart d'heure de distance. Le restes d'Aia-Solouk se trouvent sur une hauteur isolée, à une demi-heure des ruines d'Éphèse.

Derrière le mont Prion, au sud-est, on voit des pans de murs, des tronçons de colonnes, des débris d'arcades, restes d'un vaste édifice, que Chandler croit être le gymnase, et que Dellawai et d'autres voyageurs ont pris pour le temple de Diane ; Chandler avait trouvé sur un plafond, au milieu de ces décombres, des peintures représentant des poissons dans les flots, et près de là, sur le sol, des troncs de statues colossales ; les peintures sont presque toutes effacées et les statues ont disparu. Le premier monument qu'on rencontre en venant d'Aia-Solouk, est un stade très vaste, appuyé d'un côté sur le revers du mont Prion, et de l'autre sur de grandes voutes qui regardent la plaine ; le débris le plus remarquable de ce stade est une arcade de marbre blanc bien conservée, mais dont la construction parait être moins ancienne que l'édifice auquel elle appartient. De grandes herbes, des ronces et des arbustes croissent dans l'enceinte du stade ; des lézards à la peau verte et jaunâtre courent sous les feux du soleil à travers les pierres et les blocs de marbre.

" En avançant audelà du stadium, on reconnait un chemin, ou plutôt une rue bordée de piédestaux et de bases de colonnes, de débris de murs et d'édifices détruits ; puis l'on arrive au théâtre, qui ne conserve plus que deux ailes et quelques arcades. Le théâtre d'Éphèse dut être un des derniers monuments qui tombèrent, car rien n'égalait l'ardeur des Éphésiens pour les spectacles ; Saint Paul et les prédicateurs qui lui succédèrent tonnaient envain contre ces profanes réunions. Près de là sont

d'épaisses murailles de briques couvertes de trous, où étaient incrustes les dalles de marbre dont les murs furent autrefois revêtus. En tournant à l'ouest, on trouve les traces d'un grand portique, le port de la ville changé en un marais, l'emplacement présumé de l'Agora, un espace vide semé d'orge, et une suite de voutes contruites en briques. Le long du Corissus en voit de magnifiques chapiteaux et des entablements de marbre, débris d'un temple corinthien. Mais à quel Dieu ce monument était-il consacré ? Est-ce à l'empereur Claude, au Dieu Jules, à Apollon ? c'est ce que nos plus savans voyageurs n'on point décidé."

Voici comment Mr. Michaud s'exprime dans un autre passage au sujet du fameux temple de Diane :

" C'est ici que ma science est en défaut. J'interroge envain les lieux et les livres, je ne trouve partout que des doutes, des conjectures hazardées, des suppositions vagues, des systêmes qui n'expliquent rien. Au milieu d'un amas confus de ruines, je demande aux colonnes, aux blocs de marbre, à chaque pierre, s'ils n'ont point appartenu au temple le plus célèbre qui fut jamais, et toutes les pierres sont muettes, et les ruines n'ont point de voix. Les voyageurs qui ont visité Éphèse, ont placé, chacun dans une position différente, le temple de la grande déesse : Les uns ont cru en trouver des vestiges au sud-est du mont Prion, les autres au nord, d'autres à l'ouest ; quelques-uns, tels que Chandler, plus raisonables peut-être, ont déclaré n'avoir rien reconnu de positif sur l'emplacement du monument. Pour moi je vous ferai grâce de mon systême et de mes conjectures ; j'aime mieux vous entretenir un moment de la fondation de ce temple et de son histoire.

" Le culte de Diane à Éphèse, remonte aux premiers âges ; ce furent, dit-on, les amazones qui, les premières, sous le règne de Thèsée, sacrifièrent à la déesse sur les rives du Caystre ; elles déposèrent dans le tronc d'un ormeau une Diane de cêdre ou d'ébène grossièrement taillée. Ainsi commença le culte de la grande déesse ; un tronc d'arbre fut son premier temple ; plus-tard elle eut un sanctuaire qui devint la merveille de l'univers. La religion avait appelé les arts à son secours, et les chefs-d'œuvre des Apelle ou des Phidias entretenaient surtout l'enthousiasme et la foi des peuples ; dans ces tems d'ignorance et des superstition, c'était la grandeur et la beauté d'un temple qui faisaient la grandeur et la puissance d'un Dieu. Le monde paien n'eut point de temple plus saint et plus révéré que celui de Diane à Éphèse, parce que ce temple surpassait en richesse et en splendeur tous les autres sanctuaires. Personne n'ignore quel fut le sort de ce monument ; un fou, qui cherchait à tout prix l'immortalité, voulut associer son nom à la destruction du temple de Diane. Le second temple, bâti en l'honneur de la déesse, ne le cédait en rien à la magnificence du premier. Telle était la vénération des peuples pour la grande Diane, que la guerre elle-même respecta toujours les trésors placés sous la sauve-garde de la déesse ; l'histoire a cité Néron comme étant le seul qui eut osé toucher à ce sanctuaire. Les Barbares du Nord, qui passèrent comme un ouragan sur les beaux pays de la Grèce et de l'Asie, pillèrent et brulèrent le temple de Diane ; il est probable que ce temple a été effacé de la terre avec d'autres beaux monuments de l'antiquité paienne, alors que, par un édit de Constantin, édit fatal et à jamais déplorable pour les arts, tous

T. Allom. J. Sands.

Greek Priests House, near Tenv-Kuey.

On the Bosphorus.

Fred. Jones & Co. London & Quai de l'Ecole, Paris

les temples des Dieux croulèrent dans l'Orient. Quand les rois et les peuples accouraient à l'envi sur les bords du Caystre pour déposer leurs offrandes sur les autels de Diane, qui eut osé dire qu'un jour le voyageur chercherait en vain la place du temple ?"

Voici pour, l'histoire profane. Dans l'histoire sacrée Éphèse joue un role non moins remarquable. Là fut la prison de St. Paul, et les chrétiens y révérèrent longtems les tombeaux de Timothée et de Saint Jean. Au temps des croisades, on voyait encore sur la montagne le sépulcre du saint précurseur ; mais ce monument a disparu comme la plupart des autres monuments de cette ville et l'on n'en peut même aujourd'hui reconnaitre les vestiges. Au sud-est du Prion, du côté du gymnase, on remarque les restes d'une église, qui fut peut-être celle qu'éleva Justinien en l'honneur de Saint Jean. Cette église était la cathédrale des Éphésiens au temps des guerres saintes, et c'est là que fut enseveli le chevalier Gui de Ponthieu, mort à Éphèse sous les drapeaux de la seconde croisade. Non loin de là, on voit la grotte des *sept Dormans*, dont la merveilleuse histoire est connue également des disciples de l'Evangile et du Coran.

À quelque distance de ces ruines sont les restes d'un vaste château ; on voit une porte connue sous le nom de *Porte de la Persécution*, et au milieu des débris d'une multitude de colonnes de marbre renversées, de fragments d'architecture antique et de beaux piédestaux, une grande mosquée abandonnée depuis une vingtaine d'années. Ces ruines sont celles d'Aia-Solouk, village autrefois considérable, où l'on ne trouve plus aujourd'hui qu'un café, auprès duquel se reposent les caravanes. La mosquée est encore fort belle. La partie qui en est comme le sanctuaire, est peinte et sculptée avec beaucoup de luxe et d'éclat. La niche sacrée où se déposait le Coran, est enrichie de dorures ; des inscriptions arabes couvrent les murs du temple. L'extérieur de la mosquée, du côté de l'ouest et du midi, offre des ornements dans le style sarrasin, et les fenêtres sont garnis de treillages en fil de fer et de châssis en bois. Les deux dômes de l'édifice ont perdu leurs lames de plomb, les flèches des minarets sont brisées, et aujourd'hui cette mosquée est devenue la demeure des cigognes et des corneilles qui s'y montrent par milliers.

COUVENT GREC SUR LE BOSPHORE.

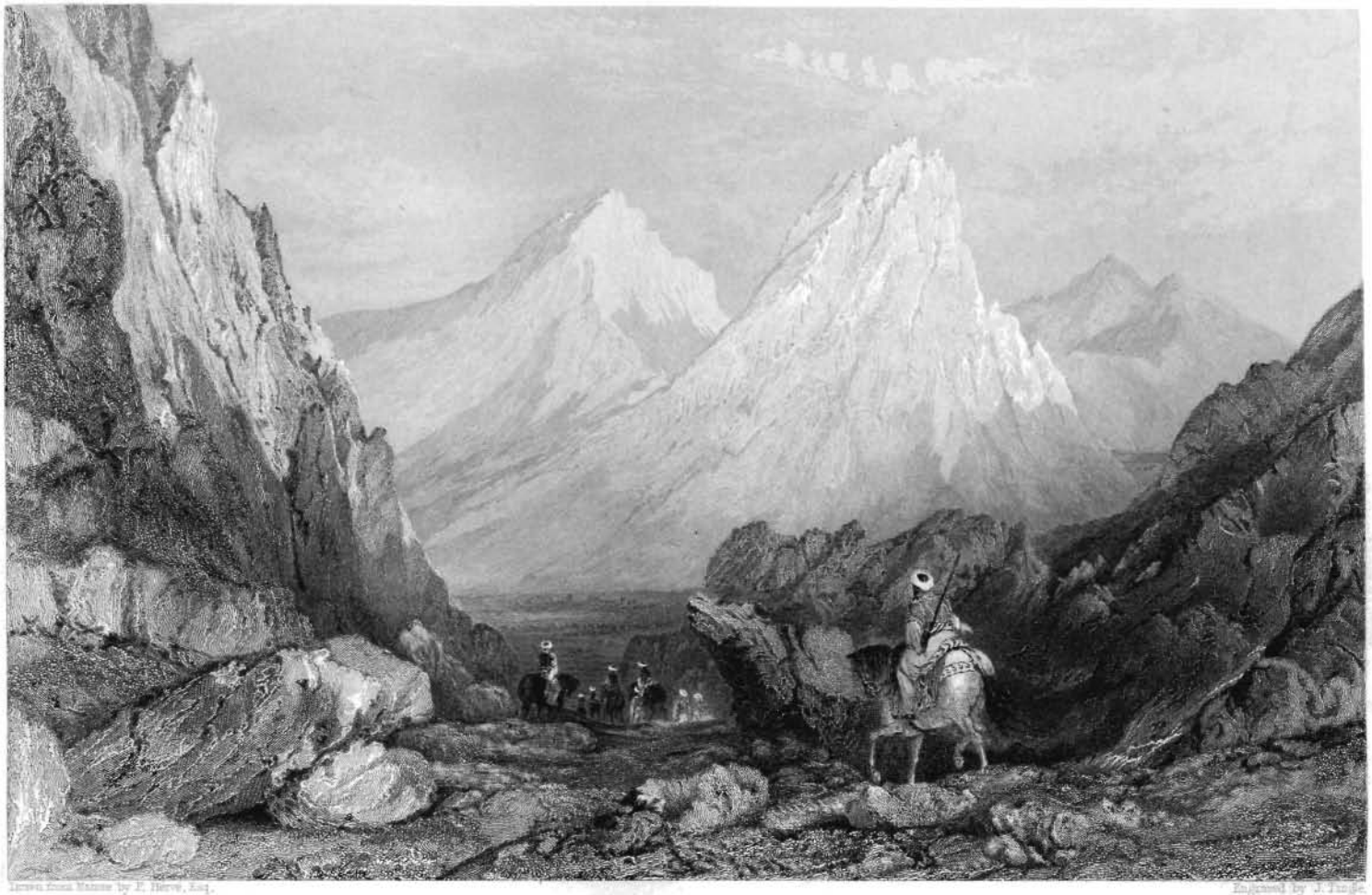
L'église grecque en Orient est plus riche que l'église romaine. Chez elle-ci tout est humble et modeste, chez celle-là tout est brillant et fastueux. Rien de plus remarquable que la célébration de la Pâque à Constantinople. Ce jour-là la liturgie, conformément aux capitulations concédées par Mahomet II, sort du palais Patriarcal pour se rendre à l'église métropolitaine dédiée à St. Nicholas. Le cortége s'avance au milieu des ombres de la nuit à travers des rues silencieuses et désertes. Une cou-

ronne brille sur la tête du patriarche, qui, revêtu de l'Ephod, et portant dans ses mains le bâton pastoral, marche précédé de la croix qu'entourent douze lampadaphores. Ceux-ci tiennent en main des torches de cire ; c'est l'éclat de leur lumière qui dirige la pompe sacrée. Puis viennent douze Pylophylaques, chargés de veiller aux portes du temple ; ils portent des caducées en ébène, symbole du deuil de Sion, car au temps des empereurs chrétiens, il portaient des verges d'or surmontées d'aigles, emblêmes de la suprémacie de l'église grecque. Derrière eux, sont vingt-six Acolytes et trente Anagnostes qui chantent à voix basse, puis de jeunes prêtres qui portent des encensoirs dans les quels brule l'encens le plus pur de l'Hyémen. Après ces groupes s'avancent quatre-vingts choristes, autant de chantres, quarante confesseurs, tenant entre leur bras croisés contre leur poitrine, le symbole de Nicée, et les professions de foi des conciles jusqu'au huitième siècle, écrits sur des rouleaux de parchemin. Le cortège se termine enfin par quatre-vingts douze prêtres séculiers, vingt-quatre diacres portant les manuscrits des saints évangiles, douze évêques et trois archevêques couverts d'habits magnifiques. La liturgie arrive ainsi aux portes du temple qui s'ouvre à son approche ; l'enceinte est remplie de chrétiens ; le banc des princes du Fanar, et la galerie réservée à leurs épouses sont garnis d'une foule brillante. Le patriarche prend place sur le trône de saint Chrysostôme, et le service divin commence.

Cette pompe, cette magnificence se retrouvent souvent dans les monastères et les nombreux couvents que l'église grecque possède en Orient. Dans le plus grand nombre la chapelle offre une profusion d'ornements qui éblouit les yeux ; ici brillent des lampes en argent, des œufs d'aigles et d'autruches suspendus comme des étoiles au ciel ; là des tapis persans couvrent un beau pavé de mosaïque. L'intérieur revêtu de marbre blanc offre des sculptures élégantes, des dorures, des peintures, des lampes d'argent et des candelabres d'or dans les quels, les jours de fête, brulent des cierges de Venise qui répandent de toute part une lumière étincelante.

Mais c'est moins au luxe de ces couvents qu'aux richesses bibliques qu'ils renferment que l'on doit s'arrêter. La plupart possèdent une imprimerie, et chacun a une bibliothèque dans laquelle les meilleures publications anciennes et modernes se trouvent souvent réunies : à côté de *l'Histoire Romaine* de Rollin, du *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet, du *Voyage de Volney* se trouvent souvent Homère, Thucydide, Saint Chrysostôme, les pères de l'Église. Le couvent grec de Jérusalem possède une bible manuscrite du Bas Empire avec des peintures, qui est supposée avoir appartenu à la bibliothèque des souverains de Bysance ; et de plus un Evangile sorti, dit-on, des mains de St. Jacques, premier évêque de Jérusalem, et un grand livre de dessins représentant l'arbre généalogique des patriarches depuis Adam jusqu'á Jésus-Christ ; chaque rameau de l'arbre offre le buste d'un personnage, et les races et les époques se suivent avec ordre et avec exactitude.

De tels soins donnés à ces bibliothèques proviennent de l'amour des lettres qui distingue le clergé grec. Parmi les nations chrétiennes qui sont répandues sur le vaste territoire de l'Asie et de la Turquie d'Europe, ce sont, à part quelques rares exceptions, les prêtres grecs qui en forment la partie la plus éclairée. Le nom de quelques uns jouit d'une grande célébrité dans les lettres et dans les sciences ; nous



Drawn from Nature by P. Herve, Esq. Engraved by J. Tingle.

Route through the Balkan

On the frontiers of Bulgaria & Roumelia

Fisher, Son & Co. London & Quai de l'Hôtel Paris.

citerons celui de Daniel Nicolopoulo, né à Smyrne en 1776, qui vint fort jeune à Jérusalem pour y étudier à l'école du couvent grec sous le célèbre professeur Maximos. C'est là qu'il apprit la langue d'Homère et se familiarisa avec les chefs-d'œuvre de l'ancienne littérature grecque ; s'étant voué au sacerdoce, il se jeta avec ardeur dans les sciences sacrées, acquit bientôt une connaissance parfaite des langues arabe, turque et persanne, et devint tour-à-tour grand secrétaire, archimandrite, et enfin épitropos ou procurateur de Jérusalem, avec le titre d'archevêque de Nazareth. D'autres se distinguent par leur piété ; le seul amour du bien à faire les retient dans leur solitude, où ils passent leur vie à prier et à instruire de pauvres enfans chrétiens.

Ce que l'on doit encore signaler, c'est le tact heureux qui distingue les religieux grecs dans les choix des sites où ils bâtissent leurs couvents et leurs monastères, tact qu'ils doivent sans doute à leur amour pour les lettres. Rien ne peut peindre le pittoresque de ces retraites, partout où l'œil tombe, partout il voit la vallée, la montagne, les précipices s'animer pour ainsi dire sous son regard, et une scène de vie, de prière, de contemplation se détacher de ces masses éternelles ou s'y mêler pour les consacrer. Le couvent, qui est représenté dans la gravure, est situé dans l'une des parties les plus riantes du Bosphore ; au pied coulent les eaux transparentes du canal qui s'enfuient vers la mer ; autour s'élèvent des coteaux couronnés de cyprès, de sapins, et de chênes ; leur versant présente de rians bosquets formés par des lauriers, des arbousiers et des jasmins, et un vaste tapis de verdure où fleurissent la marguerite, la violette, l'anémone et la tubéreuse. La communauté a se compose d'un assez grand nombre de papas qui tous jouissent d'une grande célébrité pour leur savoir.

DÉFILÉ DU BALKAN,

PRÈS D'AIDOS.

Aidos est situé à la base du Balkan, près de la Mer-Noire, au milieu de champs cultivés en blé, en vignes, en arbres fruitiers de toute espèce. De nombreux ruisseaux serpentent dans la plaine dont l'aspect rappelle les beaux sites de la Champagne et de la Bourgogne. Les rues d'Aidos plus larges et mieux percées que dans la plupart des autres villes de cette partie de l'empire sont bordées de maisons blanches dont quelques unes construites à neuf se détachent avec grâce du sein des platanes et des cyprès qui servent de ceinture aux monuments publics. Les propriétés des eaux thermales d'Aidos jouissent d'une grande célébrité ; son commerce est assez étendu et l'on y tient un grand marché où se trouvent réunis les produits les plus variés et les plus couteux de l'Europe et de l'Asie : tels sont les épices et les fruits du Levant, les

armes à feu de Shumla et de Silistrie, les métaux forgés des mines des provinces occidentales du Balkan, les pierres fines de la côte de Coromandel, et ces mille étoffes fines et soyeuses que produit la main exercée des fileuses de l'Indoustan, et qui ont tant de prix aux yeux d'une élégante de Londres ou de Paris.

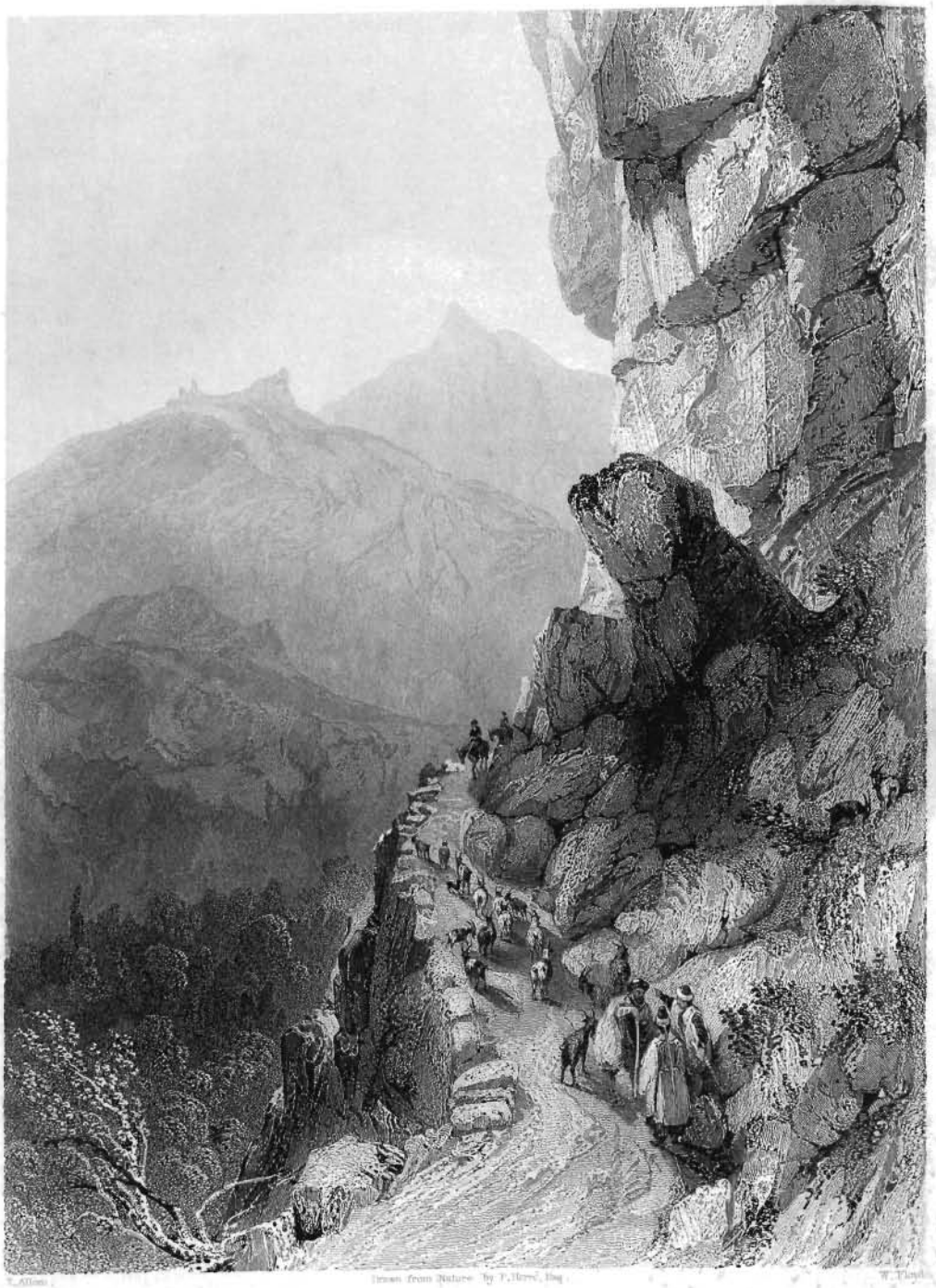
La passe qui est située auprès de cette petite ville est l'un des cinq défilés praticables du Balkan. C'est l'un des plus remarquables quoique le moins difficile. De toute part sont des roches sauvages couvertes de lichens, des chemins tortueux, escarpés et bordés de précipices, des touffes d'arbres qui percent des bancs de pierre, et qui penchent leur tête brulée sur l'eau savonneuse des torrents ; puis çà et là sur le flanc brisé des montagnes on aperçoit de fraîches maisonnettes, de vastes monastères, ou des jardins bien cultivés dont la vue charme les yeux.

Ce défilé bien que très fréquenté, n'en est pas moins très dangereux à cause du grand nombre de voleurs qui s'y donnent rendez-vous pour dévaliser les caravanes, aussi est-il prudent de ne le traverser qu'avec une forte escorte. Ces brigands habitent les villages ; quelques uns se font remarquer par la richesse et le luxe de leurs vêtements ; leurs habits sont galonnés d'or fin, un shall de cachemire qui leur sert de ceinture soutient dans ses plis un yatagan à poignée d'or ou d'argent et des pistolets splendidement incrustés ; un sabre recourbé pend a leur coté, et sur leurs épaules est une longue carabine revêtue d'argent.

Mais, il faut le dire, nulle part on ne vit d'hommes plus exercés à la rapine et plus adroits dans leurs expéditions. Ce qu'on nous raconte des filous de Londres et de Paris n'approche pas de la ruse et de l'audace des voleurs du Balkan lors qu'ils veulent s'emparer du bien d'autrui. Il n'y a point de dangers qu'ils ne bravent, point de difficultés qu'ils ne surmontent ; ils se tiendront cachés, s'il le faut, pendant toute une journée derrière un bouquet d'arbres, rampront comme des reptiles sous des voutes obscures et se glisseront comme des lézards à travers les anfractuosités d'un rocher ; puis le moment venu, une seule minute leur souffira pour achever leur expédition ; une caravane sera dévalisée dans un clin-d'œil ; et lorsqu'ils se retirent on peut être sur qu'il ne restera pas un parah, pas un habit, pas une natte dans les lieux qu'ils ont visités. Il est rare qu'on les prenne sur le fait et même qn'on les arrête après le vol, car il ne leur faut qu'un moment pour mettre entre eux et la justice des barrières presqu'infranchissables.

Ce qui ajoute à la célébrité de ces lieux ce sont les graves événements qui s'y passèrent dans la dernière campagne de la Russie contre la Turquie. Ce fut cette partie du Balkan qui devint le principal théâtre de la guerre. Cette fois les Russes avaient triomphé presque sans peine des obstacles qui avaient arrêté leur marche dans la campagne précédente et qu'ils n'avaient pu surmonter après six années de combats. Lorsqu'ils eurent forcé la ligne des places fortes qui les séparaient du Balkan, ils franchirent presque sans coup férir les défilés de cette montagne ; Aidos et Bourgas furent occupés par leurs troupes, et la conquête du reste de la province ne fut plus pour eux qu'une promenade militaire.

Il est facile de se rendre compte de ce peu de résistance, lorsqu'on examine la condition de l'armée turque à cette époque. Il n'y avait point d'ordre ; l'armée



T. Allom. Drawn from Nature by F. Hervé, Esq. W. Floyd.

Ascent of the High-Balkan Mountains.

Rumelia.

Fisher, Son & Co. London & Quai de Cléry, Paris.

ressemblait à une de ces bandes de pélerins qui ont autrefois inondé toutes les parties de l'Europe ; à la tête on voyait des derviches revêtus de manteaux bizarres, et montés sur des ânes en signe d'humilité. Ces derviches étaient suivis d'une troupe qui portait l'étendard du prophête ; après eux venait un corps appelé *enfans perdus* qui pillait et ravageait le pays par où l'armée passait. Ceux ci précedaient les *Timariots* ou milice nationale, montés sur des ânes ou des mules qu'ils se procuraient à leurs frais ou plutôt à ceux des pays qu'ils mettaient à contribution. A leur suite venait l'infanterie, armée de fusils sans baionnettes, et de pistolets ; elle marchait sans ordre par bandes, comme un troupeau de moutons. Derrière les timariots étaient les artilleurs dont les canons étaient tirés par de bœufs ; on accélérait la marche de ces derniers comme celle des autres à coups de fouet. Parmi les soldats les uns chantaient, les autres pleuraient, et d'autres déchargeaient leurs fusils en l'air ; l'arrière garde de ce mélange confus était fermée par un chef vêtu magnifiquement, monté sur un coursier ; il était environné d'une foule de valets et d'esclaves, auxquels il distribuait des coups de sabre quand ils l'approchaient de trop près. Il y avait enfin à la suite de l'armée un grand nombre de commissaires Juifs, qui vendaient l'orge pour les chevaux, et le froment pour faire le pain ; et lorsque l'armée prenait position, tous les habitants des environs, amis ou ennemis, étaient mis indistinctement à contribution. Mais tout cela a bien changé, et grace aux heureuses réformes introduites dans l'armée par le Sultan Mahmoud, un grand nombre des régiments turcs pourraient aujourd'hui rivaliser par la discipline et la précision des manœuvres avec les troupes europeennes.

ROUTE DU BALKAN,

SUR LA FRONTIÈRE DE LA BULGARIE ET DE LA ROUMÉLIE.

L'importance du Balkan résulte de sa position centrale ; il divise la Roumélie et la Macédoine de la Bulgarie et de la Servie ; sa longueur est de plus de 500 milles ; une de ses extrémités touche à la Mer-Noire, l'autre extrémité touche à l'Archipel. Comparée aux possessions du Sultan, maitre de l'Asie Mineure, cette chaine de montagnes n'offre qu'un lambeau de terre insignifiant ; cependant ce lambeau de terre est pavé de cadavres russes et turcs, et constitue la partie la plus importante des frontières du nord de la Turquie.

Ce pays appartient à cette grande famille dont le nord est le berceau, à ces peuples qui ont contribué si puissamment à la destruction de l'empire des Romains. Mais aujourd'hui les descendants de ces peuples sont misérables ; et la conviction désespérante dans laquelle ils vivent que leur pays sera le théâtre de toutes les guerres engagées ou soutenues par la Turquie s'oppose à tous leurs efforts pour remédier à

l'insalubrité du sol. L'on remarque même chez eux comme chez les habitants des Alpes, un affaiblissement de l'organe intellectuel et des forces physiques.

C'est dans le fond des vallées que la population s'est placée, c'est là que sont bâtis les villages. Un grand nombre échappent à l'œil des voyageurs, et l'on pourrait parcourir des espaces immences en croyant le pays sans habitants. On doit bien penser que ces contrées flétries par des guerres continuelles ont aussi l'aspect de pauvreté qui distingue la nation. Néanmoins cette pauvreté n'a point altéré les mœurs douces des habitants. Nulle part au monde on n'exerce l'hospitalité avec plus de grace et d'une manière plus générale. Au coucher du soleil, lorsqu'un voyageur s'arrête à l'entrée d'un de ces villages, tous les habitans se groupent autour de lui ; l'un prend les rênes de ses chevaux, l'autre se place à droite ou à gauche de sa voiture ; celui-ci la soutient de la main et des épaules, celui-là la soulève pour empêcher la roue de glisser dans les précipices, puis on conduit ainsi l'étranger dans la plus belle maison de l'endroit. Cette hospitalité est pour tous : riche ou pauvre, quiconque frappe à la porte et qui demande à être reçu pour la nuit est toujours le bien venu ; à peine s'informe-t'-on de son nom, de sa famille, de son pays ; il s'asseoit auprès du foyer domestique, et cause avec des hommes simples, doux, laborieux, pleins de zèle pour leur religion.

Cette contrée est le royaume de l'ignorance et de la paresse ; le plus riche habitant ne lit point, le prêtre ne sait pas lire, et le paysan ignore ce que c'est que la lecture. L'administration du pays émane de Constantinople. L'église, outre le carnaval, a 210 jours de fête par an ; voilà pour le peuple. Mais les officiers se réservent la part du lion dans cet apanage de la paresse nationale. Outre les jours voues à une sainte oisiveté, ils prennent à Pâques quinze jours de vacances. En un mot tout reste oisif à l'exception du percepteur de l'impôt, des mouches et des moustiques.

L'atmosphère de cette contrée comme le territoire est un champ de bataille entre le nord et le sud. En été d'affreux ravages bouleversent la nature ; le vent du nord-est force souvent les habitants à reprendre leurs fourrures au milieu des ardeurs de la canicule. Le souffle plus chaud des bises du sud visite rarement ces contrées, le voisinage de la Mer-Noire s'y fait presque toujours sentir, et depuis Décembre jusqu'en Février, le pays est couvert comme en Russie de neiges et de glaces.

Cependant, au milieu de cette nature sauvage, il n'est pas rare de rencontrer des sites romantiques embellis de tout le luxe de la végétation du sud et des produits agricoles du nord ; de frais vallons, de nombreux cours d'eau, de riants vignobles, et des prairies émaillées de fleurs offrent de toute part des points des vue admirables. Le spectacle est magnifique. Mais à mesure que le voyageur pénètre dans les gorges de ces montagnes, la scène change, et alors le tableau des Alpes se déroule devant lui. Ici des défilés inaccessibles au soleil, et le fracas des torrents ; plus haut des pics de marbre dont les aiguilles et les dentelures se colorent des teintes variées de la verdure et de celles de l'Iris, partout il retrouve la magnificence sauvage des plus beaux sites de la Suisse.

La route du Balkan par Tatar-Bazaar est surtout renommée par la grandeur et la variété de pareils sites. Elle est située dans la partie occidentale du Balkan

Drawn from Nature by E. Harvey Esq.

Engd by W. H. Capone

Ancient Archway & Cavern in the Balkan Mountains

Fisher, Son & Co. London, & Quai de l'Ecole, Paris

auprès de Philippoli, jolie ville qui appartient ainsi que la province environnante à une de ces grandes familles féodales turques dont il existe cinq ou six races en Asie et en Europe. Cette route est également citée pour ses dangers ; d'un accès difficile en été, elle est presqu'impraticable en hiver ; la neige s'y amoncelle, des fragments de montagnes y roulent entrainés par des torrents de pluie, les chemins sont encombrés de rochers ou coupés de ravins, et comme ils sont bordés pour la plupart d'effrayants précipices, ces defilés présentent à chaque pas les plus grandes difficultés.

L'artiste a reproduit dans la gravure, un poste avancé de soldats albanais ; il se rattache au cordon que le turcs avaient formé sur plusieurs point du Balkan à l'époque de l'invasion des Russes. Ce cordon se composait en grande partie de spahis, les meilleures troupes turques, à cette époque. Les spahis relèvent d'un seigneur suzerain, ils lui doivent le service militaire ; s'ils meurent sans laisser d'enfans mâles, leurs terres sont dévolues au suzerain, qui les distribue à d'autres vassaux, sous les mêmes conditions. Les spahis forment seize légions : quoique leur équipement soit tres incommode, et semble devoir nuire à la rapidité de leurs évolutions, ce sont les meilleurs cavaliers pour les manœuvres des montagnes. Leurs selles en bois, dont l'arçon et le pommeau se relèvent en forme de bâts, sont extrêmement lourdes. Leurs étriers, qu'ils tiennent fort courts, ne sont pas moins gênans ; ils ressemblent, quant à la matière et â la forme, à une pelle a feu, et ils ont, comme elle, un manche pointu, qui sert d'éperon au cavalier. Cette masse n'est pas fixée sur la croupe du cheval par des sangles ; elle est liée pas des courroies de cuir qui risquent à tout moment de casser ou de se dénouer. C'est sur cet appareil, aussi volumineux que fragile, que s'assied le cavalier turc ; et cependant parmi les cavaliers des autres nations il en est peu qui, dans les passages difficiles, montrent autant d'aplomb et de dextérité. Réunis en corps, aucun ordre ne règne dans leurs manœuvres : isolés, ils dirigent aussi bien leur cheval qu'ils manient leurs armes ; mais c'est au milieu des inégalités du terrain, et dans les montagnes inaccessibles à la cavalerie européenne, qu'ils se rendant le plus utiles : vous les voyez se lancer au galop à travers les ravins, disparaître dans les fondrières, gravir les rochers, et reparaître bientôt sur les derrières de l'ennemi, après avoir rapidement parcouru des lieux où il semble impossible de passer a cheval.

CAVERNE ET RUINES DANS LE BALKAN.

Le voyageur qui traverse le Balkan, et qui n'a vu d'autres montagnes que celles de l'Écosse et de la Suisse ne peut se défendre d'un vif sentiment de surprise et d'admiration à la vue du spectacle imposant qui se déroule devant lui. Tout est ici grandiose : de magnifiques arbustes couverts de fleurs odoriférantes ; des graminées d'une espèce inconnue, et remarquables par leur robuste constitution ; des arbres dont

les rameaux projettent une ombre immense, ou qui se perdent dans les nues, parent les flancs de ces hautes montagnes. A chaque pas son attention est attirée par un objet curieux. Sur les bords d'un torrent impétueux, des sables métallifères lui révèlent l'existence d'une partie des richesses minérales que doivent recéler les entrailles de ces montagnes ; sur les arbres ou dans les airs, des oiseaux au plumage bigarré, au chant harmonieux, fascinent ses regards ou charment son oreille. L'air est si raréfié, l'atmosphère si pure que son œil peut dominer un horizon immense. Il règne autour de lui, un calme si parfait, un silence si profond, que, pour peu qu'il aime la solitude, il consentirait volontiers à fixer sa résidence dans ces lieux, si d'autres affections ne l'appelaient autre part.

Ces montagnes lui offrent encore un intérêt puissant sous le rapport des ruines et des excavations naturelles qui sont éparses çà et là sur le territoire qu'elles embrassent. Souvent après une marche de cinq ou six milles à travers un paysage magnifique, il découvre des incrustations de coquillages, de plantes et de poissons fossiles, débris d'un ancien monde qui lui apprennent que la mer a autrefois recouvert ces montagnes et dont la configuration particulière lui révèle une haute antiquité, et la destruction probable d'anciennes races d'animaux, d'anciennes espèces de coquillages et de plantes ; d'autrefois il trouve une caverne profonde, dont le fond présente un vide ténébreux et horible qui, tantôt donne à la voix un son aigu ou rocailleux, et tantôt la projette en un sifflement aigu, suivant les inégalités des surfaces répercutives.

La caverne que l'on voit dans la gravure est l'une des plus remarquables du Balkan ; elle est située à la base d'un rocher élevé, auprès des ruines d'une voûte. Au-dessus de l'ouverture s'elève un vaste arceau, où le lierre sauvage croît en abondance. Elle est soutenue par d'énormes pierres qui sont tantôt comme des colonnes gigantesques, et tantôt comme des statues colossales, que le ciseau du sculpteur n'aurait qu'ébauchées. L'homme le plus hardi est saisi de frayeur à la vue de cette sombre demeure ; c'est un tombeau immense qui rappelle les vers immortels du Dante, et cette fameuse description des portes de l'enfer :

Per me si va nella città dollente
Per me si va nell' eterno dolore.